



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

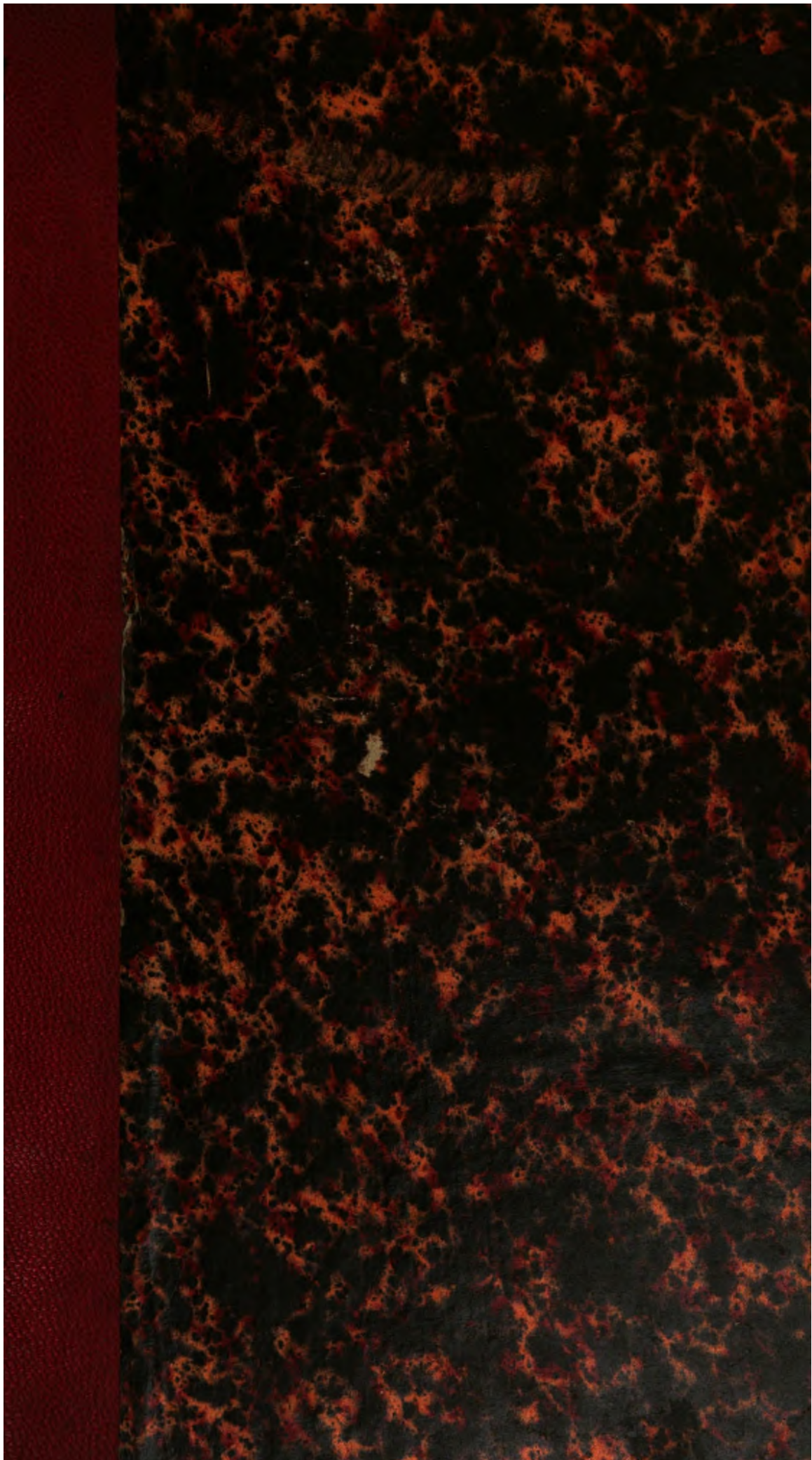
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



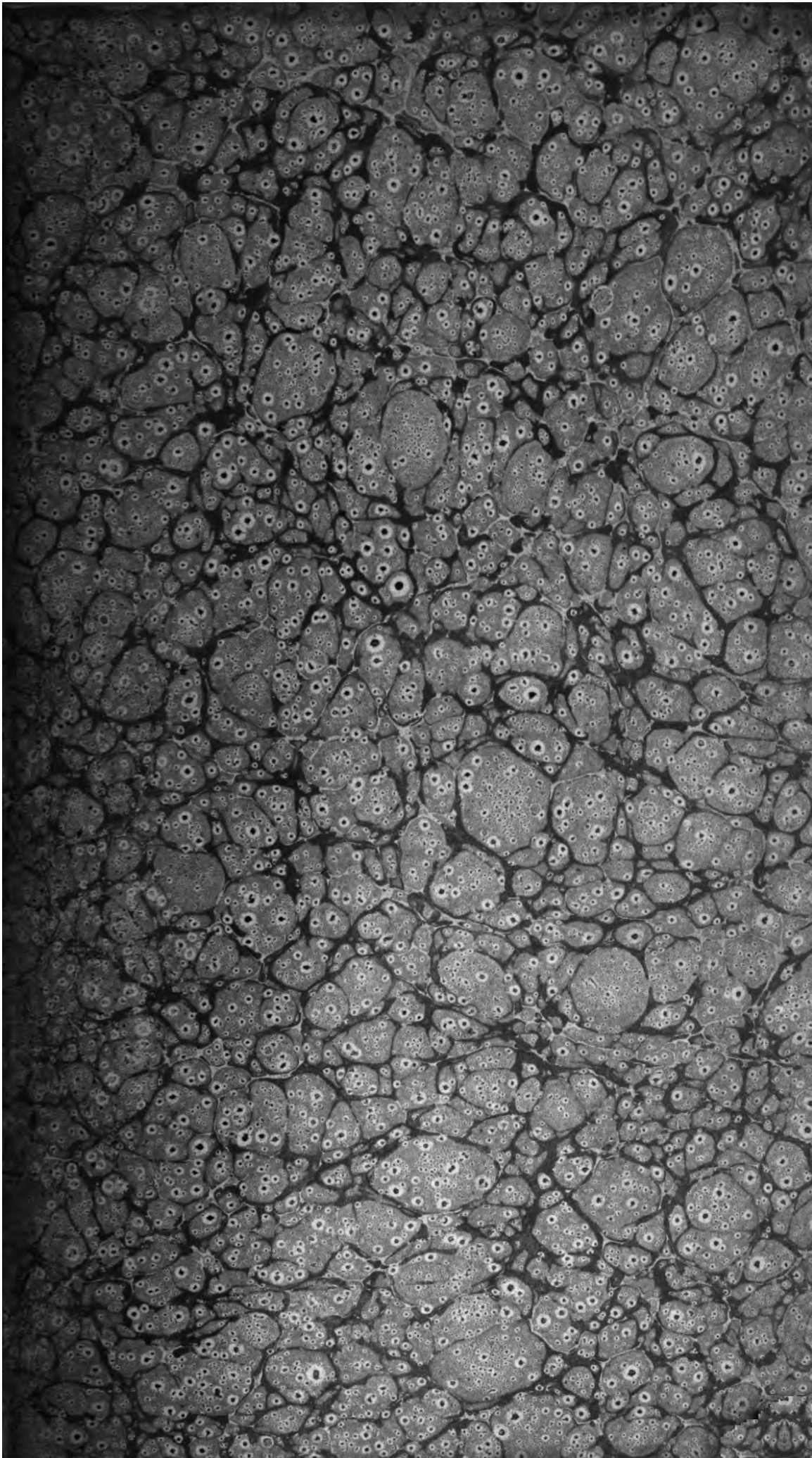
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Fr. III A. 327

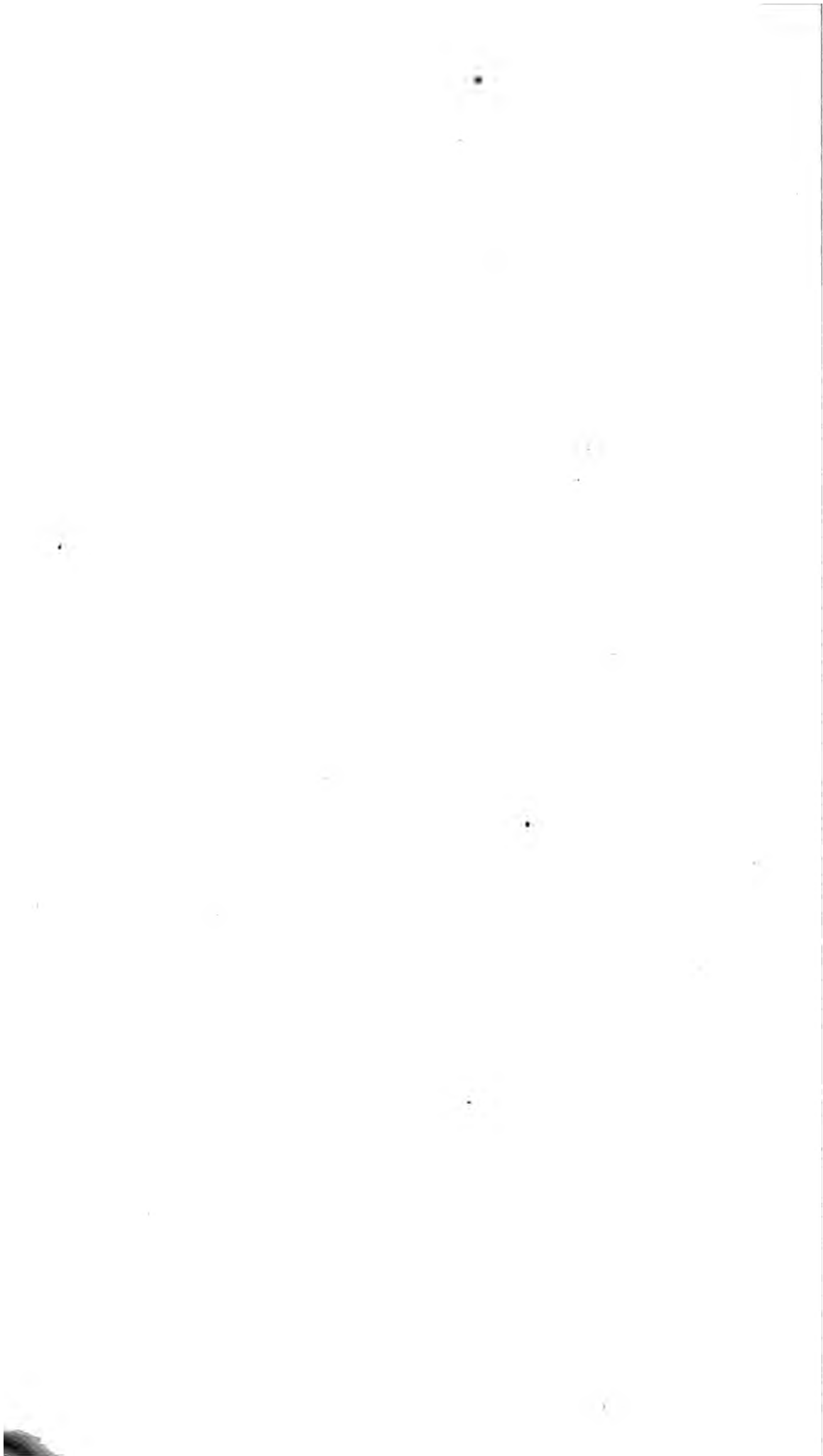




175

47





POÉSIES COMPLÈTES
DE
ANTOINE DE LATOUR.

Bibliothèque-Charpentier.

OUVRAGES PUBLIÉS.

<i>Œuvres du comte Xavier de Maistre</i> , 4 vol.	3 50
<i>Eugénie Grandet</i> , par Balzac, 4 vol.	3 50
<i>De l'Allemagne</i> , par madame de Staël, 4 vol.	3 50
<i>Œuvres choisies de Benjamin Constant</i> , 4 vol.	3 50
<i>Scènes de la Vie privée</i> , par Balzac, 2 séries. Prix de chaque.	3 50
<i>Delphine</i> , par madame de Staël, 4 vol.	3 50
<i>Œuvres de la comtesse de Souza</i> , 4 vol.	3 50
<i>Le Lys dans la Vallée</i> , par Balzac, 4 vol.	3 50
<i>Le Vicaire de Wakefield</i> , trad. en français, par mad. L. Belloc, 1 vol.	3 50
<i>La Recherche de l'Absolu</i> , par Balzac, 4 vol.	3 50
<i>Œuvres de Jean Racine</i> , 4 vol.	3 50
<i>Scènes de la Vie parisienne</i> , par Balzac, 2 séries. Prix de chaque.	3 50
<i>Volupté</i> , par Sainte-Beuve, 4 vol.	3 50
<i>Physiologie du Goût</i> , par Brillat-Savarin, 1 vol.	3 50
<i>Corinne</i> , par madame de Staël.	3 50
<i>Le Médecin de Campagne</i> , par Balzac, 4 vol.	3 50
<i>Obermann</i> , par de Senancour, 4 vol.	3 50
<i>Le Père Goriot</i> , par Balzac, 4 vol.	3 50
<i>Théâtre de Goethe</i> , trad. en français, 4 vol.	3 50
<i>Scènes de la Vie de Province</i> , par Balzac, 2 séries. Prix de chaque.	3 50
<i>Manon Lescaut</i> , par l'abbé Prévost, 4 vol.	3 50
<i>Histoire des Treize</i> , par Balzac, 4 vol.	3 50
<i>Poésies complètes d'André Chénier</i> , 4 vol.	3 50
<i>César Birotteau</i> , par Balzac, 4 vol.	3 50
<i>Valérie</i> , par madame de Krudner, 4 vol.	3 50
<i>La Peau de Chagrin</i> , par Balzac, 4 vol.	3 50
<i>Les Fiancés</i> , par Manzoni, trad. en français, 4 vol.	3 50
<i>Physiologie du Mariage</i> , par Balzac, 4 vol.	3 50
<i>La Messiade</i> , de Klopstock, trad. en français, 4 vol.	3 50
<i>Mémoires d'Alfieri</i> , par lui-même, trad. par M. A. de Latour, 1 vol.	3 50
<i>Poésies complètes de Sainte-Beuve</i> , 4 vol.	3 50
<i>Romans de Charles Nodier</i> , 4 vol.	3 50
<i>Nouvelles de Charles Nodier</i> , 4 vol.	3 50
<i>Poésies complètes d'Alfred de Musset</i> , 4 vol.	3 50
<i>Poésies de Millevoye</i> , 4 vol.	3 50
<i>Comédies et Proverbes</i> , par Alfred de Musset, 4 vol.	3 50
<i>Siècle de Louis XIV</i> , par Voltaire, 4 vol.	3 50
<i>Werther</i> , et <i>Hermann et Dorothee</i> , par Goethe, trad. 4 vol.	3 50
<i>Messéniennes</i> , de Casimir Delavigne, 4 vol.	3 50
<i>Le Koran</i> , traduction nouvelle par Kasimirsky, 4 vol.	3 50
<i>Contes de Charles Nodier</i> , 4 vol.	3 50
<i>Silvio Pellico (Prisons et Devoirs)</i> , trad. par A. de Latour, 4 vol.	3 50
<i>Théâtre de Casimir Delavigne</i> , 3 séries. Prix de chaque.	3 50
<i>La Confession d'un Enfant du Siècle</i> , par A. de Musset, 4 vol.	3 50
<i>Œuvres de Rabelais</i> , nouvelle édition, 4 vol.	3 50
<i>Les deux Faust</i> de Goethe, trad. par H. Blaze, 4 vol.	3 50
<i>De l'Éducation des Mères de Famille</i> , par Aimé Martin, 4 vol.	3 50
<i>Moralistes anciens</i> (Entretiens de Socrate. — Pensées de Marc-Aurèle. — Manuel d'Épictète), 4 vol.	3 50
<i>Œuvres complètes de Lord Byron</i> , 4 séries. Prix de chaque.	2 50
<i>Histoire générale des Voyages</i> , trad. de l'anglais, 3 séries. Prix de chaque.	3 50
<i>Histoire de Thucydide</i> , trad. par Levesque, 4 vol.	3 50
<i>Morale de Jésus-Christ et des Apôtres</i> , 4 vol.	3 50
<i>Diogène Laërce</i> . Vies des Philosophes de l'Antiquité, 4 vol.	3 50

Chaque ouvrage en un seul volume.

Chaque volume ou série : 3 fr. 50 c.

POÉSIES COMPLETES

DE

ANTOINE DE LATOUR.

La Vie intime.

Poésies diverses.

Loin du Foyer.

PARIS,

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, RUE DE SEINE.

—
1841.



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

24 AUG 1966

OF OXFORD

LIBRARY

PRÉFACE.

Des deux livres dont se compose le présent volume le second n'avait point encore paru. Nous les réunissons ici comme la double image d'une jeunesse qui s'est essayée de se peindre elle-même avant d'écouter d'ambitieux désirs, et qui voudrait désormais pouvoir s'élever à des compositions d'un ordre plus sévère. Cette image, calme et pure dans les élégies de *LA VIE INTIME*, est quelquefois troublée dans l'autre recueil, sincère dans tous deux. Là, sont les premières émotions de l'esprit et du cœur, leurs douces rêveries, leur foi naïve; ici leurs doutes, leurs combats, leurs regrets. Quoique différentes par la forme autant que par le fond de celles qui les ont précédées, les poésies nouvelles portent néanmoins le sceau d'une même origine, et on a cru bien faire en ne les séparant pas. Peut-être aussi avons-nous espéré que l'inspiration du premier livre jetterait encore sa pieuse lumière sur certaines pages du second, et avons-nous voulu qu'au-delà des doutes inquiets le lecteur entrevît le retour prochain aux primitives croyan-

PRÉFACE.

ces. Presque toutes les pensées de *LA VIE INTIME* se groupaient autour du foyer domestique. Une fois échappé de ce salubre asile, l'esprit et l'âme sont sujets à s'égarer dans les voies trompeuses de ce monde, et pour retourner en arrière, il leur faut traverser péniblement cette forêt obscure dont parle Dante, au commencement de son poème, et dont nous dirions volontiers avec lui :

Ahi quanto à dir qual era e cosa dura
Questa selva selvaggia ed aspra e forte,
Che nel pensier rinnova la paura !
Tanto è amara che poco è più morte.

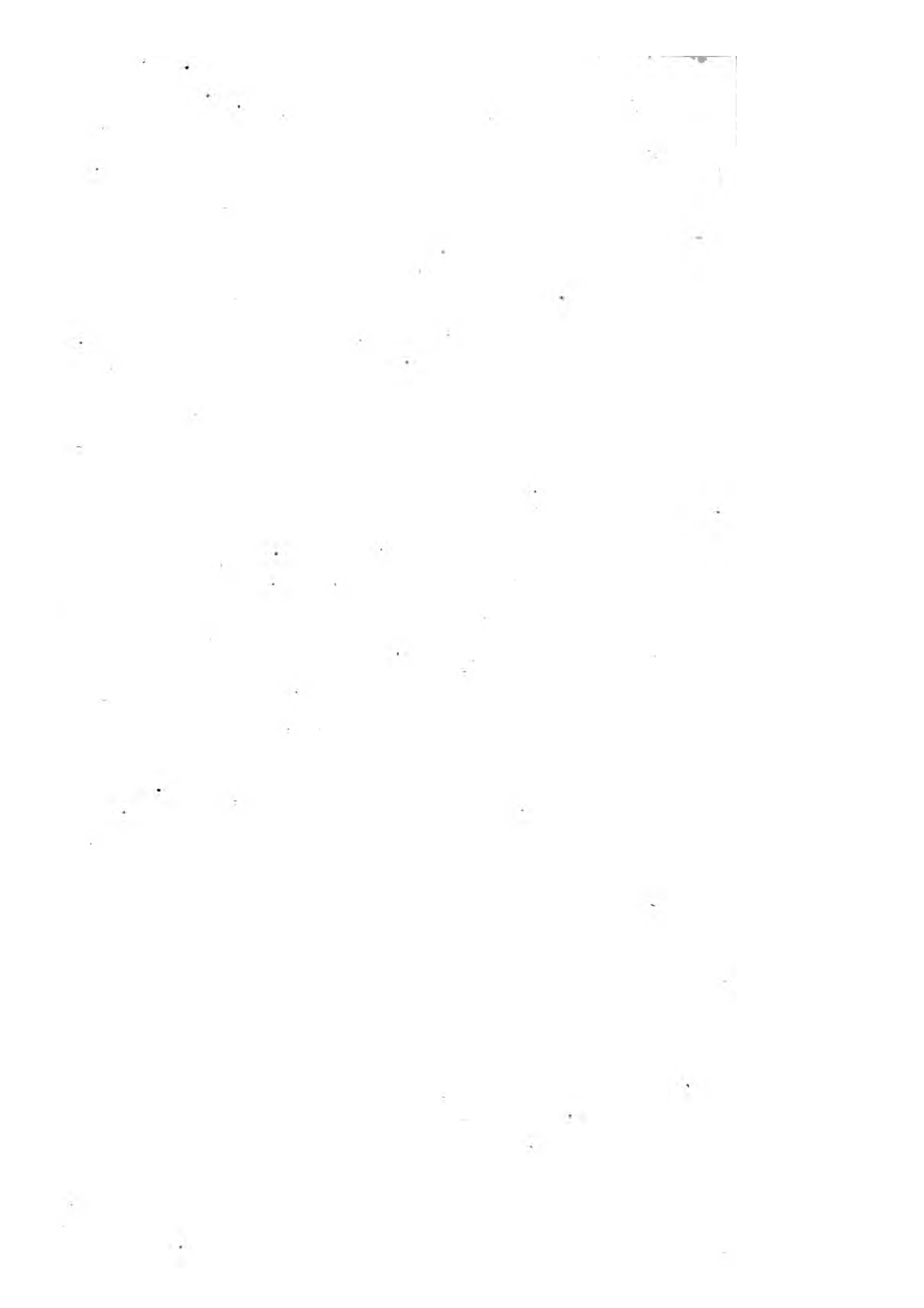
Heureux celui à qui une autre Béatrix aurait envoyé le divin Virgile pour le remettre dans le droit chemin !

31 décembre 1840.

A. DE L



LA VIE INTIME.



PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

L'AUTEUR de ce recueil se sépare avec quelque peine, en les livrant ici au public, de trois années de sa vie, années de graves études et de solitaires inspirations : les études auront leur place ailleurs; les inspirations, les voici.

Prenant la vie comme elle lui venait, le poète a répondu par un chant à toutes les émotions qu'elle lui apportait. Ainsi se résumaient silencieusement chaque soir ses impressions de chaque jour.

Enfin, lorsqu'un matin la fantaisie lui a pris de relire ce qu'il avait écrit, il a cru retrouver dans cette histoire intérieure, composée presque jour par jour, celle de beaucoup d'hommes de ce temps, hommes pleins de contradictions, de vives inquiétudes et d'impérissables espérances. Se souvenant alors des consolations qu'il devait à cette bienfaisante religion de la poésie, il a éprouvé le besoin de faire entendre à ces âmes semblables à la sienne cette voix de sa solitude.

C'est ce désir qui l'a porté à se détacher d'un livre qui

lui était cher, comme le vivant souvenir de tout ce qu'il a senti, de tout ce qu'il a aimé.

Il y avait déposé avec amour le secret de ces joies du foyer et de la famille, plus douces à mesure que la vie les éloigne, plus vraies à mesure que nous allons plus avant dans les misères de l'humanité, plus saintes à mesure que les croyances tarissent autour de nous.

Il y lisait à toutes les pages les noms d'hommes dont l'amitié est la gloire qu'il ambitionne le plus, et avec ces noms lui revenaient les traits, les paroles, le son de voix de ces poètes bien-aimés; il croyait les voir, les entendre, et puiser dans leurs regards la force d'accomplir sa mission.

Là encore lui apparaissaient, une à une, toutes les heures de ses veilles, tour à tour livrées à l'entraînement de l'inspiration, ou péniblement prolongées dans de sévères retours sur ces rapides créations. Si la première ferveur de la composition donne souvent à l'âme une fièvre de bonheur intellectuel qui se suffit à lui-même, et pourrait, au besoin, se passer de la renommée, le travail minutieux de la correction a parfois aussi son charme et sa récompense. Il vous ramène délicieusement à la source d'où vous est venue la poésie, vous fait revivre dans le passé, dont il réveille les plus fugitives circonstances. Il y a quelque chose de plus suave que les inspirations nées d'un événement, d'une passion, d'une rêverie, d'un élan de l'âme, c'est cet élan lui-même, cette rêverie, cette passion, cet événement; le poète n'a pu les élever à l'art qu'en altérant leur primitive simplicité, et c'est cette naïveté du fait, pour ainsi dire, dont

L'impression vous ressaisit dans la lente élaboration de la forme poétique.

Et puis ces molles rêveries du jeune âge, dont le parfum était resté pour nous aux pages de ce livre, qui nous les rendra, quand le livre aura pris l'essor? Chaque jour nous amène une triste réalité en échange d'une illusion qui se retire; mais cette illusion avait eu son hymne, et cet hymne était là, qui nous rendait l'illusion présente: elle achèvera de disparaître au grand jour

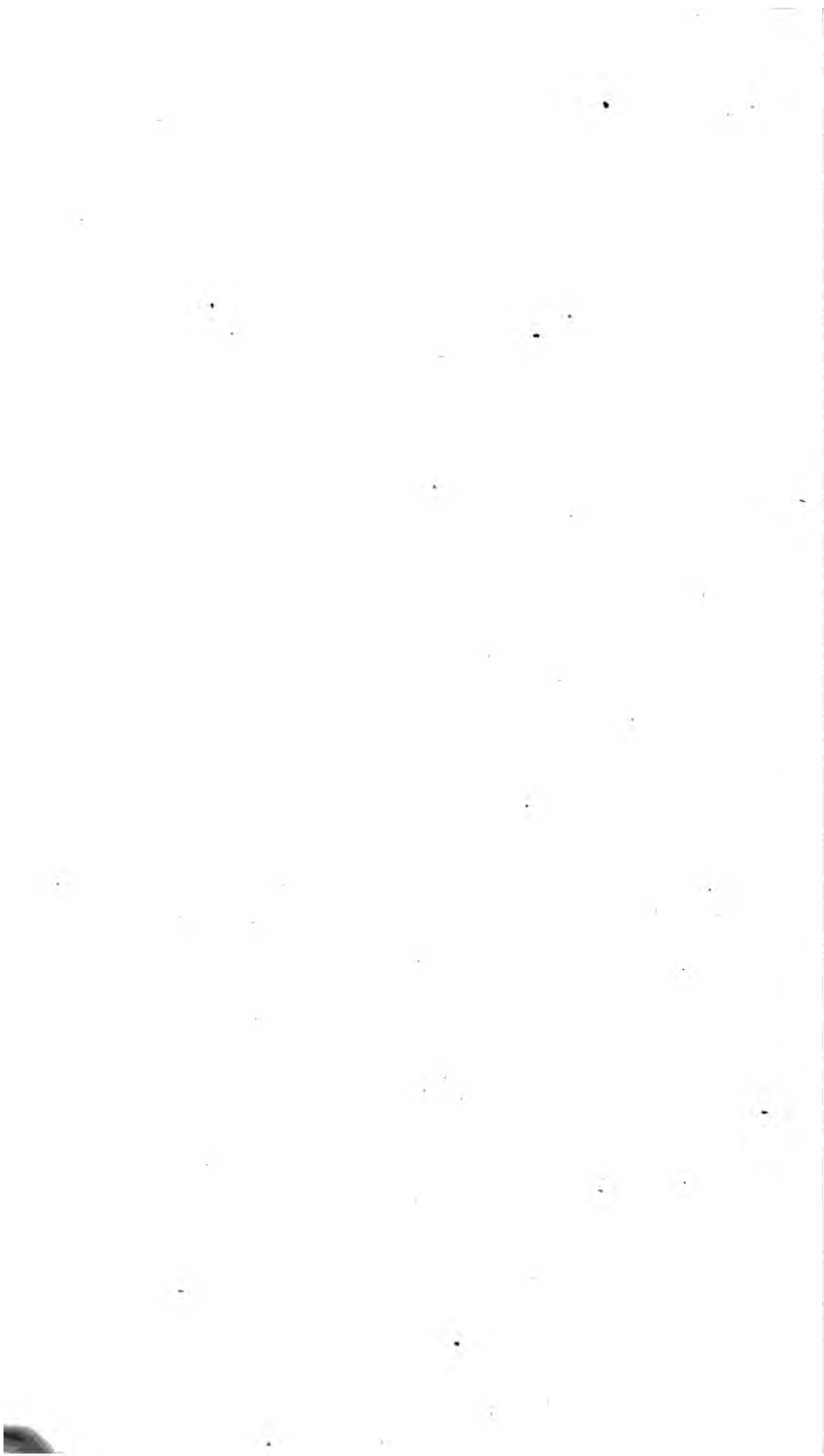
Enfin, il est des pensées chères et intimes qui semblent ne devoir jamais relever de la critique, et ne s'adresser qu'à quelques âmes tendres et bienveillantes. Trouveront-elles près de ces âmes accueil et sympathie?

On comprendra donc aisément pourquoi la publicité nous coûte autant qu'elle nous effraie. Voilà les jouissances qu'elle nous enlève et les alarmes qu'elle excite en nous. Un livre une fois imprimé n'est plus à son auteur, il est à ses juges.

Lorsque l'ouvrier du port a couronné de fleurs le mât du navire qu'il vient d'achever, il le regarde partir avec orgueil, mais aussi avec douleur; car le navire désormais appartient aux flots et à la tempête.

30 avril 1833.





PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION.

ON nous permettra de parler ici de notre reconnaissance pour l'indulgent accueil qui a été fait à ce volume, et aussi pour les observations que la critique a bien voulu nous adresser. Nous essaierons plus tard de prouver par un autre recueil, que, si nous n'avons pas le talent qui transforme les défauts en beautés, nous avons du moins la docilité qui court au-devant des conseils, et qui là où les beautés manquent s'efforce au moins d'atténuer les défauts.

Un journal à la haute gravité duquel chacun s'empresse de rendre hommage, a énoncé, au sujet de ce livre, une proposition qu'il importe de ne pas laisser sans réponse, précisément à cause de la légitime autorité des doctrines littéraires de cette feuille. Le bienveillant critique a commencé par signaler dans ces poésies une double tendance, l'une d'imitation, qui, pendant un certain temps, nous aurait entraîné d'instinct sur les traces de M. de Lamartine; l'autre plus indépendante et toute personnelle, qui montrerait que désormais le poète est entré dans une voie nouvelle,

et que déjà il a commencé à la parcourir avec quelque bonheur. En effet, il y a deux caractères bien distincts dans ce livre, et notre conscience littéraire souscrit volontiers à la justesse parfaite de cette remarque. Nous dirons seulement à ce sujet, que la première partie représentait, dans l'éducation de notre pensée poétique, une époque qui nous est chère, et que le courage nous eût manqué, s'il eût fallu en retrancher quelque chose.

Ce serait là toute notre réponse, si l'habile critique n'eût fait qu'attaquer en nous ce caractère d'imitation, et nous n'aurions aujourd'hui qu'à le remercier de la bonne grâce avec laquelle il a parlé de la seconde moitié du recueil. Mais il nous a paru que sa doctrine pouvait aller à contester au christianisme la place qui lui appartient dans la poésie contemporaine. Ce n'est plus là notre cause à nous, et dès lors il doit nous être permis de la défendre.

Les œuvres de M. de Lamartine ne seraient-elles en effet que de magnifiques exceptions à l'esprit du siècle, et ne faut-il voir, dans l'universalité de leur succès, que le miracle du génie individuel? Nous croyons qu'il y a aussi dans les écrits de M. de Lamartine quelque chose de plus puissant encore que lui-même, à savoir une pensée religieuse qui pourrait bien être la foi de l'avenir. Le doute est assurément aujourd'hui dans beaucoup d'ames, et le doute a eu ses poètes. Mais dans beaucoup d'autres aussi l'espérance domine le doute, et M. de Lamartine est le poète de l'espérance. Elle se laisse toujours entrevoir par quelque côté dans les œuvres les plus sceptiques de l'auteur des MÉDITATIONS. Or espérer

c'est croire à demi aujourd'hui, c'est croire tout-à-fait demain. Grand nombre d'esprits sont dans cette voie, et nous croyons fermement que tous y viendront.

Ce retour aux idées chrétiennes se marque déjà dans le siècle par la renaissance, ou, si l'on veut, par la régénération de l'esprit de famille. La cause de la famille et celle du Christianisme sont désormais inséparables. L'institution de la famille ne serait qu'une satisfaction incomplète donnée aux besoins élevés de l'ame, si on ne l'agrandissait dès ce monde de toute la perspective des promesses du Christianisme. C'est mal comprendre l'amour, que de voir dans la mort le terme de ses effusions.

Ce noble besoin des cœurs avait peut-être trouvé obstacle à son développement dans la direction que semblaient vouloir donner à la littérature des talents d'une haute portée.

Les uns, conteurs ingénieux, observateurs subtils, épuisaient tous les secrets de leur art à étaler nos misères les plus cachées; ils plaçaient leurs personnages dans une telle atmosphère de réalité, telle était, dans leurs récits, la vérité du détail matériel, qu'on ne savait plus comment révoquer en doute les plus désespérantes conclusions de leur analyse. La femme, dans ces tristes œuvres, était la victime choisie: c'était encore là une créature toute charmante, sans doute, mais une créature misérablement flottante. L'inexorable romancier ne montrait en elle que le côté capricieux et vain de sa nature; et de ses hautes qualités, il ne lui laissait pas même toujours le dévouement dans l'amour. Tantôt de ses défauts les plus séduisants, il composait des êtres de fantaisie

qu'il appelait des femmes ; tantôt il choisissait dans un certain monde des caractères qui n'existaient que là , et il nous les présentait comme des types généraux : déplorables écarts du talent ! Il en résultait ce mal affreux que l'on tuait la femme dans le cœur de l'homme ; on l'y tuait par le doute d'abord , et ensuite par le mépris.

D'autres moins vrais dans les allures de la narration , moins habiles dans l'arrangement des scènes , mais doués d'une éloquence émouvante, n'étaient pas plus cléments envers l'homme. Ceux-là allaient droit au but. Ils attaquaient le mariage , et quelquefois avec une puissance de parole qui jetait le trouble dans les intelligences les plus sûres d'elles-mêmes , dans les cœurs les plus droits. Après avoir montré la femme partout esclave et entourée de pièges , l'homme partout égoïste et oppresseur , s'ils indiquaient un contre-poids à l'inégalité conjugale , ce n'était pas le Christianisme , c'était l'adultère. En un mot, ils tuaient l'homme dans le cœur de la femme. Haine chez le faible , mépris chez le fort , avec ce double élément , refaites , si vous pouvez , la famille.

Grâce à Dieu , nous commençons à nous apercevoir qu'il y avait un abîme devant nous. Le sentiment moral se soulève enfin : l'humanité ne veut plus se reconnaître dans le type qu'on lui offrait comme son image , elle ne veut plus qu'on la calomnie. Donc il est temps que cet âge d'isolement finisse , et que la famille reprenne son empire , en d'autres termes , que le Christianisme recouvre le sien. Périssent le génie lui-même , s'il faut qu'à ce prix la société achète ses chefs

d'œuvre ! Mais rassurons-nous , Dieu sauvera la société , sans perdre le génie. Si le génie s'égaré, Dieu saura bien, tôt ou tard, le remettre en ses voies. Cet obstacle franchi, et il était grand , la société a repris sa marche.

Si le mouvement des esprits est tel que nous venons de le dire , et tel, en effet, il se montre de toutes parts, nous comprendrions malaisément que la poésie retrouvât sur ses lèvres autre chose que le chant religieux d'une *VITUA NUOVA*. Le monde aujourd'hui ressemble assez bien à un homme qui, après avoir dissipé des jours précieux en affections coupables, en folles et vulgaires joies, éprouve le besoin de remonter par le recueillement à la pureté de son berceau, et de renouer, par un noble amour, l'avenir entier de sa vie à un passé plein d'innocence et de candeur. Telles ont été, telles devaient être les destinées de la poésie : à chaque chute du siècle, elle tombait ; est-ce qu'on voudrait lui interdire de revenir aussi à l'amour par la foi ?

1^{er} novembre 1835.





LA VIE INTIME.

❧ I. ❧

L'HEURE DE L'INSPIRATION.

Aimez-vous ce moment où la brise repose
Avec le bruit du jour par degrés endormi,
Où l'insecte léger ne reconnaît la rose
Qu'aux parfums qu'elle exhale, entr'ouverte à demi ?

Aimez-vous ce moment où, la tête inclinée,
Le laboureur pensif s'éloigne du vallon,
Et pour revoir encor l'œuvre de sa journée,
Se détourne, et sourit à son dernier sillon ?

Avant de dépouiller sa pourpre radieuse,
Le soleil un moment s'arrête dans les cieux,
Comme pour saluer la nuit majestueuse
Que son reflet mourant inonde encor de feux.

Les confuses rumeurs qui s'élèvent des plages
En passant par les airs semblent parfois des chants,
Ainsi que les grands noms, en traversant les âges,
A l'oreille de l'homme arrivent plus touchants.

C'est l'heure où m'apportant ses leçons fugitives,
La Muse à mes côtés doucement vient s'asseoir,
Et m'enseigne à prêter, en mes veilles oisives,
Une forme vivante à mes rêves du soir.

A cette heure sacrée, à cette heure où mon ame
S'ouvre à toutes les voix qui lui viennent du ciel,
Et, dans un saint élan, mêle des mots de flamme
A l'hymne qui s'en va du monde à l'Éternel ;

Entre le ciel et moi nulle face mortelle !
Nulle, pas même toi dont le sein m'a conçu ;
Puis-je me souvenir, quand le maître m'appelle,
Si des genoux humains, en naissant, m'ont reçu ?

A ces grands entretiens que nul ne m'accompagne !
Le souffle des vivants éteindrait le buisson :
Quand Moïse gravit la céleste montagne,
Aaron à l'écart s'assit dans le vallon.

D'ici la vie à peine est une ombre incertaine
Qui s'efface et se perd en un vague lointain,
Comme le chant plaintif qu'en franchissant la plaine
Mêle au chant du berger la voix du pèlerin.

Pour qui s'isole d'eux bien petits sont les hommes ;
Entre naître et mourir ils marchent au hasard ,
Et l'on dirait parfois qu'en la nuit où nous sommes
Ils n'osent jusqu'au ciel élever leur regard.

L'homme n'est plus ce roi que l'Éden vit éclore ,
Ce roi que du limon fit sortir Jéhova ;
Il faut franchir les temps pour le revoir encore
Tel que Dieu l'avait fait quand il se reposa.

La honte a saisi l'homme et le suit d'âge en âge ,
Et sans voile ici-bas il ne peut être vu ,
Depuis que du figuier empruntant le feuillage ,
Il s'enfuit , tout tremblant , parce qu'il était nu.

En vain , depuis ce jour , dans sa pensée altière ,
Il a refait cent fois l'œuvre du Créateur ;
En vain à son image il a pétri la terre ,
Il manque à son argile un souffle du Seigneur.

Mais si l'homme est déchu de sa grandeur suprême ,
Sur la création ses pas pèsent en vain ;
Quand l'homme s'avilit , la nature est la même ,
Et le soleil d'hier se lèvera demain.

La nature a toujours sa grandeur imposante ,
Et seule empreinte encor du nom du Dieu vivant ,
Elle a gardé l'écho de cette voix puissante
Qui l'éveilla jadis dans le sein du néant.

En dépit des mortels elle restera belle,
Et surtout quand le soir, s'avancant dans les airs,
La présente aux regards de son chantre fidèle
Qui veille en attendant l'heure des saints concerts.



❧ II. ❧

L'ARCHE INVISIBLE.

Hélas ! peut-être, jour et nuit,
Une arche est encor le refuge
De mortels que l'onde poursuit.

BÉRANGER.

Où va cette arche à qui les ondes
Ouvrent leur sein obéissant ?
Au vaste naufrage des mondes
Elle dérobe l'innocent.
De cette merveilleuse tombe
Va sortir, après la colombe,
Le genre humain ressuscité,
Et du haut de chaque colline
Monter vers la cité divine
L'hymne de l'homme racheté.

Semblable à cette arche visible
Que Dieu guidait vers les hauts monts,
Il est une arche inaccessible
Aux vents qui soufflent sur nos fronts;
Dans ses ombres mystérieuses
Les ames tendres et rêveuses
Attendent le repos du soir,
Et l'oubli de la source amère
Dont l'eau jamais ne désaltère
Le chrétien altéré d'espoir.

Portée au-dessus des orages,
A peine elle voit d'ici-bas
Monter la poussière en nuages
Qu'élèvent un moment nos pas.
Plus bas, sur les moissons nouvelles,
Se heurtent les races mortelles
Dans leurs vaines ambitions;
Plus bas les empires s'écroulent;
Plus bas des conquérants s'écoulent
Les pâles générations.

Ici, les soucis qui se cachent
Jusqu'au fond des coupes de miel,
L'un après l'autre se détachent
Du cœur de ces hôtes du ciel;
Comme à mesure qu'il s'élance
Et dans l'espace se balance,

Pour voir le soleil de plus près,
L'aigle de son aile rapide
Sent tomber la rosée humide
Qu'il emporta loin des forêts.



**LE POÈTE CHRÉTIEN.**

A M. DE LAMARTINE.

Poète, en qui la Muse est une voix du cœur,
Que tu sais avec charme épancher ta douleur !
Soit que visitant Job sous ses tentes antiques,
Tu mêles un soupir à ses sombres cantiques,
Soit qu'en vers solennels nous dévoilant les cieux,
Tu mènes par la main Socrate vers les dieux,
Soit que peignant Harold sur sa funèbre couche,
Tu recueilles le souffle égaré sur sa bouche,
Salut ! Bien jeune encor, par tes chants attiré,
Cherchant le rameau d'or sur ton laurier sacré,
J'ai murmuré ton nom à la harpe immortelle,
Des souffrances de l'ame interprète fidèle.
Souvent, à tes côtés, assis sur un tombeau,
Pour en sonder la nuit j'empruntai ton flambeau ;

Que de fois , avec toi , j'interrogeai la trace
De ces mondes vivants qui roulent dans l'espace !
Que de fois , sur tes pas , au lever du soleil ,
J'ai surpris la nature à son premier réveil !
Et tandis qu'enivré des accents de ta lyre ,
Je voyais près du lac errer l'ombre d'Elvire ,
Le roseau sur ces bords qu'elle devait revoir
Murmurait doucement : « Là je la vis s'asseoir ! »
Et le flot sillonné par la rame plaintive
Semblait vouloir garder sa trace fugitive.

Qu'un autre éveille encor les sommets d'Hélicon ,
Au Parnasse désert redemande Apollon ,
Ou sur le Pamisus que l'olivier couronne
Rêve au bruit éternel de l'onde monotone ;
Sur des peuples nouveaux un nouvel astre a lui ,
Le vieux monde s'écroule et l'Olympe avec lui .
Laisse sourire encor la Muse rajeunie
Qui prend tout aux anciens , excepté leur génie ,
Et , vaine trop long-temps de cent noms glorieux ,
D'un trépied sans prêtresse importune nos yeux .
Toi , tu puisas plus haut ton immortelle flamme ;
La terre n'apprend pas ce langage de l'ame ;
Il est le dernier don qu'à l'homme criminel
La pitié du Très-Haut laissa tomber du ciel .

Lorsqu'Adam exilé sur ce globe de fange
Vit entre Éden et lui le glaive de l'Archange ,
Il jeta sur la terre un triste et long regard ,

Répondit une larme et s'assit à l'écart.
Dieu le vit, et touché du premier sacrifice
Que le premier remords offrait à sa justice :
« N'abandonnons pas l'homme au sombre désespoir ;
» Après le poids du jour qu'il repose le soir, »
Dit-il, « et que du ciel un ange de clémence
» Sur la terre d'exil apporte l'Espérance.
» Ange des saints concerts, Séraphin au front pur,
» Ceins la blanche tunique et l'écharpe d'azur,
» J'ai caché dans ses plis l'Espérance divine
» Qui promet, en mon nom, ce que l'âme devine,
» La Foi, lien sacré, mystérieux anneau
» Qui joint la terre au ciel et l'homme à son berceau,
» La douce Charité, dont la voix séduisante
» Unira les mortels dans une même attente,
» Et ces élans du cœur vers un monde divin
» Dont le Christ à la terre ouvrira le chemin :
» Pars, vole, va porter à celui qui m'implore
» Une image du ciel qu'il peut s'ouvrir encore ;
» Enseigne la prière à son cœur repentant,
» Conduis-le par l'amour au pardon qui l'attend,
» Et livrant à sa foi mon sublime symbole,
» Dis-lui : Le Dieu qui frappe est le Dieu qui console !
» Verse aux cœurs épuisés l'oubli de la douleur,
» Et par la vérité mène-les au bonheur ! »
Salut, hôte divin du vallon où l'on pleure,
Qui pour charmer les maux as quitté ta demeure,
Salut ! On sent encor dans ce monde glacé
Qu'un esprit du Très-Haut sur la terre a passé !
Oui, c'est toi que Sion vit grandir dans ses fêtes,

Toi qui du seuil du temple envoyais les prophètes,
Toi qui dans le désert, sous le palmier d'Endor,
Aux chants du fils d'Amos unis ta harpe d'or,
Qui du royal prophète éveillant le délire,
Fis du trône un trépied et du sceptre une lyre,
Et sous le voile sombre où dormait l'Avenir
Sus lire dans les temps comme en ton souvenir.
Quelques siècles encore et ton aile sacrée
Du chanfre d'Albion ravit l'ame égarée,
Et détournant ses yeux du glaive de Cromwell,
L'élève frémissante aux pieds de l'Éternel.
Un siècle, un seul encore, et ton heureux génie
Nous peint cet autre Éden, berceau de Virginie,
Livre tous ses trésors au chanfre des Martyrs,
D'Eudore criminel attendrit les soupirs,
Et module les sons dont la fille d'Homère
Charmaît durant les nuits sa prison solitaire.

Mais la Muse chrétienne, étrangère aux méchants,
Ne dit qu'à la vertu le secret de ses chants,
Et sa parole sainte, ignorant l'imposture,
A besoin d'un cœur chaste et d'une lèvre pure.
Que je plains l'insensé dont le cœur avili
Dédaigne des vertus qui l'auraient ennobli !
Épris de vains trésors, son génie adultère
Livre à des dieux mortels sa lyre mercenaire,
Au char de la Fortune enchaîne son orgueil,
Du riche, avec le jour, court assiéger le seuil,
Va flatter le puissant que flétrit son hommage,

Et qui d'en haut sur lui verse l'or et l'outrage ;
Hélas ! il ne voit pas qu'au jour de la douleur
Il n'aura plus le droit d'être fier du malheur.
Qu'importe qu'à ses chants une douce harmonie
Ait prêté des accords dignes de l'Ausonie,
Que l'Amour, à sa voix, élève dans les airs
Au-dessus de ce monde un magique univers ;
Si le souffle divin ne féconde ses veilles,
Si d'un art mensonger épuisant les merveilles,
Il n'a que de vains sons, sans parler à nos cœurs,
Sa lyre est à mes yeux ce débris des grandeurs
Qui dort auprès des rois dans leur couche glacée,
Triste et muet témoin d'une gloire éclipsee.

Ah ! plus heureux celui qu'inspire la vertu,
Qui révèle le Dieu dans son cœur descendu,
Et puisant le génie à sa source immortelle,
Heureux par l'innocence est encor grand par elle !
L'ange entr'ouvre ses yeux, veille sur son berceau,
Le guide à la lueur de son divin flambeau,
Aide à ses premiers pas comme une tendre mère,
Devance dans la nuit cette ame solitaire
Que le monde ici-bas n'abreuve que de fiel,
Qui passe sur la terre et ne voit que le ciel.
O poète, c'est lui qui, lorsque tout sommeille,
Dans le souffle des vents vient charmer ton oreille ;
C'est lui qui t'a rendu ces murmures sans nom
Qu'aux astres de la nuit redemandait Platon ;
Lui qui t'enveloppant et d'ombre et de mystère,

T'a fait, dans le silence, attendre solitaire
Ce jour entre les jours, cette heure où Jéhova,
T'appelant par ton nom, devait te dire : Va !
Il porte sur sa lèvre un chaste et doux sourire ;
Mais quand du ciel sur lui tombe un mot qui l'inspire,
La terre au loin s'émeut, et les rois à genoux
Courbent leur diadème et pleurent comme nous.
Sa voix nous rajeunit, sa parole féconde
Prête une ame nouvelle aux débris d'un vieux monde,
Et des peuples en deuil relevant l'humble sort,
A l'ombre d'une croix les présente à la mort.
Trois fois au mont Olympe il a nommé la Grèce,
Et la Grèce trois fois, à ce cri de détresse,
A dit en contemplant son front dans l'Eurotas :
Je suis encor debout, debout Léonidas !
Et tandis que Lavigne, en leurs tombes antiques,
S'en va ressuscitant les ombres héroïques,
Lamartine, emporté sur le char de Byron,
Chante l'hymne funèbre à l'Ange du pardon.

Mais qu'as-tu fait, dis-moi, de la barque incertaine
D'où ton regard plongeait sur la rive lointaine,
Et vers un autre esquif avec amour porté,
Saluait Casimir chantant la liberté ?
D'où la gloire par toi conviait à ses fêtes
Hugo, si jeune entré dans le chœur des poètes,
Sublime enfant nourri sous la tente des preux,
Qui chante la patrie en regardant les cieux ?
Ah ! rends-nous ton beau lac, et détache ta lyre

Du saule qui gémit sur la cendre d'Elvire.
Mais on dit que d'Homère éveillant les coursiers
Tu réserves ta tête aux épiques lauriers ;
D'indiscrets pèlerins, surprenant ton asile,
T'ont vu le front penché sur l'urne de Virgile,
Et déjà l'arbre auguste, inclinant sés rameaux,
T'inspire un chant plus fier que l'hymne des tombeaux.
Poursuis!... La vieille France attend son épopée ;
Tu seras son Homère!... A toi sa forte épée!
Par les Bardes mille ans oubliée au fourreau,
Que sa lame en sortant jette un éclat nouveau!
Dis-nous ces jours où Rome, au bruit de la framée,
S'éveillait tout-à-coup vaincue et désarmée,
Où la Victoire au monde, en échange des rois,
Jetait quelque soldat debout sur un pavois ;
Ces jours où devant sa race aventureuse
Qu'emportait sur les flots l'écorce voyageuse,
Le Franc avec orgueil voyait devant ses chars
Se traîner haletants les aigles des Césars.



❧ IV. ❧

TROIS FEMMES.

Il est dans une nuit sereine
Des astres que l'on voit naître et s'évanouir,
Des nefs que sur les mers tout le jour on voit fuir,
 Sans que le flot nous les ramène,
Des fleurs qu'on vit éclore et qui s'en vont mourir.

Il est au penchant des collines
D'humbles toits qui de loin m'offraient un doux accueil ;
J'aurais voulu rêver, m'asseyant sur le seuil,
 Au bruit des fontaines voisines,
Mais déjà l'humble chaume avait trompé mon œil.

Il est des brises sur la plage
Qui touchèrent ma joue et qui sont déjà loin,
Au fond de la vallée un oiseau du matin
 Qui murmure sous le feuillage ;
Vient le jour, il se tait : chantera-t-il demain ?

Il est de ces regards de femme
Qu'on rencontre une fois pour ne les plus revoir,
Et qui dans notre cœur, comme un rayon d'espoir,
Laisent un long sillon de flamme
Et des songes sans fin qui s'éveillent le soir.

1.

C'était une vierge divine,
Colombe de son aile essayant l'humble essor,
Sylphide qui n'avait que des souvenirs d'or,
Et dont la pensée enfantine
Des jeux de son berceau s'entretenait encor.

En voyageuse insouciant,
Des roses de la vie elle chargeait sa main,
Et laissait, pour tromper les ennuis du chemin,
S'égarer son ame indolente
Des danses de la veille aux chants du lendemain.

Au bord de sa couche soyeuse
Nul souci ne venait attrister son réveil,
Son œil, en s'entr'ouvrant, saluait le soleil,
Et tout le jour, vive et joyeuse,
Un rêve la menait à l'heure du sommeil.

Quand la cloche des basiliques
Invitait les chrétiens aux fêtes de la croix,
Tout mon cœur tressaillait à l'écho de sa voix,
Et, plein de visions magiques,
J'en emportais, le soir, l'accent au fond des bois.

Le soir, quand la danse folâtre
Des vierges dans ses nœuds pressait l'essaim charmant,
Tout en elle était joie, ivresse, enchantement,
Et, de ses grâces idolâtre,
Je disais au matin : Retourne au firmament.

De cette fleur de la pensée,
Anges qui l'avez vue en passant près de nous,
Dites, qu'avez-vous fait ? est-elle parmi vous ?
Ici-bas l'avez-vous laissée,
Épouse bien-aimée, aux bras d'un jeune époux ?...

Il est dans une nuit sereine
Des astres que l'on voit naître et s'évanouir,
Des nefs que sur les mers tout le jour on voit fuir
Sans que le flot nous les ramène,
Des fleurs qu'on vit éclore et qui s'en vont mourir.



2.

Puis c'était une jeune mère ;
Pensive et recueillie en un calme pieux ,
Lorsque d'un ciel d'azur se détachaient ses yeux ,
C'était pour chercher sur la terre ,
Dans le regard d'un fils une image des cieux .

Sur ce front pur et sans nuage
Elle aimait à poser ses lèvres et sa main ,
Puis elle tressaillait et rougissait soudain ,
Croyant y retrouver l'image ,
L'image de l'époux dont son cœur était plein .

« Enfant, sais-tu, lui disait-elle,
» Quelle main a creusé le sillon où l'eau fuit ;
» Sur le sein argenté du cygne qui te suit
» Quelle main déroula cette aile ?
» C'est Dieu, le même Dieu qui te berce la nuit.

» Bénis son nom quand tu te lèves ;
» Il te donna le jour, t'a nourri de mon lait,
» Il tisse tes habits et sa main t'en revêt,
» Il fait descendre dans tes rêves
» Cet ange qui sourit assis à ton chevet. »

Mais elle ajoutait dans son ame :

« Il m'a donné ton père, et depuis ce beau jour
» Qui m'a fait de la terre un ravissant séjour,
» Je sais tout ce qu'un cœur de femme
» Peut dérober au ciel de bonheur et d'amour. »

Le Dieu vers qui l'orphelin crie,
Qui lui laisse une mère à défaut d'un peu d'or,
A-t-il à cet enfant conservé son trésor?
Est-ce toujours elle qui prie
Sur la couche où son fils repose faible encor?...

Il est au penchant des collines
D'humbles toits qui de loin m'offraient un doux accueil ;
J'aurais voulu rêver, m'asseyant sur le seuil,
Au bruit des fontaines voisines,
Mais déjà l'humble chaume avait trompé mon œil.

3.

Sur la dernière le génie
Avait de ses trésors épanché l'heureux don ;
Son œil semblait toujours poursuivre à l'horizon
Quelque souvenir de sa vie ;
Je ne l'ai pas revue et j'ignoré son nom.

Sous les nœuds de sa chevelure
Son front voilait parfois une douce langueur,
Mais parfois son regard plein du feu de son cœur
Disait : « Salut , belle nature !
» Ciel, je suis ta prêtresse , aigle , je suis ta sœur ! »

Disait au ruisseau qui soupire :
« Le voyageur lassé rêve au bord de tes eaux ,
» La main du pâtre enfant joue avec tes roseaux ,
» Mais le murmure de ma lyre
» Endort plus de douleurs que le bruit de tes flots. »

Disait au nuage qui gronde :
« Tes feux vont sillonner les rocs étincelants ,
» Mais celui qui cacha la foudre dans tes flancs
» Et qui te lance sur le monde ,
» Plus haut qu'en tes fureurs tonnera dans mes chants. »

Hélas ! qu'est-elle devenue
Cette vierge inspirée et belle de sa foi ?
Chaste mère du Christ, je t'implore, dis-moi ,
Où chante-t-elle l'inconnue ?
Sur la terre avec nous ? dans les cieux avec toi ?...

Il est des brises sur la plage
Qui touchèrent ma joue et qui sont déjà loin ,
Au fond de la vallée un oiseau du matin
Qui murmure sous le feuillage ;
Le jour vient , il se tait. Chantera-t-il demain ?

De ces trois filles de mes songes
Chacune à ma pensée apparaît tour à tour ;
Quand le monde à mes yeux déroband le vrai jour
Me convie à ses doux mensonges ,
C'est toi , rieuse enfant , dont j'implore l'amour.

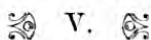
Jeune mère, c'est toi que j'aime
Lorsque sondant de l'œil les sentiers d'ici-bas ,
Je cherche deux genoux où , quand je serai las ,
Je puisse , après l'adieu suprême ,
M'endormir du sommeil qu'on nomme le trépas.

- Mais quand les heures solennelles
Me présentent ma lyre et me parlent des dieux ,
Pythonisse, c'est toi, toi que cherchent mes yeux ,
C'est toi qui frappes de tes ailes
Ce front d'où va jaillir l'hymne qui monte aux cieux



Toi que j'attends, toi que j'espère ,
Sois belle à mes regards, comme tes sœurs du ciel ;
Dérobe à cet enfant son sourire de miel ,
Sa pudeur à la jeune mère ,
Et son accent sublime à l'ange du Carmel.



**DOULEUR.**

Voici le temps passé de cette sombre lutte ;
Vivant, mais épuisé, mais meurtri par la chute,
A la hauteur de l'homme enfin redressons-nous !
Si l'avenir nous cache encor quelque disgrâce,
Demeurons invincible à sa froide menace,
 Le regardant en face,
 Pour attendre ses coups.

Tenons au fond du cœur toute douleur captive ;
Qu'elle y fasse sa plaie ardente, et toujours vive,
Qu'elle saigne au-dedans mais ne se montre pas ;
Si l'on nous cherche au front quelque ride profonde,
Jetons un fier sourire au regard qui nous sonde,
 Et soyons pour le monde
 Un heureux d'ici-bas.

Quand le chaume s'embrase on ne voit pas encore
Le feu qui sourdement s'étend et le dévore ;
La surface au soleil étincelle et reluit ;
Mais vienne l'ouragan, la flamme alors s'irrite,
L'incendie apparaît, le toit se précipite,
Et tout disparaît vite,
Chaume, lumière et bruit.

Ainsi de nous, mon ame ! ainsi de notre vie !...
Chaume vivant, en proie au muet incendie,
Quand tout n'est plus que cendre, arrive l'aquilon !
Qu'en nous voyant tomber sans plainte et sans murmure,
Le vulgaire s'écrie : Où donc est la blessure ?
Point de sang à l'armure ;
Douleur, n'es-tu qu'un nom ?



Tout le monde sait par cœur la ballade suivante de M. Casimir Delavigne. Nous la reproduisons cependant, pour ne rien laisser d'obscur dans celle qui a été faite en réponse.

❧ VI. ❧

L'ÂME DU PURGATOIRE.

BALLADE.

Mon bien-aimé ; dans mes douleurs,
Je viens de la cité des pleurs,
Pour vous demander des prières.
Vous me disiez penché vers moi :
« Si je vis, je prierai pour toi »
Voilà vos paroles dernières.

Hélas ! hélas !
Depuis que j'ai quitté vos bras,
Jamais je n'entends vos prières.
Hélas ! hélas !
J'écoute, et vous ne priez pas.

« Puisse au Lido ton ame errer ,
Disiez-vous , pour me voir pleurer!... »
Elle s'envola sans alarme.
Ami , sur mon froid monument
L'eau du ciel tomba tristement ;
Mais de vos yeux pas une larme.

Hélas ! hélas !
Ce Dieu qui me vit dans vos bras ,
Que votre douleur le désarme !
Moi seule , hélas !
Je pleure , et vous ne priez pas.

Combien nos doux ravissements ,
Ami , me coûtent de tourments
Au fond de ces tristes demeures !
Les jours n'ont ni soir ni matin ,
Et l'aiguille y tourne sans fin ,
Sans fin , sur un cadran sans heures !

Hélas ! hélas !
Vers vous , ami , levant les bras ,
J'attends en vain dans ces demeures.
Hélas ! hélas !
J'attends , et vous ne priez pas

Quand mon crime fut consommé,
Un seul regret eût désarmé
Ce Dieu qui me fut si terrible.
Deux fois, prête à me repentir,
De la mort, qui vint m'avertir,
Je sentis l'haleine invisible.

Hélas ! hélas !
Vous étiez heureux dans mes bras ;
Me repentir fut impossible.

Hélas ! hélas !
Je souffre, et vous ne priez pas.

Souvenez-vous de la Brenta,
Où la gondole s'arrêta
Pour ne repartir qu'à l'aurore ;
De l'arbre qui nous a cachés,
Des gazons... qui se sont penchés,
Quand vous m'avez dit : « Je t'adore. »

Hélas ! hélas !
La mort m'y surprit dans vos bras,
Sous vos baisers tremblante encore.

Hélas ! hélas !
Je brûle, et vous ne priez pas.

Rendez-les-moi, ces frais jasmins,
Où sur un lit fait par vos mains,
Ma tête en feu s'est reposée.
Rendez-moi ce lilas en fleurs,
Qui, sur nous secouant ses pleurs,
Rafratchit ma bouche embrasée.

Hélas ! hélas !
Venez m'y porter dans vos bras !
Pour que j'y boive la rosée.
Hélas ! hélas !
J'ai soif, et vous ne priez pas.

Dans votre gondole, à son tour,
Une autre vous parle d'amour ;
Mon portrait devait lui déplaire.
Dans les flots son dépit jaloux
A jeté ce doux gage, et vous,
Ami, vous l'avez laissé faire.

Hélas ! hélas !
Pourquoi vers vous tendre les bras ?
Non, je dois souffrir et me taire.
Hélas ! hélas !
C'en est fait, vous ne priez pas.

Adieu, je ne reviendrai plus
Vous lasser de cris superflus,
Puisqu'à vos yeux une autre est belle.
Ah ! que ses baisers vous soient doux !
Je suis morte, et souffre pour vous.
Heureux d'aimer, vivez pour elle.

Hélas ! hélas !
Pensez quelquefois, dans ses bras,
A l'abîme où Dieu me rappelle.
Hélas ! hélas !
J'y descends, ne m'y suivez pas !



❧ VII. ❧

L'AME DU PURGATOIRE

A CASIMIR DELAVIGNE.

Avant d'aller au paradis
Dont vos chants m'ouvrent les parvis,
Je viens vous bénir, ô poète !
Depuis que votre Muse en pleurs
Prêta sa lyre à mes douleurs,
Mon ami prie et me regrette....

Hélas ! hélas !
Celle qui mourut dans ses bras
Par vous est heureuse, ô poète !
Hélas ! hélas !
Vous chantez, je ne souffre pas.

Quand votre voix sur mon tombeau
Évoquait l'âme du Lido,
Celui que mon cœur aime encore
Jurait aussi d'aimer toujours
Ma rivale que les Amours
Couvraient du même sycomore ;

Hélas ! hélas !
Il s'est souvenu dans ses bras
De celle qui l'aimait encore ;
Hélas ! hélas !
Vous chantiez, il n'hésita pas.

En vain Elle l'a couronné
Sous l'arbre qui s'est incliné
Pour abandonner son feuillage,
Par Elle entraîné dans les bois,
Il n'entendait que votre voix
Qui lui répétait sous l'ombrage :

« Hélas ! hélas !
» Une autre aussi crut dans tes bras
» A tes serments sous le feuillage,
» Hélas ! hélas !
» Tes baisers donnent le trépas. »

Au cri d'amour que lui jeta
L'écho lointain de la Brenta
Il ne mêla qu'une prière,
Et crut entendre comme moi
L'écho sinistre du beffroi
Qui me rappelait dans la terre ;

Hélas ! hélas !
Plus heureuse que dans ses bras ,
Mon ame écouta sa prière ,
Hélas ! hélas !
Il prie et je ne brûle pas.

A la chapelle du couvent
Il courut, pieds nus et tremblant,
Porter la rançon de mon ame,
Et dit au frère sacristain :
« Priez, mon père, ce matin,
» Pour ceux que dévore la flamme ,

» Hélas ! hélas !
» Mon amie est morte en mes bras ,
» Priez, bon père, pour son ame ! »
Hélas ! hélas !
Tu l'as dit, ne t'en repens pas.

Les délices d'un chaste amour
Dans le ciel nous rendront un jour
Les plaisirs laissés à Florence,
Et l'aiguille qui fuit sans fin,
Au lieu du soir et du matin,
Ne marquera que l'espérance.

Hélas ! hélas !
Quand il me verra dans tes bras,
Le ciel pour moi sera Florence ;
Hélas ! hélas !
Je t'attends, ne viendras-tu pas ?

Mais adieu, poète immortel,
Je vais au Tasse, dans le ciel,
Redire votre barcarole ;
A Ferrare, dans sa prison,
Il ira lire votre nom
Et veiller sur votre gondole.

Hélas ! hélas !
Quand Dieu vous ouvrira ses bras,
Me rappelant la barcarole,
Hélas ! hélas !
Vers lui je guiderai vos pas.

❧ VIII. ❧

ADIEU A L'ENFANCE.

Quand l'aube vient toucher mon chevet solitaire,
Mon œil, sans soulever sa pesante paupière,
Sent vaguement le jour poindre sur l'horizon,
Et la nuit, en fuyant, emporte sur son aile
Les songes sur mon front descendus avec elle
De leur magique région.

Ainsi quand la jeunesse est venue à mon ame
Révéler ses pensers et sa langue de flamme,
Vers un nouveau rivage emporté sans effort,
Dans mon cœur, tout-à-coup, j'ai senti que l'enfance,
Avec le doux parfum de sa chaste ignorance,
Était restée à l'autre bord.

Adieu donc, mon enfance insouciante et belle,
Adieu printemps de l'âme où tout est pur comme elle,
Songes venus du ciel et compris à demi,
Songes dans l'amour seul retrouvés sur la terre,
Semblables au rayon qui passe avec mystère
Sur un front encore endormi !...

Fuyez-vous pour toujours, trésors de mon jeune âge,
Croyances du berceau que dédaigne un faux sage,
Sympathiques élans vers un astre éternel,
Vagues et doux regards jetés sur la nature,
Enfance ! flot sacré d'une source assez pure
Pour réfléchir encor le ciel ?

Eh bien ! je te salue, enivrante jeunesse,
Glaive, lyre, ou pinceau, puissante enchanteresse,
Donne au prix du malheur, sans pitié ni merci !...
Non... Laisse à d'autres mains et l'épée et la toile,
Une lyre ici-bas, et là-haut une étoile,
Donne, jeunesse, et me voici !

Donne, mais laisse-moi cette foi du vulgaire
Qui m'a pris tout enfant sur le sein de ma mère...
Il faut aux mois d'été quelques fleurs du printemps,
Il faut au jour brûlant un reflet de l'aurore,
Il faut à la jeunesse, ardente et pure encore,
Un souvenir des premiers ans !

A vous donc tous mes chants, à vous toutes mes veilles,
Croyances qui peuplez d'ineffables merveilles
Et le ciel et la terre et les mondes sans fin !
Le ciel va m'égarer dans ses déserts sublimes,
Si votre voix puissante au penchant des abîmes
N'avertit pas le pèlerin.

Et la terre à son tour sera stérile et sombre,
Si je ne la sens pas frémir sous la grande ombre
Du Dieu qui l'enfanta de son souffle de feu ;
Si je n'entends gémir sous sa chaîne glacée
L'impie emprisonné dans sa propre pensée
Qui l'assiège du poids d'un Dieu.

Enseignez à mon cœur ces prières divines,
Douce comme la voix qui, du haut des collines,
Dans le parfum des fleurs monte au déclin du jour,
Et ne faites d'égal au passé qui s'efface
Que l'avenir riant qui vient prendre sa place
Avec l'espérance et l'amour ;

Jusqu'au temps où les jours de mon adolescence,
Joignant dans le passé les heures de l'enfance,
Iront, d'un même essor, vers un monde plus pur,
Et, saluant la vie avec un doux sourire,
Dans un dernier adieu laisseront l'humble lyre
Aux froides mains de l'âge mûr.

IX.

LES REGRETS

DE LA JEUNE FEMME.

Les poètes ont vu dans le monde infernal
Des ames qui des dieux attendaient le signal
 Pour vivre de la vie humaine.
Acteurs muets encor, mais qui devaient un jour,
En des drames nouveaux apparaître à leur tour
 Héros ou peuple sur la scène.

Vierges, c'est votre image, alors que vos désirs
N'ont pour tout horizon, dans leurs chastes soupirs,
 Que l'enceinte du Gynécée,
Temple qui n'est ouvert que du côté du ciel,
Sanctuaire où toujours sur vos lèvres de miel
 Repose une sainte pensée.

Mais si l'une de vous, conquise par l'hymen,
Se détache des chœurs de ce nouvel Éden,
Et, parée, entre dans la vie,
Elle sent tout-à-coup ses rêves qui s'en vont,
Plus vite que les fleurs qu'un époux sur son front
Effeuilla d'une main ravie.

Ah! quelle jeune épouse, en sa vague douleur,
Ne s'écria jamais : « Qu'avez-vous fait, Seigneur,
» De ma rêveuse adolescence?
» Depuis que j'ai sondé les sentiers d'ici-bas,
» Qu'ai-je vu dans ce monde ouvert devant mes pas
» Qui valût ma douce ignorance?

» Seigneur, me rendrez-vous cet âge où, pour mes yeux,
» La terre, île inconnue aux ports mystérieux,
» N'avait que de lointaines rives,
» Où pour moi cette vie était un songe pur
» Par un souffle divin balancé dans l'azur
» Sous mille formes fugitives?

» Où l'homme était un ange, indolent pèlerin
» Pour les fruits de la terre oubliant le chemin
» De sa planète solitaire;
» Où l'air était si doux quand il venait le soir,
» Avec le son lointain des cloches du manoir,
» Nous apporter une prière?

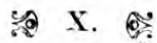
» Oui , pour un de ces jours je donnerais ces nœuds ,
» Tous ces nœuds embaumés qu'envie à mes cheveux
 » Le front de mes jeunes compagnes ,
» Et mes robes de soie et mon voile étranger ,
» Tout pour ma blanche robe et mon réseau léger ,
 » Quand je courais par les montagnes.

» On m'envie un regard, et l'on trouve bien doux
» Ces aveux qu'en passant murmure auprès de nous
 » Quelque homme qui s'en rit dans l'ombre ;
» Oh ! prenez-les encore et me rendez les voix
» Des pâtres égarés le soir au fond des bois ,
 » Et s'appelant dans la nuit sombre. »



Mais si , dans son berceau doucement endormi ,
Son fils , à ses côtés , laisse entendre à demi
 L'accent d'une douleur légère ,
Son cœur avec la vie est réconcilié ,
Et sur l'enfant penchée , elle a tout oublié
 Pour se souvenir qu'elle est mère.





LA LAMPE DU POÈTE.

Abaissions nos yeux sur la ville :
Comme son front luit et scintille
L'hiver, à l'heure où le jour fuit !
La jeune fille qui s'apprête
Se promet tout bas la conquête
Des adolescents que la fête
Invite aux danses de la nuit.

La fête, au loin, sous les portiques,
Mêle toutes ses voix magiques,
Et le reflet des lampes d'or
Jette une teinte merveilleuse
Sur l'écharpe molle et soyeuse
Qui joue autour de la danseuse
Dans son capricieux essor.

A ce doux concert qui s'élève,
Le voyageur croit voir en rêve
Surgir, à son œil enchanté,
Quelque cité de l'Arabie,
Sous la baguette d'un génie,
Éclore, belle et rajeunie,
Dans une nuit de volupté.

Ton ame, ô voyageur, se livre
A ce spectacle qui l'enivre,
A ce prestige des échos,
Aux parfums que le vent promène,
A la mélodie incertaine
Qui se prolonge dans la plaine
Et va s'éteignant sur les flots.

Ton œil ému suit dans l'espace
La ronde qui s'enchaîne et passe,
Et voit aux lueurs des flambeaux
Folâtrer la vierge enfantine
Dont chaque forme se dessine
Sur la flottante mousseline
Qui se déroule en longs rideaux.

Il voit, il écoute, il s'enflamme;
Les palais ont toute son ame,
Et jamais, jamais son regard
Ne quitte la noble assemblée

Pour l'humble fenêtre isolée,
Dont la lampe pâle et voilée
Seule se consume à l'écart.

Là, fuyant les sentiers vulgaires,
Une ame avide des mystères
De la Muse, son seul trésor,
Se recueille et cherche la trace
Du chemin que suivit le Tasse,
Lorsque pour les rois du Parnasse
Rome eut aussi son livre d'or.

Laissez, laissez sur ces demeures,
Où si douces coulent les heures,
Peser les pas glacés du sort;
En ce lieu même où se balance
Le chœur animé de la danse,
Sera la mort et le silence,
Sera le silence et la mort.

Sur ces flambeaux la mort avide
Promènera sa main livide
Et le dernier aura son tour;
Mais la lampe, au Barde fidèle,
Voit éclore une œuvre nouvelle
Qui ne doit pas mourir comme elle,
Aux naissantes clartés du jour.



❧ XI. ❧

AUX RUINES DE ***.

O Bastille des monts, te voilà bien plus belle
Que dans ces jours de lutte où, sombre citadelle,
Sur la vallée en deuil tu jetais tes deux bras !
Au nom de l'homme écrit dans ta splendeur première
Succède un autre nom empreint dans ta poussière,
Dieu, seul mot éternel des langues d'ici-bas.

Il est beau de se voir au milieu des nuages,
Et, le front couronné de créneaux et d'orages,
D'envoyer aux humains la guerre et la terreur ;
Mais il est bien plus beau de donner au génie
Une heure de silence et de mélancolie,
Et des sentiers à l'ombre au pauvre voyageur.

Ah! quand le voyageur a traversé la plaine,
Sous tes arceaux déserts il peut reprendre haleine,
Le poète y trouver d'ineffables accords;
Et moi, sur tes débris, voyageur et poète,
J'ai cherché vainement un chevet pour ma tête,
Et dans mes tristes yeux des larmes pour les morts.

C'est que pour recueillir au milieu des ruines
Ces bruits mystérieux et ces plaintes divines
Qu'explique à l'univers le poète attendri,
Il faut une ame calme, et moi j'avais dans l'ame
Une image adorée, une image de femme,
Et l'art dans ma pensée, hélas! avait péri!



XII.

LE CIMETIÈRE DE MONTMARTRE.

A MES SOEURS.

Les matins du printemps ont de si doux mystères !
Venez , mes sœurs , laissons le monde et ses misères
A la porte de la cité ,
Et seuls dans la nature , emparons-nous ensemble
De ce rayon naissant qui se colore et tremble
Sur les flancs du roc argenté.

Le zéphir est si doux qu'il semble dans l'espace
L'harmonieuse voix d'un archange qui passe
Armé de son roseau béni ;
On dirait que parfois le corps attend des ailes
Pour s'élancer au sein des routes immortelles
Que l'ame voit dans l'infini.

Mes sœurs, du vieux Montmartre allons gravir la crête ,
Allons, et quand nos pieds auront touché le faite ,
Pèlerins assis sur le bord ,
Nous laisserons nos yeux dans le vallon s'étendre ,
Comme ceux du pilote aiment à redescendre
Sur l'Océan du haut du port.

Tout cela c'est Paris avec ses voix sans nombre ;
Ici la vie, et là , la mort assise à l'ombre ;
Mais cet enclos de trois arpents
Renferme plus de morts sous le pavé des tombes ,
Que sous ses toits pressés, vivantes catacombes ,
Paris n'entasse de vivants.

Tous les siècles y sont , tous les âges y viennent ;
Usés par les genoux , les marbres y comprennent
Le cri de toutes les douleurs ,
Depuis l'homme qui pleure au tombeau d'une femme
Jusqu'au génie en deuil qui trouve dans son ame
Une voix pour tous les malheurs.

Mais pour aller aux morts porter une prière ,
Ce denier des vivants, cette rançon dernière
Qui s'ouvre le chœur des élus ,
Il nous faut écarter toutes ces jeunes filles
Qui tressent en riant, devant les sombres grilles ,
Des fleurs pour ceux qui ne sont plus.

Car à chaque tombeau s'enlace une couronne,
Comme un rêve d'amour se mêle, dans l'automne,
 Au regret des premiers amours;
Une main qui se cache entretient la verdure,
La rose y croit et meurt, et, comme la nature,
 Le cimetière a ses beaux jours.

Sur le marbre où les grands déposent leur puissance
La foule vient s'asseoir, et s'amasse en silence,
 Comme jadis à leur réveil,
Et l'on croirait parfois à la voir immobile,
Que maintenant encor le colosse d'argile
 Peut s'éveiller de son sommeil.

J'aime mieux ces tombeaux dédaignés de la foule,
Où reposent sans bruit, comme une eau qui s'écoule
 Silencieuse au fond des bois,
Des vierges dont le nom est là seul sous le lierre,
Enveloppé d'amour, de grace et de mystère,
 Comme fut leur vie autrefois.

Triste et cachant ses pleurs une femme est venue :
Que cherche-t-elle ainsi dans l'étroite avenue?
 Oh ! ne troublons pas sa douleur,
Laissons-la prier seule et répandre son âme,
Car, même auprès des morts, les regrets d'une femme
 Et ses larmes ont leur pudeur.

Plus loin, c'est un vieillard que sa fille accompagne;
Ensemble ils sont venus au pied de la montagne
 Visiter un cher souvenir,
Et le vieillard a dit : Là repose ta mère,
Et peut-être demain, seule, sans ton vieux père,
 Ma fille, il te faudra partir.

Que ces ames sont bien sous leur tombe vulgaire!
Dans la suite des temps, jamais pied téméraire
 Ne heurte leurs caveaux bénis :
Les grands rois, rois encor jusques en leur mémoire,
D'un sommeil si profond dorment-ils dans leur gloire?...
 Ce haut clocher c'est Saint-Denis.

Adieu, cité des morts, dont j'ai pesé la cendre,
Adieu, beau jour de mars, où la voix est plus tendre;
 Rentrons, mes sœurs, voici le soir :
Venez, nous reviendrons ; le Seigneur, sous ces pierres,
A la garde de ceux qui devancent leurs frères
 A remis la paix et l'espoir.



XIII.

L'ÉTUDE.

A DEUX AMIS.

L'hiver a de ses nuits les magiques splendeurs,
Le printemps ses longs soirs, ses matins enchanteurs ;
Si l'été, dans son germe étouffant la pensée,
Jette un sommeil de plomb sur notre ame oppressée,
Il nous laisse du moins, dans son horizon pur,
Les rêves colorés d'une teinte d'azur ;
Mais lorsqu'après de vous l'automne me rappelle,
L'automne des saisons est encor la plus belle.
Mon ame qui se plaît au sein de l'avenir
Accuse le printemps qui ne veut pas finir ;
Comme une jeune épouse ivre de sa parure,
La nature est trop lente à jeter sa ceinture,
La rose est éternelle, elle vit tout un jour ;
Enfin, voici l'été, l'automne aura son tour.

Passez, fleuves, vallons, bois aux larges racines,
Tandis que mon regard, du sommet des collines,
Suit et perd tour à tour le clocher des cités
Sous le brouillard lointain aux voiles argentés.
Ici, c'est Orléans qui garde en ses murailles
Sous son drapeau d'airain la vierge des batailles ;
Là... Mais lorsque déjà je crois voir dans les airs
Cet horizon natal que je chante en mes vers,
La fleur que le printemps enlace à ma fenêtre
M'avertit que septembre est encor loin de naître,
Que mon ame s'égaré en rêves impuissants,
Que de chacun des jours le travail est l'encens,
Et que l'heure s'enfuit, oisive ou recueillie,
Comme tombe la fleur, qu'on la cueille ou l'oublie ;
Ah ! cueillons-la du moins avant que de l'été
Le souffle dévorant ait flétri sa beauté,
Avant que du zéphir les brises matinales
Épuisent le calice aux couleurs virginales ;
Sauvons jusqu'aux débris de ce frêle trésor
Qui naît avec le jour et meurt plus vite encor,
Et si l'heure est pour nous comme lui fugitive,
Livrons-la tout entière à l'étude pensive,
Génie heureux qui seul nous trace dans le ciel
Un sentier lumineux vers un monde immortel,
Et garde à l'âge mûr cette chaste ignorance
Dont la main du Seigneur para l'adolescence.

Salut, aube du jour, et vous que je revois,
Mes livres bien-aimés, ouvrez-vous sous mes doigts !

Éginard!... A sa voix, pleine d'un charme austère,
Le roi des Francs se lève et commande à la terre;
Mais mon regard ému ne lui demande pas
Comment il entraîna les peuples sur ses pas,
Jusqu'à ce dernier jour, où, dans le caveau sombre,
L'ombre de son empire escorta sa grande ombre;
Oh! que j'entende encor les regrets de Roland,
Quand Roncevaux le vit, sur ses rocs expirant,
Mourir sans un ami pour fermer sa paupière,
Confiant au désert sa parole dernière,
Et ce dernier soupir, cet adieu solennel
Qu'arrache encor la terre à ceux qui vont au ciel.
Mais en vain du passé je remonte la trace;
Mon ame erre au hasard, dans les temps, dans l'espace,
Parmi cent peuples vains, fantômes sans couleur,
Sans prestige à mes yeux et sans voix pour mon cœur;
Langue éteinte en effet! l'esprit qui la fit belle
Vers l'abîme des temps a reflué loin d'elle.
Ah! laissons ce théâtre avec ses masques vains,
Et sur une autre scène évoquons les humains.

Voilà que de Platon le vent tourne une page,
Et le conseil du vent est parfois le plus sage.
Lisons donc! Du fini!... j'en suis las; l'univers
M'accabla trop long-temps sous le poids de ses fers;
Mon cœur dans l'infini trouve une joie amère,
On s'y perd, mais qu'importe? on échappe à la terre.
L'infini! ce mot seul évoque devant moi
Dieu semant d'astres d'or l'espace autour de soi..

L'infini ! c'est le point où la philosophie ,
Unie et confondue avec la poésie ,
Lui prend ses ailes d'or , lui prête son flambeau ;
Où l'une et l'autre enfin retrouvant son berceau ,
A défaut de vains sons et de rêves frivoles ,
Donne une voix sonore aux antiques symboles.
Venez , ô chastes sœurs , j'ai foi dans votre amour ,
J'ai foi dans vos regards plus sereins que le jour ,
Regards où la pensée éclôt comme un doux rêve ,
J'ai foi dans ces cheveux qu'un souffle pur soulève ,
Dans ces lèvres d'où l'ame épanche ses trésors ,
Et dans ces cris de l'ame exhalés en accords ;
Toi surtout que pour guide en naissant j'ai choisie ,
Toi , mon premier amour , vivante Poésie ,
Toi dont la pure voix a des mots ignorés
Pour calmer la douleur dans les cœurs inspirés ,
Toi dont le doux parfum , dont l'image touchante
Se mêle au souvenir de la famille absente ;
Soit que ton char de feu loin d'un sentier battu
M'emporte palpitant d'un espoir inconnu ;
Soit que te dépouillant de ta splendeur divine ,
Tu te pares pour moi d'une grâce enfantine ,
C'est toi , c'est toujours toi ! Qu'une jalouse main
Flétrisse avant le soir les roses de ton sein ,
Altère en leurs contours ces formes idéales ,
D'une beauté plus pure images virginales ,
Quand tu gardes tes chants , qu'importe ta beauté ?
Je te vois belle encor si ton luth t'est resté.
Le malade expirant sur qui la main du prêtre
Épanche l'huile sainte , et la santé peut-être ,

Pour bénir le parfum s'informe-t-il encor
Si le baume est broyé dans une coupe d'or ?
Adieu rêves si doux d'une longue mémoire,
Toi seule es le bonheur, le reste est de la gloire,
Et pour elle jamais mon cœur n'a soupiré ;
Son regard est pour moi froid et décoloré :
La gloire nous élève au-dessus du vulgaire,
Mais en nous exilant dans une haute sphère,
Où seule de l'envie arrive encore la voix,
Où la douleur sur nous pèse de tout son poids ;
Car nul ne veut nous suivre en ce désert immense,
Et la pitié s'arrête où la gloire commence.
Mais chanter pour chanter, mais rêver, mais sentir
En un sommeil divin son être s'assoupir,
Sentir les vers couler inachevés encore,
Comme ces flocons blancs qu'au lever de l'aurore,
En glissant sur le lac, le paisible nocher
Voit se fondre en rosée au sommet d'un rocher,
Puis relire vingt fois la page commencée,
Y jeter tout son cœur, sa vie et sa pensée,
Laisser son âme errer, laisser sa main courir
Sur le léger tissu qu'un souffle va ravir,
Et le front incliné sur la plume rapide,
Se promettre en secret qu'une vierge timide
Peut-être de ces chants aimera la douceur,
Si c'est là de la gloire où donc est le bonheur ?

Mais pendant que je chante, une image chéri
Vient d'un charme nouveau bercer ma rêverie ;

Le souvenir m'enivre , et le vers commencé
Disparaît lentement par mes pleurs effacé ;
Amis , je vous revois et j'admire et j'envie
Dans sa sérénité votre paisible vie :
L'un sur l'autre appuyés , et la main dans la main ,
Vous gravissez des jours le pénible chemin ,
Oh ! vous êtes heureux !... Le malheur véritable ,
C'est d'être seul , cherchant sa route sur le sable ,
Et de voir sa pensée , en de rudes combats ,
Sans cesse se briser aux choses d'ici-bas



XIV.

LES POÈTES CONTEMPORAINS.

A LA MÉMOIRE DE J. - P. H.

Je l'ai vu cette nuit ; debout près de ma couche ,
Je l'ai vu ; sur mon cœur il a posé sa main ,
Et sa tête sur moi s'est penchée, et sa bouche
 Semblait murmurer : « A demain ! »

Sa voix avait perdu l'accent de cette terre ;
Il me disait : « Ami , qu'attends-tu pour venir ?
» Poète , prends ton vol , car la vie est amère
 » A qui voit le ciel s'entr'ouvrir. »

» — Non , maintenant la terre est un lieu de merveilles
» Pour qui se plaît au chant des Bardes immortels ;
» Je touche , quand leur voix arrive à mes oreilles ,
 » Le seuil des parvis éternels.

» Songe à ces rêves purs que semait sur sa trace
» Le chantre, amant d'Elvire, avec ce mot d'amour !
» Mot puissant à l'égal du mot qui dans l'espace
 » Épanche les torrents du jour.

» Socrate, en retournant vers la divine plage,
» Nous laissait tout remplis de son sublime adieu,
» Et nos regards du ciel à la prison du sage
 » Croyaient voir un chemin de feu.

» Puis, lorsque loin de nous la douce rêverie
» Fuyait en nous laissant un souvenir des morts,
» La voix de Casimir à notre ame attendrie
 » Jetait d'héroïques accords.

» Avec lui j'appelais cette noble exilée
» Qui dans Cadix en vain promena son flambeau,
» Mais sut reconquérir sa couronne étoilée
 » Dans la Grèce où fut son berceau.

» Toi, détournant parfois de ces saintes batailles
» Des yeux las de pleurer l'errante liberté,
» Tu me montrais Hugo suivant les funérailles
 » Des martyrs de la royauté.

» Des royales douleurs tragique confidente,
» Sa muse apparaissait à chaque grand tombeau,
» Tantôt comme l'oiseau qui prédit la tourmente,
 » Tantôt portant le vert rameau.

» Et vous m'avez crié : Les couronnes sont prêtes,
» Debout ! enfant, la lice est ouverte à tes pas :
» Ah ! qu'importe le ciel ? Tout le ciel, ô poètes,
» Quand vous chantez est ici-bas. »

Et lui me répondait : « Ces heures fortunées,
» Ces visions du cœur, ces sources aux flots d'or,
» Lorsque la mort me prit malgré mes seize années,
» Je les redemandais encor.

» Vers la terre parfois je me penche et j'écoute,
» Et j'oserais pleurer si l'on pleurait au ciel ;
» Ces chants, est-ce l'écho de la céleste voûte,
» Est-ce le soupir d'un mortel ?

» Mortels ! oh ! rendez-moi l'hymne de Lamartine,
» Dans son doute sublime accusant l'univers,
» Jusqu'au jour où d'en haut la parole divine
» Vint le réveiller dans ses fers.

» Rendez-moi cette lyre aux champs de Messénie
» Deux mille ans oubliée avec la liberté,
» Et retrouvant enfin, au souffle du génie,
» La vie et l'immortalité.

» J'aime ce jeune Hugo, sentinelle dernière
» A qui la France antique a légué ses débris,
» Et qui protège encor d'un lambeau de bannière
» Les vieux caveaux de Saint-Denis.

» J'aime à voir Béranger, accusant la victoire,
» Au conquérant tombé rapporter son drapeau,
» Comme un dernier hochet que lui laisse la gloire
» Entre l'exil et le tombeau.

» Oui je les aime tous, j'admire avec la foule
» Sous leurs puissantes mains tant d'univers éclos;
» Mais en vain sous leurs doigts la toile se déroule,
» L'espace manque à leurs pinceaux.

» Puis le temps, à son tour, dispute à leur pensée
» Quelques heures de plus en ce monde mortel;
» Le trépas vient, et l'œuvre ici-bas commencée
» Ne s'achève que dans le ciel.

•
» Viens donc! Oh! qui t'arrête aux sentiers de la vie?
» La gloire? Un jour la donne et l'efface à moitié;
» L'amour? Il est là-haut où ma voix te convie,
» Entre l'espoir et l'amitié. »

Et plein d'un saint transport je me cherchais des ailes
Pour m'envoler aux cieux qui venaient de s'ouvrir;
Mais quoi! j'entends encor vos lyres immortelles,
Poètes, je ne puis mourir!



XV.

DIX ANS D'ABSENCE.

Dix ans se sont passés, dix ans! je l'ai revue
Grande, elle que jadis enfant j'avais connue,
Non plus vive et légère et souriant toujours,
Mais grave et qui semblait déjà compter les jours;
Sa bouche avait encor cet éclat de l'enfance,
Mais ne souriait plus et gardait le silence.
Si mes yeux dans ses yeux osaient chercher son cœur,
Son front pur se voilait de grace et de pudeur,
Et quand elle parlait, rougissante et naïve,
Elle achevait à peine et d'une voix craintive.
Sur moi, comme autrefois, s'est reposé son bras,
Et nous avons parlé, ralentissant nos pas,
Des chants de Rossini, des vers de Lamartine,
Des femmes qu'emportait l'élégante berline,
De la mode d'hier déjà vieille à son tour,
Et de tout ce qui naît et s'efface en un jour.

**Ah ! dans ces entretiens si ma langue oppressée
En sons inachevés laissait fuir ma pensée,
Si je sentais s'éteindre et défaillir ma voix,
C'est que mon cœur alors était plein d'autrefois,
C'est que l'enfance seule est riieuse et légère,
Car seule elle n'a pas de passé sur la terre.**



❧ XVI. ❧

LE CHATEAU DE JUMILHAC.

A MADAME LA COMTESSE DE R.

Peuples, qu'avez-vous fait de ces tribus guerrières,
Qui savaient compatir aux humaines misères,
Et vaincre, à l'heure du péril;
Chevaliers dont la main laissait tomber la lance,
Pour offrir aux mourants la coupe d'espérance,
Ce dernier trésor de l'exil?

Rendez-vous à Saint-Jean ses îles orphelines
Qui murmurent encor dans leurs saintes ruines
Le nom de ses vaisseaux épars?
Au tombeau du Sauveur ses blanches sentinelles,
Qui n'ont laissé debout que leurs ombres fidèles
Sous leurs mystiques étendards?

Parmi les vieux châteaux qui montent vers les nues,
Comme ces nids où l'aigle au flanc des roches nues
 Cache sa fière liberté,
Plusieurs ont entendu les cors qui, dans sa fête,
Réveillaient en sursaut l'esclave du prophète,
 Ivre encore de volupté.

Il en est un, témoin de nos vieilles batailles;
Jumilhac est son nom : sous ses hautes murailles
 Il a vu passer bien des jours;
Les Templiers jadis sur son roc séculaire,
Comme un géant des bois, l'ont jeté solitaire
 Avec ses créneaux et ses tours.

Une avenue y mène, haute et comme lui sombre;
Comme on rêve aux vieux temps en marchant dans son ombre,
 Sous ses abris mystérieux !
L'œil descend et s'enfonce avec la route immense,
Se perd dans ses détours, se relève et s'élance
 Avec le donjon vers les cieux.

La reverrai-je encor cette tour isolée
D'où mon œil étonné, plongeant sur la vallée,
 S'emparait de tout l'horizon ?
Et ces riants coteaux que le matin colore,
Qui, lorsque tout s'éteint, gardent long-temps encore
 Le reflet du dernier rayon ;

Et ce rocher lointain dont le sommet s'incline
Sur les vertes forêts qui pressent sa racine ,
 Et, sous le rocher menaçant ,
Ce moulin à demi caché dans le feuillage ,
Et ce pont sur lequel les enfants du village ,
 Le soir, se hâtent en passant ;

Ces sentiers inégaux perdus dans la verdure ,
Et le ruisseau plus bas , qui fuit et qui murmure
 Entre les bois et le gazon...
La reverrai-je encor cette tour isolée
D'où mon œil étonné, plongeant sur la vallée ,
 S'emparait de tout l'horizon ?

Irαι-je encor m'asseoir, par un beau soir d'automne ,
Au pied de ce noyer dont la verte couronne
 Attire au loin tous les regards ?
Combien il abrita , sous les coups de l'orage ,
De vieillards que pas un n'a connus au village ,
 Et d'enfants qui sont des vieillards !

Oh ! comme de ce lieu je laisserais ma vue
Aux replis du vallon s'égarer éperdue ,
 Et fuir de rocher en rocher ,
Jusqu'à ce vieux beffroi, sentinelle inutile ,
Qui reposait jadis dans sa tour, immobile ,
 Sous la garde de son archer.

Quels rêves, quels récits dans ces belles demeures,
Héros, de vos matins charmaient les longues heures,
Les longues heures de vos soirs?
C'était Jérusalem et ses nuits inquiètes,
Le Jourdain effleuré par le pied des prophètes,
Le Liban et ses cèdres noirs;

C'étaient des pèlerins les tribus défaillantes,
Embrassant le tombeau de leurs mains suppliantes,
Et là se plaignant au Seigneur
Que le Nazaréen sur la croix du supplice,
Dans sa lente agonie, épuisant le calice,
N'eût rien laissé pour le pécheur;

C'était tout l'Orient, ce chaos des prodiges,
Ses monstres, ses parfums, ses fleuves, ses prestiges,
Tout, jusques aux chastes regrets
Exhalés dans la voix de la jeune captive
Dont le regard suivait quelque barque furtive,
Fuyant sous les hauts minarets;

Puis, c'étaient des penses de carnage et de guerre,
Les bois incendiés et les fruits de la terre
Détruits par d'infidèles mains;
Les puits empoisonnés dans leur source traîtresse,
Et les pâles Croisés, pour mourir de détresse,
S'asseyant le long des chemins.

Or le château n'a plus ses veilles taciturnes,
Ses sinistres appels et ses ombres nocturnes
 Glissant à l'entour des créneaux ;
Mais qu'il soit fier encore, il a pour le défendre
Tous les pauvres sur qui ses dons vont se répandre :
 Les malheureux sont ses vassaux.

D'où la guerre tonnait descend la bienfaisance ;
Quand la grille de fer sur ses gonds se balance
 Et s'ouvre, ce n'est plus la mort,
C'est l'aumône qui vient, l'aumône évangélique
Qui va, seule, à l'écart, sous le chaume rustique,
 Disputer le pauvre à son sort.

Au lieu de vieux guerriers collant par intervalles
Leurs fronts cicatrisés aux vitres inégales
 Pour interroger tous les bruits,
C'est une blanche main qui se montre et s'efface,
La tête d'un enfant qui sourit et qui passe
 Comme une vision des nuits.

Et moi qui dans ces lieux interrogeai l'histoire,
Des hôtes dont mon cœur a gardé la mémoire
 J'aime à murmurer le beau nom,
Et, comme en repassant la porte hospitalière
On détache du mur quelques touffes de lierre,
 J'ai pris cet hymne au vieux donjon.

XVII.

L'ÉTERNITÉ DU CHRISTIANISME.

A MON PÈRE.

Dans le ciel, au milieu du dernier sanctuaire,
Est un livre, des temps muet dépositaire;
Les anges devant lui passent silencieux,
Et l'Archange incliné craint d'y porter les yeux.
Un seul l'ose aborder dans sa majesté sombre,
Et, debout près de lui, veille immobile à l'ombre,
Car toujours dévorante et pareille aux éclairs
Qui, de l'ardent Sina descendus aux déserts,
Réveillèrent jadis Israël dans la poudre,
La parole de Dieu n'en sort qu'avec la foudre.
Quand le Dieu patient se lève pour punir,
Il appelle; à sa voix l'Ange de l'avenir,

Courbé sous le fardeau du livre large, immense,
Aux pieds du Saint des saints le dépose en silence :
Le ciel à cet aspect s'épouvante... Soudain
La main de Jéhova touche le sceau d'airain,
Le brise, et, soulevant le livre formidable,
Le montre face à face à la terre coupable.
Alors un homme juste et qui vit ignoré,
De l'œuvre des six jours au désert entouré,
Un homme tourmenté d'un inquiet génie,
Qui se nomme Joël, Ézéchiël, Élie,
Et qui, dans la prière, attend qu'un jour aux cieux
Le ravi se vivant quelque char lumineux,
S'endort; aussitôt l'Ange à ce corps qui sommeille
Vient dérober l'esprit qui médite et qui veille,
Le présente au saint livre, et l'envoie aux mortels
Traduire en sons humains les décrets éternels.

Or un jour qu'un vieux temple, où dort sous chaque pierre
D'un saint des anciens jours la dépouille dernière,
Étalait à mes yeux et ses pâles vitraux,
Et ses anges brisés sur ses muets tombeaux,
L'avenir m'obsédant d'une image insensée
Vint dans un doute impie égarer ma pensée;
En regardant assise au loin sur les degrés
La foule indifférente à ces marbres sacrés,
J'osai me demander si la foi de nos pères,
Qui suspendit dans l'air ces dômes séculaires,
Se dérobaient mieux qu'eux au temps qui détruit tout,
Quelques siècles passés, serait encor debout.

En ce moment je crus, plein d'un trouble mystique,
Sentir dans mes cheveux un souffle prophétique ;
Mes pieds se détachaient du sol, et dans les cieux
Montaient, et l'horizon grandissait sous mes yeux,
Et pèlerin du ciel, dans un effroi sublime,
De soleil en soleil et d'abîme en abîme,
Je volais jusqu'au centre où chaque astre nouveau
Au premier jour du monde alluma son flambeau ;
Et je vis le saint livre, et des célestes pages
Un souffle s'éleva pour en tourner les pages,
Et je lus, du Très-Haut profane confident,
De nos luttes d'un jour l'éternel dénoûment.



Le conquérant s'est dit : « Fidèle à ma mémoire,
» Le Temps est ici-bas le héraut de ma gloire ;
» Du débris des cités il construit mes autels ;
» Vivant, qu'en mon palais la terre voie un temple,
» Et mort, qu'elle y contemple
» Mon image du front dépassant les mortels. »

Il meurt, et le palais n'est plus qu'une humble tombe,
Le temps frappe, et le bruit de la pierre qui tombe
Accompagne le temps comme un triste concert ;
Et cherchant le secret du lieu qui l'environne,
Le voyageur s'étonne
De voir tant de débris assemblés au désert.

Hommes, de vos projets confessez la misère,
 Ce que vous aviez dit, Dieu seul a pu le faire;
 Pour dérouler son œuvre il a l'éternité...
 Lorsque sur le chaos s'ouvre sa main puissante,
 A l'œuvre qu'elle enfante
 Il peut pour piédestal donner l'immensité.

Se riant des humains dont les phares d'argile
 De leurs masses d'un jour pressent la mer docile,
 Au front de la montagne il allume un volcan;
 La terre sous sa main s'agite comme l'onde,
 Et quand il brise un monde,
 Pour en combler l'abîme il faut un océan.

« Le temps, de l'infini cette ombre fugitive,
 » Ce fleuve d'ici-bas qui dévore sa rive,
 » Pour moi, dit le Seigneur, passe comme l'instant
 » Qui s'écoule entre un mot que je jette à l'abîme
 » Et le réveil sublime
 » Des mondes que ce mot évoque du néant.

» Et pourtant j'ai voulu que dans son court passage
 » Ce fleuve à vos regards réfléchit mon image,
 » Et qu'heureux de l'espoir d'un immortel destin,
 » L'homme, en laissant ses yeux errer parmi les ombres
 » De ses sentiers trop sombres,
 » Entrevit dès le soir l'étoile du matin.

» Le jour où de mes mains l'argile obéissante
» Prit sa forme nouvelle et s'échappa vivante,
» Je contemplai mon œuvre et me dis : L'homme est né !
» Il pense, il règnera sur tout ce qui respire,
 » Et son droit à l'empire
» Sera de m'adorer moi qui l'ai couronné.

» Mais de terre et de feu mystérieux mélange,
» Argile comme l'aigle, esprit comme l'archange,
» L'homme a besoin que Dieu se livre à ses regards :
» Il faut que, sur l'airain se gravant en symbole,
 » Sans cesse ma parole
» Se rapetisse assez pour entrer dans vos arts.

» Il faut que les métaux se fondent en colonnes,
» Que la hache au Liban dérobe ses couronnes,
» Que les parfums sacrés brûlent sur les hauts monts,
» Et que, paré du lin, un pontife suprême
 » Écarte l'anathème
» Chaque jour par le crime appelé sur vos fronts.

» Chaque temple a son prêtre, et chaque autel sa flamme,
» Mais c'est le même Dieu que leur culte proclame,
» Celui dont chaque nom veut dire l'Éternel,
» Et ces voix, ces parfums, ces harpes, ces présages
 » Sont les vives images
» Par qui je me révèle à tout regard mortel.

» Mais la foi , ce flambeau de vos heures funèbres ,
» Mesurant sa lumière à vos froides ténèbres ,
» Grandit avec les temps et change avec les lieux ;
» Quand la raison pâlit ce flambeau la remplace ,
 » Et l'homme dans l'espace
» S'élançe, à la lueur d'un jour mystérieux .

» Puis , quand elle a franchi ses âges d'impuissance ,
» La raison méconnaît son guide et le devance ,
» Et d'erreur en erreur trainant l'homme éperdu ,
» Croit avoir surpris Dieu dans sa grandeur suprême ,
 » Parce que Dieu lui-même
» La prenant en pitié vers elle est descendu .

» Trois fois la terre a vu s'élargir mon symbole ,
» Trois jours parmi les jours ont oui ma parole ,
» Et ces trois jours divins , isolés dans les temps ,
» Ont sur un triple siècle épanché leur lumière
 » Et sur la terre entière
» Réfléchi de leurs feux les rayons éclatants .

» Dans le berceau d'Adam ma voix est descendue ;
» Par Moïse ravie aux foudres de la nue
» Elle remplit Sion , Sinäi sans éclair ,
» Jusqu'au jour où , brisée en son arche imparfaite ,
 » Tombe la loi muette
» Devant la loi vivante et le Verbe fait chair .

» Et tu peux croire encor, créature insensée,
» Qu'un jour de six mille ans ait vieilli ma pensée,
» Et que ton Dieu, jouet du ciseau d'un mortel,
» Dans un temple de boue enfermant tout son être,
» S'endorme avec le prêtre,
» S'éteigne avec la lampe et tombe avec l'autel!

» Ainsi de siècle en siècle et de plages en plages,
» Ce culte rajeuni pour enchanter les âges,
» N'est qu'un spectacle vain à l'homme présenté,
» Fantôme qui n'a pas la parole et la vie,
» Monotone féerie,
» Rêve capricieux de mon éternité!

» Mais comment, ô mortels, les combler dans votre ame
» Ces abîmes profonds qui couvent tant de flamme,
» D'où l'instinct de la foi jaillit toujours plus fort?
» Seul il survit encore à ces heures glacées
» Où toutes vos pensées
» Vous laissent sans défense en face de la mort.

» Des pâtres d'Abraham j'ai dispersé les tentes,
» Mais pour vous donner l'Arche et ses tables vivantes;
» Lorsque s'éteint la foudre au sommet du Sina
» Le Messie apparaît, et, par sa main féconde,
» Renouvelle le monde;
» Mais si sa voix se tait, quelle voix parlera?

» Que les sages, en proie à leur risible audace,
» M'appelant l'infini dans le temps et l'espace,
» Regardent en pitié le peuple et le pasteur.
» Pour toi qui t'es nommé voyageur sur la terre
 » Je suis encore un père,
» Pour eux je suis un juge et me nomme Seigneur.

» Laisse-leur la raison, fantôme de leurs veilles;
» C'est pour toi que le ciel déroule ses merveilles,
» Pour toi que l'Évangile ici-bas descendit,
» Toi qui me vois encore entouré de mes anges,
 » Gardé par leurs phalanges,
» Et le pied sur le front de l'Archange maudit.

» Ne dis pas que ma loi n'est plus qu'une ombre vaine,
» Qu'il faut un nouveau monde à la pensée humaine,
» Que le temps qui flétrit les générations
» Entre les mains du prêtre a brisé la croix sainte,
 » Et que dans son enceinte
» Le temple ne voit plus venir les nations.

» Que reste-t-il au ciel à raconter à l'homme?
» Tout le ciel est entré dans la nouvelle Rome :
» Quand j'ai donné mon fils, hommes, que voulez-vous?
» A moins que Jéhova, dans son œuvre en détresse
 » Lui-même n'apparaisse,
» Et d'un regard de feu ne vous consume tous.

» Achevez vos accords, épanchez vos murmures,
» Majestueuses mers, jours éclatants, nuits pures !
» Étouffez les clameurs qui blasphèment ma loi,
» Et ne laissez monter que la voix solennelle
 » Du juste qui m'appelle,
» Croit au jour de demain et s'endort dans ma foi. »



Et quand je m'éveillai, je vis dans la poussière
Le peuple, prosterné durant le saint mystère,
Attendre avidement le souffle de l'esprit ;
Et le prêtre disait : « Enfants, il est écrit :
» Voici qu'avec l'airain j'ai bâti mon Église,
» Sur son roc éternel la retrouvant assise
» Les siècles passeront, vains dans leur vain orgueil,
» Car tout le sang d'un Dieu coulera sur le seuil. »
C'est ainsi qu'à la voix de l'Église invisible
L'Église d'ici-bas mêlait sa voix paisible,
Et qu'en leur double langue, au Dieu de l'univers,
Les deux Jérusalem renvoyaient leurs concerts.



XVIII.

A UN ENFANT.

Laisse en tes yeux si purs et si beaux d'innocence
Tristes plonger mes yeux,
Car j'ai besoin de voir aux regards de l'enfance
Se réfléchir les cieux.

L'aspect doux et serein de ta naïve joie
Calmera pour un jour
Ces orages brûlants qui me livrent en proie
Aux tourments de l'amour.

Fuis-les ces ouragans, courbe ta blonde tête,
Enfant, quand ils viendront ;
Car on garde long-temps d'une telle tempête
L'empreinte sur le front.

Mais si Dieu l'a voulu, jette au cou de ta mère
Tes deux bras défaillants ;
Une mère a toujours ses bras prêts, quand la terre
Manque à nos pas tremblants.

Une mère, vois-tu, c'est là l'unique femme
Qu'il faut aimer toujours,
A qui le ciel a mis assez d'amour dans l'ame
Pour chacun de nos jours.

Aux suaves accords de sa voix douce et tendre
Endormi mollement,
Enfant, aime ta mère, aime-la sans apprendre
Que l'on aime autrement.

Aimer ! parole triste, insultante ironie
Pour qui vit un matin !
Mot fatal, et qui n'a d'écho dans cette vie
Qu'amertume et dédain !

Oh ! choisir une femme et créer autour d'elle
Tout un monde enchanté,
Et vouloir seulement pour la faire immortelle
Une immortalité !

A ses moindres discours suspendre tout son être,
Ému d'un doux espoir,
Et mourir tout le jour, hélas ! à se promettre
Un sourire, le soir !

Et lorsque ce regard que le regard mendie
On n'a pu l'obtenir,
Sentir avec terreur à l'âme anéantie
Échapper l'avenir ;

A la vie, au bonheur, dans sa douleur farouche,
Jeter un morne adieu,
Tomber à deux genoux le front contre sa couche
Et s'écrier : « Mon Dieu !

» Au lieu de les laisser l'un sur l'autre descendre
» Si pesants à mon cœur,
» Mon Dieu, ne pouvez-vous ensemble les reprendre
Tous ces jours de malheur ? »

Épuiser ces tourments qu'en ce monde où nous sommes
On ne peut exprimer,
Lentement en mourir, dans la langue des hommes
Cela s'appelle aimer !

❧ XIX. ❧

LA DESTINÉE DU POÈTE.

A M. DE LAMARTINE.

Heureux qui, dédaignant un vain écho de gloire,
Dérobe à l'avenir sa modeste mémoire
Et voit en paix couler ses jours,
Ainsi qu'un jeune pâtre assis sur le rivage
Suit d'un regard distrait les débris du feuillage
Que le fleuve emporte en son cours.

Chaque heure, pour charmer sa rapide existence,
Lui prodigue la joie et ce que l'espérance
A de rêves plus doux encor ;
Telle, en des bords lointains, tour à tour sur la grève
Chaque vague des mers que la brise soulève
Dépose un peu de sable d'or.

Mais plus heureux encor celui que le génie
 Convie à ses concerts dont la sainte harmonie
 L'entretient des œuvres de Dieu,
 Et qui s'écrie : « Ailleurs sont les tribus des hommes ;
 » Seigneur, l'air est si doux sur le mont où nous sommes,
 » Posons trois tentes en ce lieu. »



C'est là ta destinée, et tu la dis amère !
 Tu veux tomber du ciel au niveau du vulgaire,
 Tu veux marcher dans son chemin,
 Et ta Muse, abjurant sa mission divine,
 Fléchit en descendant de la sainte colline
 Sous le poids des tables d'airain !

Aigle, tu veux régner dans cette aride plaine,
 Dans cet étroit vallon où l'on respire à peine
 Assez d'air pour ne pas mourir !
 Mais dans nos vains combats que faire de tes ailes ?
 Est-il donc ici-bas des palmes assez belles
 Pour que tu veuilles les ravir ?

Tu dirais à celui que la vie importune :
 « Porte seul ton fardeau, garde ton infortune,
 » Je n'ai plus de chants pour ton cœur :
 » J'ai tari dans mon sein ces rêves d'espérance
 » Qui parlaient d'avenir et d'un Dieu de clémence
 » Aux ames jouets du malheur ! »

A ce peuple chez qui s'éteint toute croyance :
« De tes dogmes vieillis je pouvais seul, ô France,
» Te révéler le sens nouveau,
» Et quand je le pouvais, j'ai mieux aimé me taire,
» Et, convive enivré des trésors de la terre,
» Descendre paisible au tombeau ! »

Au Seigneur : « Je suis las des veilles inspirées ;
» Sur les fleurs de l'Éden, pour moi décolorées,
» Satan a laissé son venin ;
» La verge du Sina pèse à ma main tremblante ;
» Rendez-moi le désert, un torrent, une tente,
» Et le bâton du pèlerin.

» Sur le sol des vivants je veux suivre ma voie,
» Aimer de leur amour, être heureux de leur joie,
» Je veux dormir de leur sommeil ;
» Du doux encens des fleurs leur couche est parfumée ;
» Je préfère à l'éclat de la nue enflammée
» Le demi-jour de leur soleil.

» La foule en gémissant à mes pieds est venue,
» Et quand je l'abreuvais des trésors de la nue,
» Quand ma voix a fécondé l'air,
» Israël m'a crié : — Non, tu n'es pas prophète,
» Et le double rayon qui couronne ta tête
» Est une flamme de l'enfer.

- » Quoi, dira le Seigneur, sur ta harpe muette
» Tes doigts las et vaincus défaillent, ô poète,
» Tu maudis mes dons éclatants ;
» Parce que des mortels la langue est insensée,
» Le dégoût dans ton ame a saisi la pensée,
» Et tu veux rentrer dans le temps !
- » Ainsi quand ils m'ont dit : — La vérité se lève,
» Le ciel est un désert, Jéhova n'est qu'un rêve,
» Un mot ici-bas inventé,
» Je devais, pour punir leur audace profonde,
» Aux caprices du sort abandonnant le monde,
» Reculer dans l'immensité !...
- » Non, non, prenant ton vol vers la terre promise,
» En face du désert, de l'hymne de Moïse
» Achève les sacrés concerts,
» Et si l'Égyptien sur ton char de victoire
» Déchaîne encor ses dieux et ses tribus sans gloire,
» Je l'engloutirai dans les mers. »



❧ XX. ❧

UNE LARME.

Elle était assise pleine de rêverie
et d'abattement.

(NALA, *poème indien.*)

Quand sous les lèvres de ta mère
Ton front, ô jeune fille, est venu se placer,
J'ai vu pleins de langueur tes longs cils s'abaisser,
Et même j'ai cru voir une larme glisser
Et luire au bord de ta paupière.

Le jour à ton chaste sommeil
A-t-il ravi trop tôt quelque merveilleux songe?...
Oh! ne le pleure pas; en eux tout est mensonge;
Eh! quel songe, dis-moi, vaut l'extase où te plonge
Le premier rayon du soleil?

Lorsque l'on est et jeune et belle,
Est-il au sein des nuits rêves si séduisants
Qu'ils puissent égaler ces mondes rayonnants
Qu'en sa fraîche pensée une vierge à seize ans
Voit se dérouler devant elle?

Non, ce n'est pas encor cela;
C'est donc qu'en t'éveillant une glace infidèle
A tes propres regards t'aura faite moins belle?
Elle mentait!... D'ailleurs qu'importe la rebelle?
Ton bien-aimé n'était pas là.

Hier soir sans doute, en silence,
Tu lisais à l'écart quelque récit d'amour,
Et ta lampe, soudain s'éteignant, jusqu'au jour
T'aura laissée, hélas! tremblante tour à tour
Entre la crainte et l'espérance?

Peut-être à ton chant virginal
Refusant de s'unir, ton ame vive et tendre
Sur tes lèvres n'a pu monter et se répandre?
Mais le génie est roi; parfois il fait attendre
Long-temps l'harmonieux signal.

L'inspiration a son heure :
Impétueuse et libre, elle ne souffre pas
Qu'un maître la mesure et lui compte ses pas :
Attends-la fièrement, bientôt tu sentiras
Vibrer la corde intérieure.

— « Non, ma lampe toute la nuit,
» A brûlé sans s'éteindre, et ma glace est discrète ;
» La harpe sous mes doigts n'a pas été muette,
» Et mon calme sommeil n'a pas rêvé de fête
» Qu'un jaloux réveil ait détruit.

» Si le sourire m'abandonne,
» Si pâle maintenant et triste tu me vois,
» C'est que j'eus sur la terre une amie autrefois,
» Et la mort la surprit lorsqu'ainsi dans les bois
» Tombaient les feuilles de l'automne. »

Novembre.



❧ XXI. ❧

LA NEIGE.

Lorsque la feuille jaunissante
Tombe avec les derniers beaux jours,
J'aime à voir la neige flottante
Poser sa couronne éclatante
Sur le sommet des vieilles tours.

Ses blancs flocons avec mystère
Couvrent le faite des maisons,
Et sur la face de la terre
Il semble qu'une main légère,
Déroule de molles toisons.

Écoutez ! tout semble immobile,
La neige endort tous les échos ;
Sans bruit passe la foule agile,
Et sur l'enceinte de la ville
Pèse un mystérieux repos.

On dirait un camp qui sommeille
Avec ses muets pavillons,
Quand le vent n'apporte à l'oreille
Que la voix du soldat qui veille,
Sur le repos des bataillons.

On dirait une flotte immense
Qui dans un port mystérieux
Sans bruit se prépare et s'élançe,
Pour aller surprendre en silence
Quelque rivage merveilleux.

Et le soir quand la ville étale
L'éclat de ses mille flambeaux,
C'est une tente triomphale
Qui, dans sa pompe orientale,
Garde la couche d'un héros.



❧ XXII. ❧

LES DÉFAILLANCES DE L'ÂME.

A M. VICTOR HUGO.

Quand l'aigle ouvre son aile et fuit loin de la terre,
Jamais on ne le voit redescendre en son aire
Qu'il n'ait jusqu'au soleil lancé son vol ardent,
Et s'il s'arrête encore au sommet des grands chênes,
C'est pour laisser tomber sur ses vastes domaines
L'œil satisfait du conquérant.

Sur le lac azuré qu'il sillonne en silence,
Vois le cygne argenté dont l'aile se balance;
S'il détourne la tête en voguant vers le port,
C'est pour hâter, de loin, sa blanche colonie,
Ou pour prêter l'oreille à la douce harmonie
Que le vent apporte du bord.

Mais ni l'aigle jaloux qui plane sur le monde,
Ni le cygne qui passe en se trainant sur l'onde,
Ne s'arrêtent, lassés, dans l'air ou sur les eaux ;
L'homme seul, défaillant au milieu de sa route,
Jette un cri de détresse à la céleste voûte
Et, triste, s'abandonne aux flots.

C'est que le cygne et l'aigle et toute la nature,
Pétris par le Seigneur d'une argile moins pure,
Vont où l'instinct aveugle emporte l'ouragan.
L'homme seul dans son ame, où vit l'intelligence,
Couve des passions dont l'active puissance
Presse ou ralentit son élan.

Si leur voix tout-à-coup le domine et l'inspire,
Il se lève, il saisit ou l'épée ou la lyre,
Et, d'une double lutte affrontant le hasard,
Livre un nom de poète aux hymnes de la gloire,
Ou sur la brèche ardente arbore la victoire
Avec un lambeau d'étendard.

Mais si la cendre encor garde ses étincelles,
Le dégoût, sur notre ame ouvrant ses froides ailes,
La tient ensevelie en des ennuis profonds,
Comme le voyageur dans les neiges glacées
Qui voilent à ses yeux les routes effacées
Sous leurs rapides tourbillons.

Tout se replie en nous ; la destinée humaine
Sans but et sans appui languissante se traîne
Entre le présent pâle et le pâle avenir ;
Le dégoût, froid venin qui lentement dévore,
Jusque dans un passé qui nous est cher encore
S'en va flétrir le souvenir.

Courbé sous ce fardeau qui pèse à sa faiblesse,
Le jeune homme a perdu ses rêves de jeunesse,
Qui passaient devant lui vers le ciel élancés,
Comme en un soir d'été l'on voit de jeunes filles,
Auprès des gerbes d'or déposant leurs faucilles,
Mêler leurs chœurs entrelacés.

Le vieillard qui s'éteint et qui voit l'Espérance
Au chevet de son lit lui sourire en silence,
Et le ciel à ses yeux par degrés s'entr'ouvrir,
Si le dégoût l'attend au bout de sa carrière,
Ne sait, quand son regard retombe sur la terre,
S'il lui reste encore à mourir.

Et le poète aussi, comme une ame vulgaire,
A ses jours sans soleil et ses nuits sans mystère,
Où l'ennui taciturne à ses côtés s'assied,
Obscurcit le flambeau confident de sa veille,
Et d'un bruit monotone assiégeant son oreille,
L'endort sur le sacré trépied.

Combien de fois, hélas ! une importune image,
Se mêlant brusquement aux rêves du jeune âge,
Désenchante ma vie et sillonne mon cœur ;
Ainsi lorsqu'une lampe, à l'aube renaissante,
S'allume, à chaque objet sa clarté vacillante
Imprime une morne lueur.

Alors je sens en moi défaillir mes pensées,
Pâles et tendres sœurs par l'orage froissées,
Que l'inspiration rassemblait dans mon sein ;
Lorsque j'essaie un chant, sur mon ame flétrie
En son pénible effort la parole trahie
Retombe comme un poids d'airain.

Hier j'aimais le bruit de la vague lointaine
Mourant sur les écueils comme une voix humaine,
J'aimais à m'enfoncer dans les bois encor verts ;
Tout était dans mon être ivresse, amour, mystère,
Et chacun de mes pas en frappant sur la terre
Marquait la cadence d'un vers.

L'avenir me montrait une couronne prête
Dont chaque fleur semblait éclore pour ma tête,
Et de tous les parfums m'enivrer tour à tour,
Et je la regardais, plein d'une ardeur nouvelle,
Et je savais un cœur que la palme immortelle
Ferait battre d'un noble amour.

Et maintenant il faut marcher avec les hommes ,
Il faut jouer comme eux , insensés que nous sommes ,
Avec ces mots qu'au monde a légués le Sina ,
Amour et Vérité , ces mots que l'œil des sages
Retrouve empreints encore au front de tous les âges ,
Échos du nom de Jéhova !

Quoi , du monde idéal redescendre à la vie !
Du ciel à ces faux biens qu'ici-bas on envie !
Sentir plier encor mes genoux et mes reins
Sous ce manteau de plomb que , de sa main pesante ,
Avec tant de dédain laisse tomber le Dante
Sur le vulgaire des humains !



Alors je me souviens de la toile inspirée
Où trois guerriers plongés dans une onde azurée
Entendent tout-à-coup la trompette d'airain :
À cet accent lointain leur ame s'est émue ,
Puis vers la vieille épée aux saules suspendue
Déjà s'étend leur large main .

Ainsi lorsqu'en mon sein la pensée impuissante
S'use à se tourmenter et s'éteint dans l'attente ,

Si l'écho de tes chants tout-à-coup m'est venu ,
Je marche , voyageur réveillé par un ange ;
Mais comme ces soldats que peignit Michel-Ange ,
J'oublie , hélas ! que je suis nu.



❧ XXIII. ❧

LA JEUNE FILLE.

Un vieux chêne, jadis, levait sa tête altière
Là-bas, où sans honneur git ce tronc isolé,
Mais à ce roi déchu la hache mercenaire
N'a laissé qu'un débris par le fer mutilé.

Là, je m'assieds parfois pour rêver, et mon ame
S'égare sur les monts qui furent mon berceau,
Surtout quand le soleil dont s'attédie la flamme
Au monde qui s'endort retire son flambeau.

C'était un soir d'automne, à l'heure où sur la terre
Tout est déjà silence et parfum dans les cieux ;
Et devant moi passaient, regagnant leur chaumière,
Les filles du hameau, par essaims gracieux.

Une d'elles suivait, elle aussi jeune et belle....
Que j'aimais à l'entendre au milieu de ses sœurs
Chanter ce que jadis avait chanté comme elle
Sa mère jeune fille, en la saison des fleurs !

Parfois au doux refrain de sa chanson naïve,
Les pâtres souriaient et se parlaient tout bas,
Et souriant comme eux, la chanteuse pensive
Essayait de comprendre et ne comprenait pas.

Un jour elle comprit!... ah ! grâce pour cette ame
Si chaste éclosée hier sur le sol des vivants !
Infamie éternelle à qui la fit infâme !
Éternelle pitié, mon Dieu, pour ses seize ans !

Quoi ! belle, belle encore et l'amour qu'elle inspire
N'a que dégoûts amers au cœur de son amant,
Amour vil et furtif, amour dont le sourire
S'évanouit de honte au regard d'un enfant !

Si quelque jeune pâtre osait dire : je l'aime,
Ses amis, à ce nom, reniant l'amitié,
Hélas ! ne verraient pas que cet amour lui-même
Plus encor qu'à l'amour ressemble à la pitié.

Quel autre sentiment inspirerait encore
Ta beauté sans mystère, ô femme, et sans rougeur,
Rougeur, doux vêtement qui voile à son aurore
La vierge en qui la vie est déjà la pudeur ?

Oh ! si nul doigt mortel n'eût soulevé ce voile,
Entre toutes tes sœurs reine par la beauté,
Tu serais pure encore ainsi que cette étoile
Qui répand à mes pieds son éclat argenté.

Peut-être elle naquit le jour qui te vit naître,
Peut-être, en vous créant, la voix du Dieu jaloux
Dit à l'étoile : — « Nais, pour rendre gloire au maître ! »
A toi : — « Nais, pour t'asseoir au foyer de l'époux ! »

L'étoile suit encor son sentier solitaire,
Elle luit, et pourtant aux marches de l'autel
Je cherche en vain l'époux à qui Dieu sur la terre
Réserve ton amour pour attendre le ciel.

Hélas ! en ce moment un malheureux peut-être
Pleure l'être idéal qu'il rêva dans son cœur,
Et que dans tes regards il pouvait reconnaître,
Lorsque dans tes regards habitait la pudeur.

En vain tu naquis belle, en vain à ton oreille
Le vent porte une voix qui murmure : « à demain ! »
Pour toi jamais d'époux, ni d'enfant qui sommeille
A bercer tout le jour avec un doux refrain.



XXIV.

LE RÉVEIL DE LA MUSE.

Muse, réveille-toi, voici les fleurs écloses !
C'est la saison des chants, c'est la saison des roses ;
 Je souffre à t'entendre parfois
Te plaindre à mon foyer, amante délaissée,
Quand l'étude sévère égare ma pensée
 Parmi les peuples et les rois.

J'ai besoin de te voir en la nuit où nous sommes
Et d'apprendre de toi comme on redit aux hommes
 Ce que le cœur gémit tout bas ;
Oh ! ne m'accuse pas d'une absence infidèle :
Lorsque le froid hiver mugit, la sentinelle
 Marche encor, mais ne chante pas.

Chantons, puisqu'ici-bas toute lyre fidèle
Entre la terre et Dieu n'est qu'une sentinelle,
Chantons, l'hiver s'en va finir ;
Pour hâter du désir cette heure qu'elle implore,
La vierge dans la nuit s'éveille et dès l'aurore
Sourit au jour qui va venir.

Chantons, dût, au réveil de nos rêves magiques,
Quand nous raconterons nos courses poétiques
A ceux dont les yeux ont dormi,
Le vulgaire railler nos célestes voyages :
Le baume est bien plus doux quand le vent des orages
Brise ses rameaux à demi.

Le barde a-t-il besoin d'une longue mémoire ?
Au sein des nations chanter, voilà sa gloire ;
Consoler, sa félicité !
La rose que le vent effeuille dans l'espace
Va-t-elle demander à l'ouragan qui passe
S'il sait qu'elle ait jamais été ?

Le vaisseau que les flots brisent contre la plage
S'informe-t-il auprès des rochers du rivage
Si les mers ont gardé le pli ?
Non : la rose a jeté ses parfums à la plaine,
Le navire a touché quelque rive lointaine...
Et voilà leur sort accompli !

❧ XXV. ❧

LA PENSÉE ET LA RÉVERIE.

A M. AMÉDÉE DAVELUY.

Viens, recueillons, ami, ce double écho d'un monde
Où l'ame tour à tour s'éclaire et se féconde,
Rêverie et pensée, oracles immortels !
La pensée ! oh ! salut, sœur des jours éternels,
Toi par qui devant nous se courbent sans murmure
Ces animaux pétris d'une argile moins pure,
Qui n'ont qu'un vil instinct pour vaincre le trépas,
Et dont l'être commence et s'achève ici-bas !
Si Dieu dans notre sein endormait la pensée,
Que serait l'homme alors ? une forme glacée,
Corps sans ame, pareil à ces tristes débris
Dans les champs de la Grèce encore ensevelis.

Mais , jaloux de revivre en son plus bel ouvrage ,
Le Dieu qui nous créa nous fit à son image .
La pensée , il est vrai , s'éveille lentement ,
De nos impressions se féconde et s'étend ;
Esclave de ce monde , à sa première aurore ,
Sous le poids de ses fers elle sommeille encore :
Mais comme Galatée , à la voix de l'Amour ,
Sous le marbre vivant sent pénétrer le jour ,
La royale captive , entr'ouvrant sa paupière ,
Et sous son regard d'aigle enfermant la matière ,
A ce monde impuissant impose à son réveil
Les fers qu'elle en reçut pendant son court sommeil .
Voyageur égaré dans ce désert du monde ,
L'homme est sans la pensée un navire sans sonde ,
Flambeau par un aveugle emporté dans la nuit ,
Qu'une feuille protège ou qu'un souffle détruit .
Mais sitôt que l'esprit a brillé dans l'argile ,
Il ouvre à la clarté sa paupière docile ,
Et toute la nature , en son cours solennel ,
Te salue en passant , ô dernier né du ciel !
La terre s'abandonne à ton génie avide ,
L'abîme est sans terreur pour ton œil intrépide ,
Et ces rocs éternels d'où la foudre descend
N'ont pas d'autre secret pour ton regard brûlant .
Que dis-je ! dédaignant de faciles conquêtes ,
Pour mieux interroger le secret des tempêtes ,
La pensée a jeté par des chemins divers
Nos palais sur les flots et nos chars dans les airs .
Voilà celle à qui l'homme ici-bas se confie ,
Et sa langue immortelle est la philosophie .

Mais du sombre portique éloignant nos regards,
Ensemble remontons jusqu'aux sources des arts.

Vois-tu la rêverie, en sa marche incertaine
Déroband à nos yeux sa grâce aérienne,
Se confondre de loin avec le doux rayon
Que laisse le soleil sur le pâle gazon?
Étrangère à la vie, aux ames virginales
Elle aime à révéler ses formes idéales,
Beautés sans vêtement ainsi qu'au premier jour,
Et qui viennent du ciel, ce berceau de l'amour.
Rêverie! oh! je plains ces ames desséchées
Que jamais de ta voix les grâces n'ont touchées,
Et qui des pleurs sacrés ignorant la douceur,
Ne t'ont pas demandé le secret du bonheur.
A peine nous naissons, la vierge demi-nue
Accourt, et, pour l'enfant enfant redevenue,
Sur le voile léger qui revêt le berceau
Déroule, par degrés, un ravissant tableau,
Dont le riant tissu vient tenter la paupière,
Et sans la fatiguer l'invite à la lumière.
Puis, quand l'âge est venu, sais-tu pourquoi l'enfant
Aime à prêter l'oreille aux longs soupirs du vent,
A voir au loin frémir le royal front des chênes,
A plonger son regard dans l'azur des fontaines,
A sentir la rosée épanchée aux vallons,
A suivre l'arc-en-ciel sur la cime des monts,
Alors qu'il se balancé et sourit au nuage,
Comme l'aile d'un ange égaré dans l'orage?

C'est que la rêverie, invisibles encor,
Autour d'elle, partout, jette ses réseaux d'or.
Oh! ne nous fermez plus dans vos tristes écoles,
Où notre ame s'épuise en disputes frivoles,
Où pour nous enseigner le Dieu que l'univers
Salue à son réveil sous mille noms divers,
Au lieu de nous placer au sein de la nature,
La science, étalant son ignorance obscure,
Nous présente sans cesse un livre où le regard
Ne voit que signes morts, vains prestiges de l'art :
Vers le Dieu créateur un plus doux sentier mène ;
L'homme peut le gravir sans qu'une main l'y traîne ;
Vous qui m'enseigniez Dieu, dans son œuvre ici-bas
Laissez-moi le surprendre et ne l'expliquez pas.
Ouvrez-moi ce grand livre où brille son image,
Laissez-moi m'incliner, pleurer sur chaque page,
Laissez-moi respirer ces fleurs que chaque jour
Jette au front du printemps comme un don de l'amour ;
Suivre ces astres d'or dont une main suprême
Couronna l'univers comme d'un diadème,
Et contempler au sein de tant d'êtres divers
L'homme, de son regard dépassant l'univers,
Seul debout, élevant vers la voûte divine
Son front encore empreint de sa haute origine ;
Grand Dieu ! plein de ton œuvre alors et plein de toi,
Je pourrai m'élancer au monde de la foi ;
Si la terre pour nous est une autre patrie,
Ah ! j'en rends grâce à toi, touchante rêverie !

L'enfant devient jeune homme, et son guide immortel

Le conduit pas à pas vers le monde réel ;
Quel autre élève en lui la scène imaginaire
Où commence le drame achevé sur la terre ,
Où s'ébauche la vie et ce qui doit un jour
Dans l'espace et le temps apparaître à son tour,
Mystérieux chaos où s'enfante en silence
Ce qui sera bonheur, gloire, vertu, puissance,
Où vit en sentiments, en désirs, en accords,
Tout ce qui prendra vie en ce monde des corps ?
Quel autre, nous plongeant dans cette mer d'images,
D'avance à nos regards en déroule les pages ?
C'est elle, toujours elle, en qui l'adolescent
Dérobe à l'avenir le secret du présent ;
Elle seule en effet montre à l'homme qui passe
Et son jour dans le temps et son lieu dans l'espace,
Seule lui dit son rang dans cette chaîne d'or
Qui des êtres créés embrasse tout l'essor,
Chaîne mystérieuse et toujours agitée,
Par un souffle invisible ici-bas tourmentée,
Et qui, livrant la terre à des êtres nouveaux,
Chaque jour au soleil tourne un de ses anneaux,
Jusqu'à ce qu'épuisée, en sa course féconde,
Disparaissant enfin de la scène du monde,
Dans les cieux tout entière elle remontera
Pour couronner le trône où s'assied Jehova !

Aux yeux de l'âge mûr, dont l'or seul est l'idole,
La rêverie, hélas ! n'est que chose frivole,
Car elle est ignorante et voudrait faire en vain

L'argent avec le fer et l'or avec l'airain ;
Mais, semblable au soleil dont la chaleur divine
Vient réchauffer parfois l'esclave dans sa mine ,
A celui dont le cœur s'enferme en son trésor
Austère elle apparait, mais consolante encor ;
Et l'on sent, à sa voix féconde, enchanteresse ,
S'évanouir ce doute où tout l'homme en détresse
S'interroge, et, n'osant contempler l'avenir,
S'écrie avec effroi : Si tout allait finir !

Ainsi la rêverie est pour l'adolescence
Un regard amoureux jeté sur l'existence,
Pour l'âge mûr regret, parfois heureux réveil,
Pour le vieillard doux songe au sein d'un doux sommeil,
Pour tous un océan où l'ame rajeunie
Se repose un moment des luttes de la vie,
Où le pauvre exilé jusque dans sa prison
Respire l'air natal et rêve le pardon,
Où l'oreille inclinée écoute et croit entendre
D'une voix d'autrefois l'accent plaintif et tendre,
Monde sacré qui flotte emportant vers le jour
Tout ce qui vit d'espoir, de prière et d'amour,
Dont la langue ici-bas dans toute ame choisie
Est cet écho du ciel qu'on nomme poésie.

Ami, ce sont deux sœurs qui n'eurent qu'un berceau,
Mais chacune a sa foi, sa langue, son flambeau,
Chacune un monde à part empreint de son image :

Façonnant à son gré cet univers sauvage,
L'une aime à se jouer dans la création ;
L'autre prend son essor où finit l'horizon ;
Plus pures que le jour, plus vives que la flamme,
L'une est l'œil de l'esprit, l'autre l'instinct de l'ame.

)o<▷o(

❧ XXVI. ❧

ADIEU:

Tu pars!... deux jours, hélas! et tu seras pour nous
Un de ces souvenirs aussi tristes que doux
 Dont le cœur se berce en silence.
Pourquoi donc venais-tu, si tu devais nous fuir,
Si tu savais déjà qu'un jour allait venir
 Où nous pleurerions ton absence?

Ah! je devais songer (mais comment le pouvoir
Quand je sentais, hélas! tout mon être, à te voir,
 Se fondre en extases trop chères)
Que l'amour ici-bas n'a que de courts instants,
Que la vie est un songe, et qu'avec le printemps
 Les roses s'en vont les premières.

Tu t'en vas donc aussi!... Pars, s'il est quelque bord
Où tu sois plus aimée, où plus d'ames d'abord
Recherchent ton heureux empire,
Où tu puisses ravir, sans effort et sans art,
Plus de regards d'amour avec un seul regard,
Plus de cœurs avec un sourire.

Tu pars! je les maudis ces lieux où tu n'es plus,
Et cependant jamais ne furent répandus
Plus de trésors sur les campagnes,
Jamais Dieu n'épancha de son sein paternel
Parfum plus pur aux fleurs, plus mol azur au ciel,
Plus douce rosée aux montagnes.

Tu parus, aussitôt tout s'embellit de toi;
Tu parus, et le jour devint plus doux pour moi,
Et la nuit devint plus sereine...
Adieu gloire, avenir! Oh! j'aurais tout donné
Pour sentir un moment sur mon front incliné
L'ombre de tes cheveux d'ébène.

Tu n'étais pas venue, et déjà cependant
Je ne sais quel parfum de ton nom s'exhalant
Montait devant ta renommée;
Et le jour où sur moi s'abaissèrent tes yeux...
Où t'avais-je donc vue? en quel songe des cieux?
Je crus déjà t'avoir aimée.

Oh ! comme lentement vont se trainer les mois !
Plus de brise dans l'air, plus d'ombre sous les bois,
De rêverie au bord des fleuves !...
Encore si ta voix eût laissé sur mon cœur
Tomber un de ces mots d'ineffable douceur
Qui consolent les ames veuves !

Ce mot eût fait éclore un magique univers
Où pour l'entretenir de mes regrets si chers
J'aurais enseveli ma vie ;
Ainsi pour se bercer d'une image d'amour
Le cygne sous son aile, en attendant le jour,
Ramène sa tête endormie

Mais pas même ce mot ! A l'heure du départ
Ma furtive douleur s'exhalant à l'écart
Évitera jusqu'à ta vue,
Et quand de ton exil tu reviendras enfin,
Ton œil indifférent retrouvera le mien
Sans y chercher la bienvenue.



XXVII.

L'AVENIR DU CHRISTIANISME.

A M. MICHELET.

Epoque d'incertitude, de doute et d'angoisse
mortelle!... qui eût pensé qu'elle dût reve-
nir un jour?

Histoire romaine, t. II.

Maître, je crois à ta parole;

Le voilà donc l'âge glacé,

L'âge qui vit au Capitole

S'endormir les dieux du passé!

Les voilà revenus ces longs jours de l'attente,

Où, d'écueil en écueil, la pensée impuissante

Se traîne incessamment vers un pâle horizon,

Où, reniant l'autel aussi bien que les prêtres,

Dans cet alphabet d'or des innombrables êtres

L'homme ne trouve plus, seigneur, assez de lettres

Pour écrire ton nom.

Où le vieillard qui voit descendre
Sur sa tête le froid linceul
Craint que son ame avec sa cendre
Ne s'évapore du cercueil.

Assis sur les degrés des mornes basiliques,
Il demande, en priant, à tous les chants mystiques,
Un mot au son duquel Dieu dise : me voilà !
Et, ne le trouvant pas, sur la dalle sonore
Traîne ses cheveux blancs vers le Dieu qu'il implore,
Touche son flanc qui saigne, et crie : un mot encore
Au vieillard qui s'en va !

Où l'enfant à qui sur la terre
Tout est céleste vision,
Et qui de la foi de sa mère
Fit sa première illusion,
Bégayant au berceau le cri de l'anathème,
Dans la source où pour lui coula l'eau du baptême,
Fait jaillir, en passant, la fange du chemin,
Rougit de s'incliner devant l'austère image,
La regarde, la montre aux enfants de son âge
Et lui dit, le mépris empreint sur le visage :
Salut Galiléen !

Malheur à qui du haut de Rome,
Veuve de tant de royautés,
Ose au loin contempler de l'homme
Les mélancoliques cités !

Car il voit les mortels sur les folles arènes
 Se heurter dans l'orgueil de leurs sciences vaines,
 Et vainqueurs d'un matin tour à tour défaillir,
 Et de cette mêlée, éternelle, infinie,
 S'élever mille voix, effrayante harmonie,
 Concert du désespoir, du doute, du génie,
 Pour crier : l'avenir !

Mot qui tourmente toute veille,
 Qui tient toute pensée aux fers,
 Nouvel Atlantide où sommeille
 Le germe d'un autre univers ;
 Dans sa féconde nuit tout un monde s'agite,
 Monde immobile à l'œil, mais qui déjà palpite.
 Des chrétiens, dites-vous, il apporte l'arrêt :
 Nous cherchons, nous aussi, sa merveilleuse trace ;
 Mais quand ils le verront éclore dans l'espace,
 Les sages pâliront, y lisant face à face :
 Jésus de Nazareth !

Le Dieu né de l'homme qui passe
 Vit un jour et meurt épuisé ;
 Créé pour le temps et l'espace,
 L'espace et le temps l'ont usé.
 L'homme peut à son gré proscrire un dieu d'argile ;
 Mais celui qui du ciel apporta l'Évangile
 N'y remontera pas avant la fin des temps.
 Ah ! pour marcher debout aux bords où tu t'élances,

Homme, conserve encore un peu de ces croyances
Dont le Christ ranima toutes les défaillances
Des peuples haletants.

En vain tu plonges un œil sombre
Dans le vaste océan des cieux,
Tu tends en vain les bras dans l'ombre,
Dieu trompe les bras et les yeux.
Il règne cependant au sein de la nature,
Et quand ta voix demande à toute créature
Si celui qu'elle invoque est toujours Jéhova,
Tu fais comme l'enfant qui court de cime en cime,
Et qui lance une pierre au fond de chaque abîme,
Comme pour demander à leur écho sublime
S'il sommeille encor là!

Enfant, tourmente encor ta fronde,
Homme, frappe encor sur le ciel,
Il n'est qu'un écho dans le monde,
Il n'est là-haut qu'un Éternel.
Lorsque l'impie au feu livre un Dieu qui lui pèse,
Ce n'est qu'un vil métal qu'il jette à la fournaise,
Le Dieu se réfugie en son immensité,
Quand la foule du front brise le sanctuaire,
Et sous ses mille pieds met le temple en poussière,
Le Christ-resté debout sur la dernière pierre
Garde sa majesté.

Et voici qu'il faut qu'on envie
Ces jours où le bras des bourreaux
Fit rejaillir jusqu'au Messie
Le sang du pontife en lambeaux.
Ce courroux qui rugit et marche avec la flamme
Trahit encor la foi qui sommeille dans l'âme,
C'est le cri du captif qui fuit avec le frein;
Mais le siècle de fer, c'est l'âge, et c'est le nôtre,
Où l'homme sans terreur passe d'un monde à l'autre;
A l'œuvre, meurtriers!... Aux genoux de l'apôtre
Vous tomberez demain.

Notre siècle au Dieu du Calvaire
Réservait plus que le trépas,
Plus que les clameurs de la terre,
Plus que le baiser de Judas,
L'oubli, dernière croix d'où le Christ voit la foule
Qui passe insouciant à ses pieds, et s'écoule,
Ne sachant déjà plus s'arrêter pour si peu.
Dis, toi qui du passé réveilles la mémoire
Dans ce champ de la mort qu'on appelle l'histoire,
Si mieux que nous le Juif, en ses âges de gloire,
Savait tuer un Dieu.

L'oubli, c'est la dernière honte
Qui manquait au Dieu du Carmel,
L'unique blasphème qui monte
Jusqu'au seuil étoilé du ciel.

**Qu'importe? invente, ô peuple, une nouvelle offense
Plus amère au Seigneur que ton indifférence,
Ce tombeau dévorant des dogmes d'aujourd'hui;
Jésus cloué deux fois sur une croix immonde,
Sur un autre Thabor que sa lumière inonde,
Dans ses bras mutilés enfermera le monde
Deux fois vaincu par lui.**

Mais qui, des saintes catacombes
Osant troubler les profondeurs,
Ira dans la cité des tombes
Réveiller les douze pécheurs?...

Il est dans le désert de la ville éternelle,
Calme et posant ses pieds sur la race mortelle,
Un prêtre ayant au front la couronne d'un roi.
Des murs du Vatican ce gardien solitaire,
D'un peuple enseveli sentinelle dernière,
Ne montre qu'au passé son front triste et sévère...
Vieillard, sera-ce toi?

Toi seul, tu le peux, si tu l'oses;
Mais si les temps en sont venus,
De la colline où tu reposes
Il faut descendre, les pieds nus,
Dans Rome que des temps la poussière a blanchie,
Des peuples et des rois la nommer l'affranchie,
En la refaisant libre oser la rajeunir,
Avec ce sol usé pétrir la lave ardente

Et jeter d'un œil ferme et d'une main puissante,
Sur la Rome des morts une Rome vivante,
Rome de l'avenir.



XXVIII. ❧

A LUCRÉZIA DAVIDSON.

Ah ! si mon ame frémissante était libre,
comme elle prendrait l'essor vers toi !

LUCRÉZIA.

Terre de Wasington, j'ai souvent, dans mes veilles,
Rêvé de m'enfoncer en tes riches déserts,
Rêvé de saluer tes lointaines merveilles,
Las des astres vieilliss de ce vieil univers.

A tes bois solennels, loin des regards profanes,
J'irais redemander la tombe d'Atala,
Et ma lèvre en pressant la terre des savanes
Murmurerait tout bas : Elle aussi mourut là.

Elle! son ombre en deuil s'obstine à me poursuivre,
Autour de moi partout plane son souvenir;
Jeune fille, pour toi que j'aurais voulu vivre!
Jeune fille, avec toi j'aurais voulu mourir!

Dans les bois, sur les monts, je te retrouve encore;
Tu viens lorsque je chante, et m'écoutes sans bruit,
C'est toi que le matin je demande à l'aurore,
Et c'est toi que le soir je demande à la nuit.

Le soir si devant moi passe un léger nuage
Balancé par le vent dans les plaines des cieux,
Je crois te voir rêveuse épiant le passage
De l'astre qu'ici-bas cherchaient toujours tes yeux.

C'est ta voix que j'entends dans la feuille qui tremble;
J'achève en soupirant chaque vers commencé,
Heureux que nos deux voix montent au ciel ensemble
Dans un hymne d'amour de la terre élançé.

Enfant! la poésie avait livré ton ame
A ce feu dévorant de ses sombres amours,
Et sa voix a tari sur tes lèvres de femme
Le souffle qui fait vivre en ce monde des jours.

Captive dérobée à l'exil de la terre,
Tu remontas paisible au sein du firmament;
Ne regrettant, hélas! que l'amour de ta mère
La mort t'avait du reste enseigné le néant.

Et pourtant à tes sœurs dès le matin ravie,
Tu passas parmi nous, sans avoir vu le sort
A travers ces douleurs que nous nommons la vie
Te traîner lentement au repos de la mort.

Ces tourmentes du cœur qui brisent le courage
Pour toi n'avaient encor que de confuses voix,
Comme ces bruits lointains que t'apportait l'orage,
Quand tes regards plongeaient dans l'abîme des bois.

Que t'importe l'amour et ses fureurs étranges?
Il fait vivre trop vite et brûle notre sein.
Que te font les mortels? le ciel est peuplé d'anges;
Nos hymnes valent-ils la voix d'un séraphin?

Le trépas est venu te sauver de la gloire;
La gloire d'une femme irrite notre orgueil;
Lorsqu'elle ose frapper au temple de mémoire,
Une jalouse main l'arrête sur le seuil.

L'homme ne vous permet que les soucis vulgaires,
Il aime sur les mers la tempête et la nuit,
Mais réserve le lac à ces rides légères
Que soulève en passant le cygne qui s'enfuit.

Toi, nul ne t'aura dit d'une voix dédaigneuse :
Rentre dans tes déserts, et chante à l'Éternel !
Mais une ombre, en passant, douce et mystérieuse,
Te prenant dans ses bras, t'emporta vers le ciel.



XXIX.

L'OEUVRE DE L'HOMME.

A M. AUGUSTE TROGNON.

C'était un soir d'été : sous les peupliers sombres
Je te suivais pensif, écoutant dans les ombres
Le bruit lointain des eaux,
Et nos pieds repoussaient vers le bord des allées
Par la chaleur du jour quelques feuilles brûlées
Et tombant des rameaux.

Une voix près de nous, jeune et mélodieuse,
Parlait de l'avenir, fleur que l'heure envieuse
Effeuille dans nos mains ;
Et je te vis sourire, et compris, à ta vue,
Ce qu'enferment parfois de douleur inconnue
Les sourires humains.

Oh ! pour qu'un tel sourire ait sillonné ta bouche,
Il faut que l'insomnie ait banni de ta couche
 Tes songes d'autrefois ;
Il faut que le dégoût de toute gloire humaine
Dans le marbre où l'airain refoule l'œuvre à peine
 Éclore sous tes doigts.

Quand l'horizon brunit, que tout meurt feuille à feuille,
Que les dernières fleurs c'est le vent qui les cueille,
 Et que l'on voit frémir
Les arbres dépouillés dont les cimes jaunissent,
Ainsi que des vieillards qui d'avance pâlissent,
 Sentant le froid venir;

Si la foule gémit, c'est que la foule ignore
Que, par-delà ce ciel que l'hiver décolore,
 Des soleils éclatants
Réchauffent à leurs feux la joyeuse hirondelle,
Qui déjà prend l'essor, et nous doit sur son aile
 Ramener le printemps.

Mais toi dont le regard, mais toi dont la pensée
Va si haut, va si loin dans l'infini lancée,
 Toi qui n'ignores pas
Que le dernier des jours qu'ici-bas l'homme achève
Est aussi le premier qui pour l'homme se lève
 Dans la nuit du trépas;

Toi qui sais que toute heure, en frappant notre oreille,
A dans l'éternité son écho qu'elle éveille,

Ainsi que dans le temps,
Toi, laisser au hasard flotter ton existence,
Et d'un signe d'adieu renvoyer l'espérance
Aux âmes de vingt ans!

C'est te faire semblable au Maure qui s'arrête
Parce qu'il ne voit pas la cité du prophète

Surgir à l'horizon :
Il laisse, sans la suivre, ardente, infatigable,
Aller la caravane, et se fait dans le sable
Une tombe sans nom.

Pèlerins de la vie, éperdus, hors d'haleine,
Chacun de nous poursuit une Mecque lointaine
Dans le désert du sort;

Le guerrier court en hâte à sa gloire insensée,
Le pontife à son Dieu, l'artiste à sa pensée,
Et tous vont à la mort;

Mais avant que d'atteindre à la borne dernière,
Chacun d'eux, à son tour, conquiert sur la matière
Son jour de royauté,

Et dans sa destinée eut une heure de flamme
Pour confesser tout haut que la foi de notre âme
Est l'immortalité.

Marche, car nul ne doit s'endormir avant l'heure;
Marche, il faut que de nous quelque chose demeure
Aux lieux où nous passons,
Ou si de nous un seul a le droit de se taire,
Est-ce toi que l'histoire a fait dépositaire
De ses hautes leçons?

A quoi bon, diras-tu, quand la foule servile
N'a d'encens et de fleurs que pour l'autel d'argile
De quelque Dieu menteur?
Quand l'art voile sa face, et, sublime de honte,
S'enfuit de monde en monde, et vers le ciel remonte
Comme la vie au cœur?

Eh bien! si l'art s'en va, comme un convive austère,
Au milieu d'une orgie, indigné, contre terre
Brise sa coupe, et sort;
Si la vérité sainte à son tour se retire,
Laisant l'humanité sur son fougueux navire
Se perdre loin du port;

Jusqu'au parvis des cieux suivons leur trace pure,
Et nous sentirons l'air s'épurer à mesure
Que nous avancerons :
Quand le fleuve déborde et court sur la vallée,
Le pâtre, abandonnant sa chaumière ébranlée,
Prend la route des monts.

Au bord de cet abîme où descend un vieux monde,
Il est, il est encore une plage féconde,
 Une verte Oasis,
C'est l'asile secret du foyer domestique,
Ouvert à qui saura de la croyance antique
 Y sauver les débris.

Sachons y relever, dans l'ombre et le mystère,
L'autel abandonné, le culte solitaire
 Du grave et saint amour,
Afin qu'à ce foyer, pur et chaste comme elle,
Une femme au front d'ange, au cœur simple et fidèle,
 Vienné s'asseoir un jour.

Toute pensée intime, en ton ame cachée,
Sur tes lèvres soudain jaillissait épanchée
 Dans des récits touchants;
Moi, tout, amour, regret, colère ou fantaisie,
En passant par mon cœur se faisait poésie,
 Puis éclatait en chants;

Eh bien! que désormais nos penses poétiques
En nobles actions, en vertus héroïques
 Aillent se traduisant;
Que chacun de nos jours soit un nouveau poème,
Qui s'élève, le soir, vers le juge suprême,
 Comme un hymne vivant.

❧ XXX. ❧

SOUVENIR.

Le nocher qu'après un naufrage
Vivant sur un écueil la mer a déposé,
Croît encore sentir sur l'immobile plage
Le roulis du vaisseau brisé.

Le soldat, après la mêlée,
Lorsqu'il rêve, le soir, autour des pavillons,
Croît entendre parfois sur la plaine ébranlée
Le pas pesant des bataillons.

Et le soldat devant ses tentes,
Et le pâle nocher, au bord de l'Océan,
Écotent la menace et les rumeurs absentes
Du combat et de l'ouragan.

Ainsi murmure à mon oreille

Une voix pleine encor de douloureux échos,
Et j'écoute, semblable à ce soldat qui veille,
A ce nocher sauvé des flots.



❧ XXXI. ❧

DIJON.

A MON AMI GUSTAVE GUÉRIN.

Une voix m'avait dit : quand ta lyre à la terre
Va renvoyer l'écho de la voix solitaire
 Qui murmure en ta vision,
Quand des jours orageux l'aube pour toi commence,
Ne veux-tu pas revoir les lieux où ton enfance
 Enferma son humble horizon ?

Oui ; je te reverrai , plage heureuse et féconde ,
Dont l'image entrevue évoque tout un monde
 Dans ma mémoire enseveli !
J'ai besoin de revoir tous ceux que mon cœur aime ,
Avant d'aller tenter cette épreuve suprême
 Par où l'on échappe à l'oubli.

Vains désirs ! et pourtant, ô campagnes chéries,
Que de choses j'avais à dire à vos prairies,
 A vos rochers, à vos vallons !
Que de noms chers, hélas ! à lire sur des tombes,
Que de doux souvenirs, fugitives colombes,
 A réveiller sur tous vos monts !

Combien dans vos forêts ont retenti d'orages,
Combien dans votre ciel ont passé de nuages
 Et de vagues dans vos ruisseaux,
Depuis que j'ai quitté pour les villes bruyantes
Vos chênes et vos pins, vos saules, fraîches tentes,
 Qui se penchent au bord des eaux !

Que d'inquiets désirs m'ont apporté leur flamme !
Combien d'illusions ont troublé de mon âme
 La naïve sérénité !
Que d'hommes sous mes yeux arrivés à la gloire,
Sans que l'ambition bannit de ma mémoire
 L'image de votre cité !

Son nom a le parfum des choses enfantines ;
Il glisse sur mon cœur, comme sur les collines
 Les tièdes haleines du soir ;
Comme une voix connue expire dans l'oreille
Du voyageur qui rêve et tout-à-coup s'éveille,
 A la porte de son manoir.

Fortuné pèlerin, au foyer de ses pères !
Il trouve réunis ses amis et ses frères,
Puis il rassemble autour de soi
Le sein qui l'a nourri, ses enfants et sa femme,
Et le vieux chapelain qui versa dans son âme
La douce manne de la foi.

Il touche chaque objet, s'assied à chaque place,
Sourit à tous les yeux, parle, interroge, embrasse —
Pleure, presse toutes les mains ;
O Dijon, c'est ainsi, dans mon pèlerinage,
Que j'aurais sous mes pas fait jaillir en nuage
La poudre de tous tes chemins.

Dormez ! ce n'est pas vous, ô cendres triomphales,
Mânes du grand vieillard que tant d'ombres royales
Ont vu debout sur leur cercueil,
Foudroyer de la voix, du regard et du geste,
Excepté la vertu, toute gloire qui reste
Aux grands couchés dans le linceul ;

Toi qui de la nature élargis le symbole,
Buffon, poète à qui Dieu fit une parole
Égale à son œuvre ici-bas ;
Sauvage Crébillon, génie aux veilles sombres,
Dormez, ce n'est pas vous, nobles et saintes ombres,
Qu'ici viennent chercher mes pas !

O ville des héros, que me font tes prodiges?
O cité des beaux-arts, que me font tes prestiges?
 Mon cœur aime à les oublier
Pour tes remparts d'où l'œil erre sur tes montagnes,
Tes heureux habitants et leurs blanches compagnes,
 Et leur sourire hospitalier,

Ton château, que le temps a revêtu de lierre,
Tes coteaux, dont ma main remua chaque pierre,
 Et tes sentiers capricieux,
Tes bois qui dérobaient mes traces fugitives,
Quand je suivais, pensif, dans mes courses furtives,
 Quelque songe venu des cieux.

Tes bois pour mon oreille avaient des bruits de gloire,
Leurs mille échos m'offraient l'image de l'histoire,
 Leur ombre égarait mon regard,
Et de mes rêves d'or je sortais avec peine,
Lorsqu'à moi tout-à-coup venait, de chêne en chêne,
 Le cri prolongé du départ.

Et toi surtout, salut, gymnase du jeune âge,
Où des siècles passés tour à tour chaque sage
 Daignait sourire à des enfants,
Et pour les préparer aux luttes de ce monde,
Athlète couronné, versait l'huile féconde
 Sur des athlètes de dix ans!

Solitude embaumée, où des vents de la terre
S'épurait en passant l'haleine meurtrière,
 Avant d'effleurer nos cheveux ;
Théâtre merveilleux où des scènes savantes
Évoquaient du passé les images vivantes
 Avec ses héros et ses dieux !



Vers mes hôtes d'hier, aux bords que je regrette,
Allez mes vers, portez le salut du poète
 Et revenez avec le leur ;
Cette hospitalité qu'ils me firent si douce
Une tombe que voile à peine un peu de mousse,
 Hélas ! la demande à leur cœur.

Si l'un d'eux, quelque jour, passe près de l'asile
Où repose là-bas, aux portes de la ville,
 La froide cendre des chrétiens,
Qu'en mémoire de moi dans l'enclos funéraire
Il entre, et qu'il murmure une courte prière
 Pour l'enfant qui dort loin des siens !...



❧ XXXII. ❧

LE PAYS NATAL.

L'automne a ses heures oisives
Pleines des choses d'autrefois,
Les yeux ont des larmes furtives
Qu'ils n'osent confier qu'aux bois.

Là, chaque plume que l'orage
Détache du nid de l'oiseau
M'apporte un rêve du jeune âge,
Un souvenir de mon berceau.

Dans chaque feuille qui murmure
J'entends un nom des anciens jours,
Et chaque voix de la nature
Me parle des premiers amours.

C'est alors que vient en silence
Poser sa main entre mes mains
La jeune fille dont l'enfance
Eut ses beaux jours si près des miens.

Son ombre me sourit plus belle
Et plus charmante que jamais,
Et cependant est-ce bien elle,
Est-ce bien elle que j'aimais?...

Ce que j'aimais, ô jeune fille,
C'était, avec son doux loisir,
Ce vieux foyer de la famille
Où chacun s'en revient mourir;

C'était la table hospitalière
Qui nous rassemblait chaque soir;
Hélas! à l'appel de ma mère
Tous ne reviendront plus s'asseoir...

C'était l'air pur de nos bruyères,
C'étaient, au flanc de nos coteaux,
Les prés déroulés solitaires
Entre les bois et les ruisseaux;

C'était quelque chanson encore,
Le long des murs du vieux couvent,
Qui se mêlait, vive et sonore,
A la voix plaintive du vent;

C'était l'aurore sur nos mousses
Versant son reflet virginal,
Les jours plus frais, les nuits plus douces,
C'était tout le pays natal;

C'était ma jeunesse ravie
A mille songes éclatants,
Que sais-je, enfin? c'était la vie
Vue à travers mes dix-sept ans.

Cependant on dit qu'il existe
Un autre amour au fond des cœurs,
Un amour qui fait l'ame triste
Comme celle des voyageurs.

Ce qu'ils rapportèrent d'images
Des bords de l'Orient vermeil,
Hélas! des maternelles plages
Leur désenchante le soleil.

A leur ame mélancolique
Il faut désormais l'ouragan,
Et les grands bois de l'Amérique,
Et les grands flots de l'Océan.



❧ XXXIII. ❧

LE SIÈCLE.

A MADAME LA COMTESSE DASH.

1.

Vos lèvres ont un chant pur et grave comme elles...
Il atteint donc aussi les jeunes et les belles
Ce glaive de tristesse et d'intime douleur
Qui frappe, de nos jours, les plus fermes au cœur!
La femme a retrouvé son instinct prophétique;
Fixant sur l'avenir un œil mélancolique,
Elle sonde, elle aussi, ce terrible avenir,
Et jusqu'en son bonheur se surprend à gémir.
Belle naguère encor de son insouciance,
Comme nous maintenant elle écoute en silence,

13.

Et tremble aussi de voir avec ses matelots
Le navire vivant s'abîmer sous les flots.
Quelque chose lui dit que cette vieille terre,
Impuissante et glacée, achève sa carrière,
Et que dans ces rumeurs qui de tous les chemins
S'élèvent tristement sur les pas des humains
Un monde qui se brise exhale son génie,
Et par toutes les voix chante son agonie.
Les peuples savent bien qu'un monde va périr,
Et que leur tâche à tous est de l'ensevelir ;
Mais leurs yeux sont fermés, et, dans la nuit profonde,
Leur aveugle terreur mène ce deuil d'un monde.
Le poète lui seul, en ce désert mouvant,
A compris le simoun qui s'avance en grondant,
Et quand la caravane, un moment incrédule,
Se couche, et mord d'effroi le sable qui la brûle,
Lui seul vers l'horizon lève des yeux sereins,
Lui seul crie au fléau : Je sais de qui tu viens.
Oh ! j'ai pitié de moi, quand je viens à me dire
Qu'en de vaines langueurs laissant tomber la lyre,
Quand tout souffre et se meurt de ce doute profond
Qui creuse dans le siècle un abîme sans fond,
J'ai prodigué parfois aux genoux d'une femme
Des chants qu'un monde entier réclamait de mon ame,
Et poussé sans remords un cri de cet amour
Que l'on dit éternel, éternité d'un jour !
Trêve donc une fois à ces molles souffrances !
Lorsque, prête à franchir ses rivages immenses,
La mer lance déjà, par-delà monts et bois,
Aux portes des cités sa menaçante voix,

Lorsque , s'interrogeant dans leur funèbre attente,
Les générations se lèvent d'épouvante ,
Convient-il qu'en tombant dans son obscur vallon
La fleur de l'amandier maudisse l'aquilon ?

2.

Ainsi , plein de notre âge et de ses destinées ,
Je voyais se hâter le déclin des années ,
Semblable , en ma pensée , au pauvre pèlerin
Qui , faute d'un peu d'eau , tombe et meurt en chemin.
Le monde allait finir , faute d'une parole ,
Et de mes humbles chants je lui portais l'obole ;
Insensé que j'étais ! un homme peut mourir ;
Le cèdre que les monts ont vu naître et grandir ,
Tombe , et sous ses débris ébranle au loin la terre ;
Le temple révééré qui , sous son toit de pierre ,
Tient captive ici-bas l'immensité d'un Dieu ,
Au gré d'un faible enfant dévoré par le feu ,
S'efface , et par les vents sa cendre dispersée
Reporte vers le ciel l'éternelle pensée ;
Vésuve qui bouillonne en ses flancs tourmentés
Dans les plis de sa lave étouffe des cités ;
Le sol tremble , et soudain dans une nuit béante
S'ouvre pour tout un peuple une tombe vivante ;

Tout cela peut mourir : mais à l'humanité
Dieu fit les jours plus longs , et lui seul a compté.
Nul à l'humanité ne marquera son heure ;
Rien n'y peut ; elle va , que sa voix chante ou pleure ,
Elle va , dans les pleurs ou les chants tour à tour ,
Elle accomplit sans fin l'œuvre de chaque jour ;
Tantôt , comme un coursier qui fléchit sous son maître ,
Qui se plaint que le but est trop lent à paraître ,
Et dont le pas plus sourd retentit faiblement ,
Tant son pied dans le sable entre profondément ,
Elle avance avec peine , et sa marche est pesante ;
Tantôt elle s'élançe , et de sa bouche ardente
Elle sème , en courant , sur les mortels sillons
Des mots qui vont germer en sanglantes moissons.
Mais ce ne sont pas là des signes d'agonie ;
C'est que , dans ses douleurs saintement rajeunie ,
Elle va rattacher , d'un bras ferme et puissant ,
Une palme nouvelle à son front renaissant.
J'en jure par le Christ ! sa parole féconde
Comme une aile de feu couvrit un jour le monde ,
Et d'un autre néant , à l'appel de sa voix ,
L'humanité sortit une seconde fois !



❧ XXXIV. ❧

LA FAMILLE.

Salut, bords où j'aimai ! beaux arbres dont l'ombrage
 Me couvrit tant de fois,
Quand j'allais, loin de tous emportant son image,
 L'adorer dans les bois !

Je vous revois sans trouble et sans mélancolie ;
 Le chant de ma douleur,
Comme un baume divin qui fait que l'on oublie,
 A coulé sur mon cœur.

Sur le même chevet, aujourd'hui tiède encore
 De ma fièvre d'hier,
J'ai, sans rêver son nom, dormi jusqu'à l'aurore,
 Ce nom jadis si cher !

Et quand le souvenir s'est, à l'aube nouvelle,
Épanoui dans moi,
Mon premier vœu d'amour n'a pas été pour elle,
Il est allé vers toi,

Vers toi, mon père aimé, vers toi, ma tendre mère,
Car vous m'avez tous deux
Appris, dès le berceau, les sentiers de la terre
Les plus voisins des cieux.

Face à face aux deux coins du foyer qui rayonne,
Je vous entends d'ici
Vous dire : Quand jadis nous revenait l'automne,
Il revenait aussi.

Oh ! faites de ma place au banquet de famille
Celle du voyageur,
Qui s'en vient, un moment, devant le feu qui brille,
Reprendre un peu de cœur.

Cet autre voyageur que vous aimez sans doute
Y viendra quelque jour,
Vous demander enfin, au terme de la route,
Le baiser du retour.

Par tous les champs, hélas ! semant nos destinées,
Nous allons, nous allons,
Puis à l'humble berceau de nos jeunes années
Enfin nous revenons.

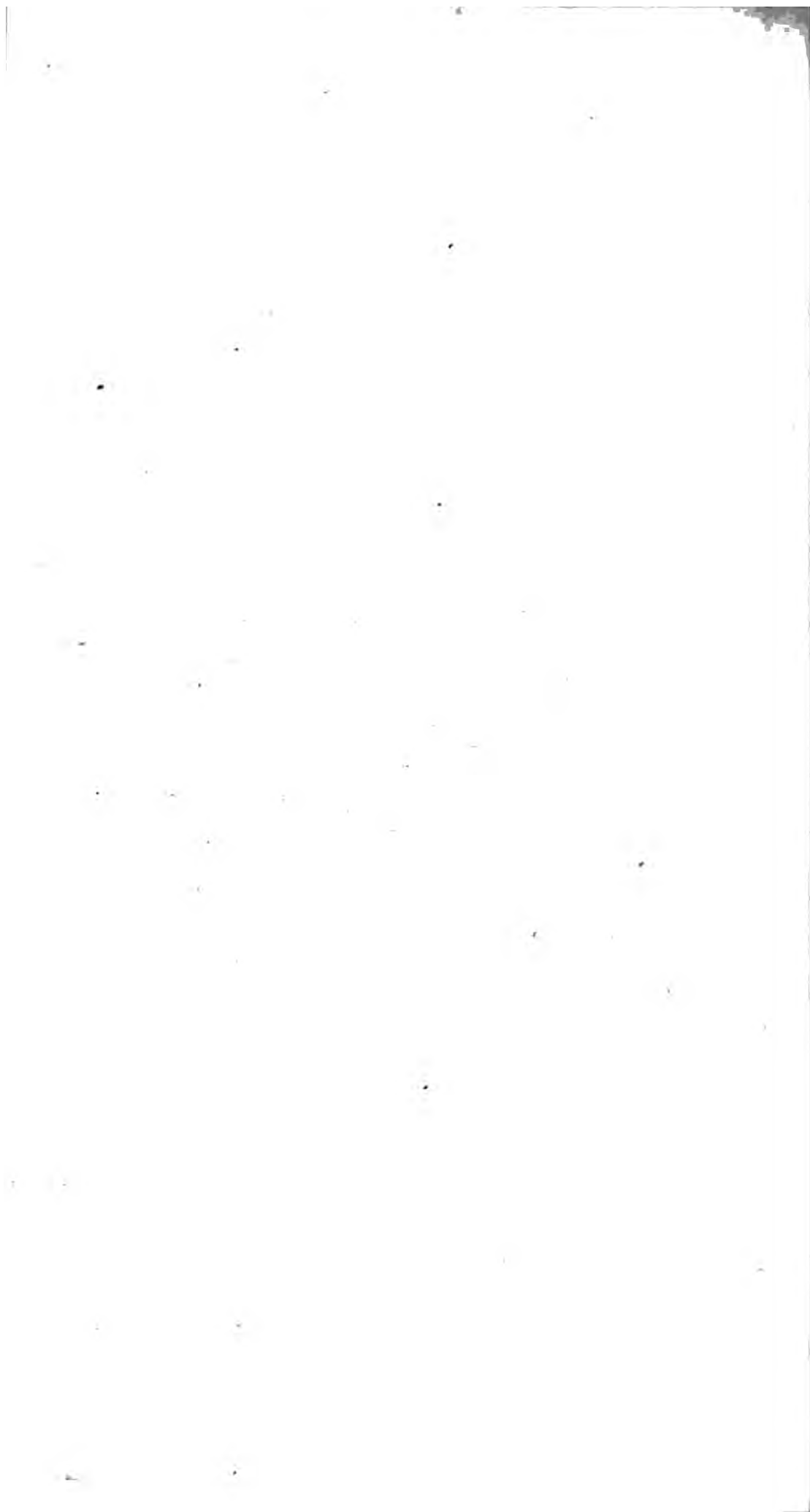
Ainsi je reviendrai : près du clocher rustique
Je ferai halte un soir ;
A celui qui revient son toit mélancolique
Garde un trésor d'espoir.

Mais avant l'heure, hélas ! que de nuits dévorantes
Suivront de mauvais jours !
D'un stérile renom promesses décevantes,
C'est le but où je cours.

Et quand j'aurai conquis cette vaine mémoire,
Une voix me dira :
Insensé, qu'as-tu fait ? nulle part n'est la gloire,
Le bonheur était là !



POÉSIES DIVERSES.



POÉSIES DIVERSES.

❧ I. ❧

SUR UN VOLUME IMPRIMÉ

ET NON PUBLIÉ.

A MADAME LA COMTESSE DUPONT.

Ce livre de vos jours est la charmante image ;
La joie et les douleurs y passent tour à tour,
Et les vers en coulant laissent sur chaque page
Un parfum de grace et d'amour.

Ces vers, chastes échos des songes de votre ame,
Vous voulez que la foule ignore leur douceur ;
Car il faut que bien bas la muse d'une femme
Dise le secret de son cœur.

La vôtre, recueillie en sa pudeur craintive,
Cherche dans la cité les sentiers peu connus,
Pour exhaler la voix de sa chanson plaintive
Sur le seuil de quelques élus.

Et le dernier venu, moi, me voici du nombre
De ceux dont votre main a marqué la maison,
Et le rayon béni descendu dans mon ombre
Vient éclairer mon horizon.

En cet âge mauvais où toute chose impure
A trouvé pour l'absoudre une éloquente voix,
Où les meilleurs, hélas! ont aussi leur souillure,
Et se détournent de la croix,

Il est beau cependant à celle dont le voile
Ne cache qu'une vie où rien ne se troubla
De dérober aux yeux jusqu'à la moindre étoile
Qui dirait au monde : Elle est là!

II.

LA MORT D'UN CHAT.

A MADAME O...

Rien de ce qui naît bon ne vieillit sur la terre ;
Le plus tendre des chats,
Georget, n'est plus ! Georget, ainsi qu'un chat vulgaire
Qui meurt, tombé, le soir, de sa froide gouttière,
A subi le trépas.

Ce n'était pas un chat à guetter et poursuivre
Sous les obscurs lambris
Quelque rat qui s'oublie à ronger un vieux livre ;
Superbe et nonchalant, son dédain laissait vivre
Les rats et les souris.

Car le rusé savait que la main d'Isabelle
 Ne pouvait l'oublier,
Et des mets qui chargeaient la table maternelle
Levait, chaque matin, une dime nouvelle
 Pour l'hôte du foyer.

Tout le jour au regard de sa jeune maitresse
 Il attachait le sien,
Et vivant de sa vie, et la suivant sans cesse,
Sous la grâce du chat il avait la simplesse
 Et la bonté du chien.

Mais l'enfant grandissait; quand ce fut une femme,
 Et que son œil plus doux
De ses chastes pensers laissa percer la flamme,
Georget parut comprendre, et de loin sa pauvre ame
 Vit s'approcher l'époux.

Immobile en ce jour de peine solitaire,
 On eût dit qu'il dormait,
Mais son œil soulevant cette morne paupière
Trahissait quelquefois sa rêverie amère
 Et puis se refermait.

Et quand elle quitta l'ombre du Gynécée
 Avec un long soupir,
Il suivit quelques pas la blanche fiancée,
Et voyant, au retour, la chambre délaissée,
 Il se mit à mourir.

Deux ans il a traîné la flèche envenimée
De son profond ennui;
Mais l'ingrate parfois qu'il avait tant aimée
Venait prendre au banquet sa place accoutumée,
C'était assez pour lui !

Et, comme la rosée, avant de fondre, brille
Au soleil du printemps,
Du regard qu'en passant le seuil de la famille
Laisait encor sur lui tomber la jeune fille,
Il a vécu deux ans.

Et du fidèle ami de votre premier âge
Qui vous quitte en chemin,
Il ne vous reste, hélas ! qu'une muette image,
Quelque doux souvenir, et sur cette humble page
Mes vers sans lendemain.

Hélas ! en cette vie où les belles journées
Se fanent dans leur fleur,
Puissez-vous, poursuivant vos jeunes destinées,
Ne regretter jamais de ces fraîches années
La première douleur.



III.

AIMER-SOUFFRIR.

A F-Y.

L'airain gémit là-haut dans ses vieilles demeures ;
J'écoute avec ennui ses môrnes tintements ,
Car son chant vous éveille, et vous compte au lieu d'heures
Des siècles de tourments.

Pourtant le ciel est pur : la brise matinale
Se lève déjà tiède, et réjouit les sens ;
Croit-on à la douleur quand la nature exhale
Ses parfums renaissants ?

On croit aux jours légers, aux longues promenades
Sur des coursiers fougueux à travers les grands bois,
Aux arbres que le vent berce sur les cascades,
Pleins de nids et de voix.

On croit au nonchaloir des molles rêveries,
Quand le soir, par les prés, on revient pas à pas
A ce folâtre essor des vives causeries
 Qui s'achèvent tout bas.

On croit à l'espérance assise sur la tombe
D'un ami qui bien jeune, hélas ! s'est endormi,
Aux regards échangés devant un feu qui tombe
 Et s'éteint à demi.

Mais sous ce beau soleil est-il douleur qui dure ?
Non, non... et si ce cœur, sous son mal abattu,
Pour te la faire voir déchire sa blessure,
 Poète, y croiras-tu ?

Ah ! que j'y crois trop bien ! cette fièvre de l'ame,
C'est la vraie, on en meurt, heureux qui peut mourir !
Ce mal du long aimer, seule ici-bas, ô femme,
 La mort le peut guérir.

Avoir là, sur le cœur, un poids qui vous oppresse,
Un nom qu'à deux genoux on voudrait écouter,
Et que d'un air distrait, en tous lieux et sans cesse,
 Il vous faut répéter !...

Le jour, dans une idée absorber tout son être ;
La nuit, lasse et brisée, au sein d'un lourd sommeil,
Chercher péniblement la force de renaître
Aux langueurs du réveil !

Ne pouvoir sur sa fille abaisser sa paupière,
Sans dire : Pauvre enfant ! elle encore après moi !
Et sans craindre pour elle, image de sa mère,
Ce qu'on souffre pour soi !

Sans prier le Seigneur qu'il vienne et la reprenne,
Et lui prête, pour fuir loin d'un monde odieux,
Ces deux ailes d'azur qui font d'une ame humaine
Un ange pour les cieux.

Voilà donc votre vie ! Amère destinée !
Et l'on dirait que Dieu s'en remet au hasard ;
Mais l'ame qu'au malheur le sort a condamnée
A la plus noble part.

Chacune n'a pas tout : l'une, pour diadème,
Aura de la vertu l'éclat simple et touchant ;
Une autre le bien dire, ou le charme suprême
Et la grace du chant ;

Une autre la beauté qui, de sa lèvre altière,
Semble dire aux mortels : Esclaves, à genoux !
Ou qui doit un moment l'empire de la terre
Au regard le plus doux.

Dieu vous fit tous ces dons, mais ses mains paternelles
Y joignirent, avec la fermeté du cœur,
L'étoile qui souvent manque au front des plus belles :
Une sainte douleur !



❧ IV. ❧

LES ROMANS D'UNE FEMME.

A MADAME ***.

Si vous chantez sous le jasmin
Dans la Villa de votre père,
J'aime à glisser avec mystère
Le long des murs de son jardin.

Vos chansons naissent de votre ame
Et vos récits sont pleins de vous,
Doux récits qui coulent plus doux,
En traversant un cœur de femme.

Lorsqu'au bord des lacs orageux
Votre muse s'en va pensive,
C'est vous que je vois sur la rive,
Et ses pleurs coulent de vos yeux.

Et quand son chant se fait entendre
Et se prolonge sur les flots ,
De ses soupirs , de ses sanglots ,
C'est votre voix qui sort plus tendre.

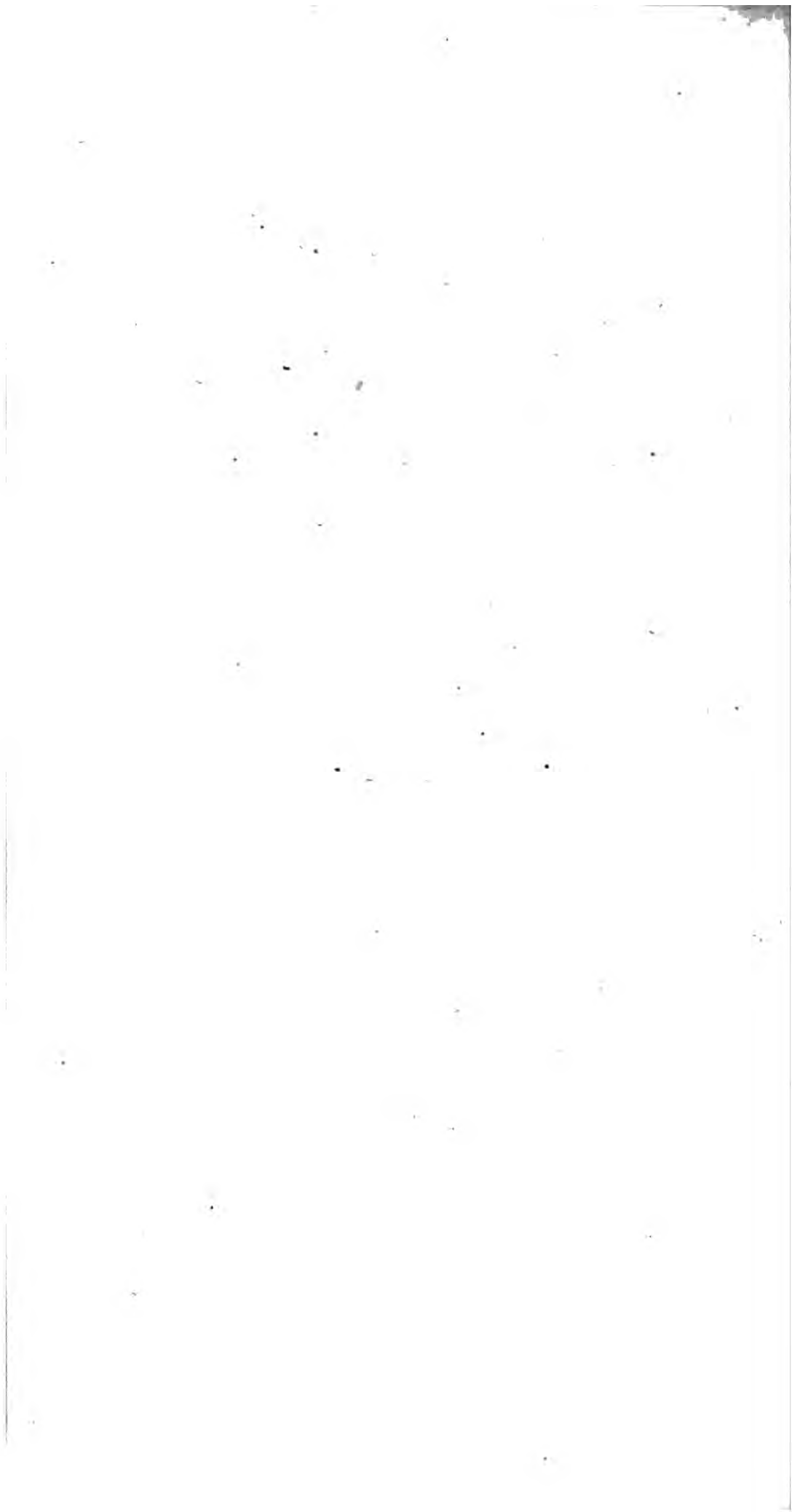
La muse au prix de la douleur .
Vous vendit les divines larmes
Qui font trouver de si doux charmes
Même à l'image du malheur.

Ainsi qu'une tige brisée
Qui dans son calice de miel
Pour réfléchir encor le ciel
Des nuits a gardé la rosée ,

Votre ame de ses nuits de deuil
A conservé la souvenance ,
Et vous dites votre souffrance ,
Assise en paix sur votre seuil.

Car de cette douleur choisie
L'âpre aiguillon s'est émoussé ;
C'était peine dans le Passé ,
Et maintenant c'est Poésie.





LOIN DU FOYER.



Au déclin de chaque saison, il est un moment fugitif qui mérite d'être observé, et pendant lequel on dirait que la nature éprouve une sorte d'incertitude et d'attente.

Il en est de même dans la vie morale de l'homme et dans le passage inquiet de l'âge écoulé à celui qui commence. Ainsi, pendant les dernières heures de la jeunesse, l'âme se recueille en soi, et, avant de remercier Dieu des dons sévères que lui apportent les années, elle se plaint amèrement de voir lui échapper déjà ce qu'elle avait espéré posséder toujours.

Au premier âge, tout était candeur et croyance naïve ; les illusions flottaient comme un voile sur toute chose. Avec l'âge viril s'avancent les convictions sérieuses, austères même, mais fermes du moins et assurées. La raison devenue souveraine maîtresse, respecte dans l'âme l'enthousiasme qui est sa vie propre ; parfois seulement elle le déplace et le tempère. Mais entre ces deux époques, où tout est clair et se définit aisément, vient se placer ce moment obscur où tout paraît se confondre et se contredire, où chancelle dans l'âme et dans la pensée ce qui doit plus tard se

rasseoir et demeurer inébranlable. Pendant ces heures de détresse, où la jeunesse se retire sans que l'âge mûr arrive encore, il y a doute, il y a combat, combat de l'esprit contre la matière. Les âmes les plus douces se soulèvent alors si elles ne tombent en langueur, et, dans leur révolte comme dans leur défaillance, beaucoup reprochent à Dieu et à la vie de les avoir trompées. Mais ni Dieu ni la vie ne trompent l'homme : ils l'éprouvent.

L'épreuve est dure, j'en conviens, et bien des siècles l'ont dit avant nous. Si, à certaines heures bénies, la jeunesse refléurit dans notre cœur, qu'il en est d'autres durant lesquelles il appelle en vain à son secours la foi naïve de l'adolescent ou la raison fortifiante de l'homme. Hélas ! il faut long-temps marcher et par un rude chemin pour atteindre au point élevé où la raison et la foi se rencontrent dans l'harmonie paisible de l'intelligence et de l'amour.

Les poésies que l'on va lire sont nées de ce moment dont on a essayé de peindre la tristesse. Elles le reproduisent dans ses doutes, dans ses mécomptes, dans ses amertumes, même dans cette fausse résignation à l'aide de laquelle on essaie d'endormir une douleur dont Dieu met à plus haut prix le remède et la consolation.

Je ne sais si je m'abuse, mais pendant ces vingt dernières années, la poésie moderne a suivi, ce me semble, une marche analogue à ce que l'on raconte ici. Cette poésie, à son début, était croyante et doucement contemplative ; la réalité est venue ensuite s'y réfléchir, non sans la troubler, et aujourd'hui nous assistons aux généreux efforts que fait l'art

pour associer dans une féconde unité ces deux conditions de toute vie complète, le réel et l'idéal. Au besoin les noms propres ne nous manqueraient pas, mais il n'appartient qu'aux maîtres de la critique de classer les poètes illustres, et il sera toujours permis au génie d'échapper à la théorie par de subites transformations.

Si de ces considérations générales on veut bien redescendre au point de vue modeste de cet humble volume, l'auteur ajoute qu'il n'y a pas jusqu'à la forme qui ne porte l'empreinte de l'inspiration première. Ce sont, en effet, des pièces courtes et vives comme les émotions qu'elles voudraient consacrer. Ces émotions, qui d'abord s'étaient épanchées dans le rythme élégiaque, ont fini par se ranger d'elles-mêmes, et presque à l'insu du poète, sous les *lois rigoureuses* du sonnet. Ça donc été là, pour ainsi dire, un choix involontaire, et je me bornerai sur ce point à me défendre de toute affectation d'archaïsme, de toute prétention à vouloir réhabiliter un genre qui pour lui, après tout, a l'autorité de Boileau et le glorieux exemple de Pétrarque.

Un dernier scrupule me préoccupe en finissant, et il a bien sa gravité. Toute blessure de l'âme est du domaine de la poésie, qui en doute? Mais y a-t-il toujours convenance à livrer ainsi au public l'aveu de ses plus secrètes impressions? L'auteur de ce recueil n'oserait l'affirmer. Il dira seulement ce qui le détermine. S'il imprime cette douloureuse étude sur lui-même, c'est qu'il pressent l'heure où d'autres sentiments lui viendront, peut-être même se cache-t-il encore là une pensée d'expiation. Il y a dans le livre de Jean-

Jacques une phrase qui nous est revenue souvent : « Le désir de m'en délivrer en quelque sorte, dit-il (il parle de je ne sais quel regret), a beaucoup contribué à la résolution que j'ai prise d'écrire ces confessions. »

Vous en *délivrer*, Jean-Jacques? Le mot est bien cruel. Il me semble que l'auteur de l'*Héloïse* eût écrit : *ensevelir pieusement*.

Hélas! que de pages de sa vie le poète ensevelit dans ses vers!

31 décembre 1840.



LOIN DU FOYER.

❧ I. ❧

LA CONVALESCENCE D'UN ENFANT.

MARIE A AIMÉE.

— Réveillez-vous, ma sœur, votre enfant vous appelle;
Ses yeux se sont ouverts, et sa bouche a parlé;
Un Ange l'emportait vers la vie éternelle,
Mais il a vu vos pleurs, et ses pleurs ont coulé.

Trois fois l'enveloppant de ses divines ailes,
Il a pris dans ses bras le cher petit fardeau,
Et trois fois, en voyant vos larmes maternelles,
L'a replacé lui-même au fond de son berceau,

Disant, et cette voix harmonieuse et tendre
Vibrait si doucement que mon cœur se mourait,
Et comme un écho vague il me semblait entendre
Les mots mystérieux que l'Ange murmurait :

« Vis, ton berceau du ciel n'était pas prêt encore ;
Vis tout le jour de l'homme , enfant , et ses regrets ;
L'heure la plus charmante est celle de l'aurore :
Heureux qui la peut voir, et qui s'endort après !

Tu devais seulement porter la plus légère ,
Mais ta mère a crié : Seigneur, je ne veux pas !
Et près de Dieu , là-haut , toujours veille une mère
Qui n'a point oublié ses peines d'ici-bas.

Enfant , tu vas reprendre , en ces sentiers de fange ,
Ton voyage un moment troublé par la douleur :
De toi , parmi les siens , Dieu voulait faire un ange ,
Reste , entre les vivants , un ange par le cœur .

Dans ce monde où tout ment , le front et la parole ,
Où le regard lui-même a perdu sa beauté ,
Couronné d'innocence à défaut d'auréole ,
Reste petit enfant par la simplicité .

Cette fleur de Sagesse, en grace si féconde,
Laisse-la dans ton sein croître et s'épanouir.
Son parfum exhalé, nul soleil de ce monde
Ne saurait désormais la faire reflourir.

Le pauvre que la faim chasse de ville en ville
Rencontre quelquefois l'Aumône vers le soir,
Mais sur le seuil ingrat d'où le vice l'exile
L'Innocence jamais ne reviendra s'asseoir.

Et tu ne voudrais pas que Dieu dit, en son heure,
A celle dont l'amour et les soins t'ont sauvé :
« J'ai laissé mon trésor caché dans ta demeure,
Et, durant ton sommeil, les voleurs l'ont trouvé. »



❧ II. ❧

LA MOISSON DES ROSES.

A ***.

C'était durant les mois où le soir et l'aurore
Ont de si doux moments ;
Votre ame en vos regards ne faisait que d'éclorre ,
Vous n'aviez pas seize ans.

Un jour, parmi les fleurs vous étiez descendue ,
Et je suivais de loin
Votre trace vingt fois retrouvée ou perdue ,
Aux détours du jardin.

Vos deux mains, au hasard, couraient sur toutes choses ,
Et par un long baiser
Vous aspiriez les pleurs que la nuit dans les roses
Venait de déposer.

Je vous vis tout-à-coup vous arrêter rêveuse,
Et votre front pâlir :
Sur vos chastes pensers, ô jeune moissonneuse,
Passait un souvenir.

Moi, je me rappelais ces filles de Messène
Qu'un soir Byron trouva
Des roses du printemps dépouillant une plaine,
Sous le fouet de l'Aga.

Elles chantaient; parmi ces pauvres jeunes filles
Nulle ne demandait
Où s'en allaient ces fleurs que coupaient leurs faucilles
Et qu'un char attendait.

L'Ithôme les couvrait de son ombre immortelle,
Comme dans l'âge d'or;
Le ciel était d'azur, l'air doux, la moisson belle,
Que fallait-il encor?

Une seule parfois vers la haute montagne
Levant ses yeux émus,
Songeait amèrement à sa jeune compagne
Qui ne moissonnait plus!...

Peut-être une ame errante à la vierge pensive
Disait-elle tout bas
Que le même destin loin de la douce rive
Enchaînerait ses pas,

Et qu'elle-même un jour pour des maitres superbes
Brûlerait de ces fleurs
Que sur le sol natal ses mains liaient en gerbes
Les profanes senteurs.

Et j'ai cru te revoir, vierge de la prairie!...
Mais sous ce noble ciel
On ne moissonne plus les fleurs de la patrie
Que pour parer l'autel.



III.

SONNETS.

A MADAME * * *

I.

L'ANGE.

Il est, au pied du Christ, à côté de sa mère,
Un ange, le plus beau des habitants du ciel,
Un frère adolescent de ceux que Raphaël
Entre ses bras divins apporta sur la terre.

Un léger trouble effleure à demi sa paupière,
Sa voix ne s'unit pas au cantique éternel,
Mais son regard plus tendre et presque maternel
Suit l'homme qui s'égare au vallon de misère.

De clémence et d'amour esprit consolateur,
Dans une coupe d'or, sous les yeux du Seigneur,
Par lui du repentir les larmes sont comptées,

Car de la pitié sainte il a reçu le don ;
C'est lui qui mène à Dieu les âmes rachetées,
Et ce doux séraphin se nomme : le pardon !

2.

SUR UNE IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

Quand mon doigt, au hasard, tournait la blanche page
Du livre où votre cœur se recueille et s'endort,
Et qui mêle sans cesse à son doux chant de mort
Le souvenir plus doux de votre premier âge,

Je ne sais quelle grave et consolante image
De ce monde où notre ame attend un meilleur sort,
A d'austères pensers m'attirait sans effort,
Et détournait mes yeux de la terrestre plage.

Mais quand vous avez dit avec tant de douleur :
« — Celle qui nous fut chère, et qui fut notre sœur,
» Nous laissant tous en deuil, hier, s'en est allée; »

Le livre, tout-à-coup, s'est fermé sous ma main,
Car votre voix, madame, incertaine et voilée,
Disait bien mieux que lui : — le repos est plus loin !

De clemence et d'amour esprit consolateur,
Dans une coupe d'or, sous les yeux du Seigneur,
Par lui du repentir les larmes sont comptées,

Car de la pitié sainte il a reçu le don ;
C'est lui qui mène à Dieu les âmes rachetées,
Et ce doux seraphin se nomme : le pardon !

1977-1978

Journal: la blanche page
- - - - -
- - - - -
- - - - -
- - - - -

- - - - -
- - - - -
- - - - -
- - - - -

- - - - -
- - - - -
- - - - -

- - - - -
- - - - -
- - - - -



3.

SIGALON.

« — Viens, laisse-là ces morts, lui disait Michel-Ange, »
Et son doigt dédaigneux montrait le *Jugement* ;
« Sur ces murs où tout passe, en ce monde où tout change,
» L'œuvre s'use, et le nom ne survit qu'un moment.

» Viens, tu verras là-haut la beauté sans mélange,
» Celle que ton génie évoque vainement ;
» Toute image terrestre a sa tache de fange :
» Dieu n'a fait d'astres purs que pour son firmament. »

Et lui, pour obéir à cette voix divine,
Moins triste, le matin, a quitté la *Sixtine*,
Et le soir il était sur le chemin des cieux,

Oubliant qu'il laissait, après lui, sur la terre
Des cœurs qu'en s'exhalant sa parole dernière
Ne trouverait pas prêts pour de si longs adieux.

4.

NOTRE-DAME DE PARIS.

Ce poème vivant, seconde Notre-Dame,
Qui doit se voir encor debout à l'horizon,
Quand l'autre qui l'inspire et dont il prend le nom,
Aura dans la poussière exhalé sa grande âme ;

Ce colosse qu'un soir de son rêve de flamme
L'artiste a vu sortir, fait d'or et de limon,
Ce chant aux mille échos, où l'ange et le démon
Mêlent le cri du tigre au soupir de la femme ;

Ce livre de l'enfer et du ciel, le voici :
Lisez, mais si vers vous un pauvre enfant transi
Tend la main pour sa sœur qui danse sur la place,

Donnez, ne comptez pas, c'est Dieu qui comptera ;
Donnez, que votre cœur, en voyant l'humble tasse,
Se rappelle toujours la brune Esméralda.

5.

SUR UN LIVRE RENVOYÉ.

Vous m'avez renvoyé ce livre sans le lire,
Et sans être écouté son chant m'est revenu ;
Il est beau cependant, et j'aurais bien voulu
Le voir aimé de vous, et vous l'entendre dire.

Mais simple que je suis, et quel est mon délire !
Lorsqu'au souffle de mai dans les airs répandu,
La jeunesse du monde a soudain reparu,
Chacun, au fond de soi, n'a-t-il pas une lyre ?

La vôtre vous redit ce que chante au Seigneur
Dans son calice d'or l'ame de chaque fleur,
Et Dieu, dans les vallons, près des flots, sur les cimes

Épanchant sa rosée et ses dons éclatants,
Vous ouvre de sa main deux poèmes sublimes :
L'un est la solitude et l'autre le printemps.

6.

LE CHEMIN DE FER.

Quand l'homme avec le fer sur le champ des aïeux
De ses nouveaux chemins aura tissé la trame,
Et pour mettre à ses pieds les deux ailes de l'ame,
Aura doué ses chars de magiques essieux,

Au bas de ces coteaux où vous rêvez, madame,
Peut-être passera le sillon lumineux,
Et ce Paris aimé fera luire à vos yeux,
Dans la blanche fumée, un éclair de sa flamme.

Alors si le matin m'offre une douce fleur,
Ou qu'un sonnet, le soir, s'envole de mon cœur,
Au souffle de la brise et de la fantaisie,

J'irai vous les porter, pour qu'avant de mourir,
Ces deux fleurs du printemps ou de la poésie
Entre vos belles mains achèvent de s'ouvrir.

LES AUTOGRAPHES.

On dit que le poète en son œuvre chantante
N'épuise pas toujours le souffle inspirateur,
Qu'en se laissant courir sa main insouciant
Revêt les moindres mots de force ou de douceur.

De ces mots au hasard échappés de son cœur,
Moi, je poursuis sans bruit la conquête charmante,
Comme un enfant de loin suit un vieil oiseleur,
Et relève joyeux quelque plume trainante ;

Et, joyeux comme lui, le soir, à mon retour,
Sous l'érable embaumé j'enferme avec amour
D'un poème vivant ces pages envolées,

Et quand, pour m'endormir, je relis quelques vers,
Je crois entendre alors toutes ces voix ailées
Murmurer près de moi les noms qui me sont chers.

8.

LES AUTOGRAPHES.

Ce jour est un beau jour, et je bénis cette heure,
Car des hôtes divins qui m'étaient inconnus
Sous mon toit solitaire aujourd'hui sont venus,
Et c'est vous dont le doigt leur montra ma demeure.

Béranger dont le chant rend au soldat qui pleure
L'image du héros qu'il ne reverra plus,
Et qui tout bas naguère annonçait aux vaincus
L'aube d'un ciel plus pur et d'une ère meilleure;

Barbier qui, nuit et jour, forge son vers d'airain,
Et l'enchanteur Nodier, et son Trilby malin
Dont le pêcheur Dougal redoutait l'artifice;

Sénancour, d'Oberman confident fraternel;
Et vous, de Chatterton innocente complice,
Eloa de la terre, ô douce Kitty-Bel!

LA PLACE VIDE.

Vous avez près de vous une mère adorée ,
Esprit jeune et charmant, indulgente raison ,
Et que dans votre cœur, comme dans sa maison ,
La douleur et le temps ont faite plus sacrée ,

Mais dans votre jardin , devant le frais gazon ,
Une place déserte entre vous demeurée
D'un souvenir de deuil attriste la soirée ,
Image du passé qui monte à l'horizon.

Hélas! celle qu'en vain cherche votre œil humide
Ne viendra plus s'asseoir à cette place vide ,
Et le premier passant , peut-être , la prendra ;

Mais qui pourra combler ce vide qu'après elle ,
En reportant à Dieu sa vie humble et fidèle ,
Laisse au cœur des enfants l'aïeule qui s'en va ?

10.

LA CRITIQUE D'UNE FEMME.

Vos éloges sont doux, ils pénètrent mon ame,
Mais, timide chanteur, j'aime aussi vos leçons;
Si quelque mot vous blesse ou quelques rudes sons,
Dites, vous obéir me sera doux, madame!

Et le soir, près du feu, reprenant mes chansons,
Je chercherai le mieux, en attisant la flamme;
L'art se plaît à cacher dans le sens de la femme
Ses plus charmants instincts, et nous l'en bénissons.

Allons! mettez le doigt sur le vers qui s'égare;
La critique du cœur, chose touchante et rare,
De la sainte amitié ne perd jamais l'accent.

La main qui sur les fleurs épanche la rosée
N'a-t-elle pas le droit d'arracher, en passant,
La feuille qui jaunit ou la tige brisée?

11.

L'AMITIÉ.

Oh! le charmant tableau, la suave peinture
Que celle où vers saint Jean, Jésus, le Dieu martyr,
Tend ses deux petits bras! à cette image pure
Les mères dans leurs yeux sentent des pleurs venir.

C'est là de l'amitié la divine figure :
Deux enfants dont les mains se cherchent pour s'unir,
Et si prompts à s'aimer que leur double nature
Semble se reconnaître et se ressouvenir.

Quand l'amour pour régner n'a que l'heure qui passe,
L'amitié seule dure, et pare de sa grace
Sur un front dépouillé les rides du vieillard;

L'amour n'est ici-bas que son ombre infidèle,
Mais plus d'un pauvre cœur désabusé trop tard
S'y laisse prendre, hélas! tant l'ombre est encor belle

❧ IV. ❧

LE LIVRE PERDU.

(ANDRÉ CHÉNIER.)

Si vous l'avez trouvé, rapportez-moi mon livre,
L'hôte consolateur de mon obscur foyer,
Un de ces doux amis qui nous aident à vivre,
Et nous font oublier.

Comme un sage modeste en son ame sereine
Cache de sa vertu le précieux trésor,
Il était sans parure et sur sa tranche à peine
• Il avait un peu d'or.

Mais dans sa nudité quelle grace infinie !
La sève de nos bois tarit en un moment,
Mais le baume sacré des livres du génie
Coule éternellement.

Que j'aimais celui-ci ! Sur mes pâles journées
Il jetait une égale et paisible lueur,
Et, talisman chéri de mes jeunes années,
Il dormait sur mon cœur.

Que de fois, dans l'ennui d'une heure sombre et dure,
Comme une fleur des champs qui commence à fleurir,
Le volume entr'ouvert de son tendre murmure
Est venu m'assoupir !

Dès que mon doigt touchait ses pages immortelles,
J'entendais s'élever mille douces rumeurs
Comme d'oiseaux charmants qui vont ouvrir leurs ailes
Et s'envoler ailleurs.

Il n'est plus ici-bas de ces livres magiques
Dont un mot prononcé tout bas par les devins
Évoquait dans la nuit des ombres fantastiques
Et des concerts divins.

Ces temps sont loin de nous, et le dernier des mages
A fermé pour jamais ces livres de l'enfer.
Notre froide raison sur les dernières pages
A mis le sceau de fer.

Seul, le poète encore a le don des miracles,
Et le monde nouveau que nous ouvrent ses mains
Par sa voix éclatante à d'augustes spectacles
 Invite les humains.

Mais où donc est le mien, où retrouver ta trace,
Pauvre livre égaré dans la froide cité?
Elle a bien des chanteurs, mais lequel a ta grace
 Et ta simplicité?

Confident des désirs, des regrets du jeune âge,
Sous chacun de tes vers je laissais en passant
L'émotion première et la première image
 D'un poème naissant.

De ces songes dorés une main étrangère
Va-t-elle dissiper l'harmonieux essaim,
Et le nom émouvant de celle qui m'est chère
 S'effacer de ton sein?

Nous t'avions là tous deux, elle et moi : sur sa tête,
Dans un jour expié d'ineffable bonheur,
J'avais fait ruisseler tous les vers du poète,
 Chastes baisers du cœur.

De son noble regard sur le livre fidèle
En ces instants si courts les clartés avaient lui,
Et je sens, dans mon cœur, que quelque chose d'elle
M'abandonne aujourd'hui.

Rendez, rendez-le-moi : s'il vient reprendre encore
Sur le rayon désert sa place d'autrefois,
S'il m'est encor donné d'ouïr avec l'aurore
— Se réveiller sa voix,

Ce sera jour de fête en mon humble demeure;
Jamais jalouse lèvre avec un son plus doux
N'aura dit à celui qui laissa passer l'heure :
Ingrat, d'où venez-vous?

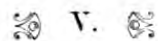
Ah! déchiré, flétri, qu'importe? s'il arrive.
L'ami que sur l'écueil les flots ont jeté nu,
Pour celui qui le pleure et l'attend sur la rive
Est toujours bienvenu.

Si vous me le rendez, qu'en vos coupes de joie
Sa muse verse encor les gouttes de son miel,
Et que dans le malheur sa pitié vous envoie
Son chant venu du ciel.

Mais si vous le gardez, que toutes ses pensées,
S'armant contre vous seul de mille dards vengeurs,
Vous fassent du récit de vos peines passées
De nouvelles douleurs!

Que le sceptique essor de sa chanson légère
Trouble d'amers soupçons chaque heure de vos jours,
Et vous force à douter s'il est sur cette terre
De sincères amours!





POURQUOI

LES PREMIERS BEAUX JOURS

FONT PLEURER.

Pourquoi, lorsque, au printemps, fleurissent toutes choses,
Lorsque dans l'air chargé de la senteur des roses
Il semble qu'on entende une ame murmurer,
Pourquoi nos yeux alors se remplissent de larmes;
 Pourquoi, pleins d'ineffables charmes,
 Les premiers beaux jours font pleurer ?

— C'est qu'ils sont les premiers ! Demandez au poète
Pourquoi des vers éclos de sa peine secrète
Les premiers dans son cœur ont un écho si doux,
Plus doux que le concert de ses hymnes nouvelles
 Lorsque, sous l'ombre de ses ailes,
 Tout un monde écoute à genoux !

— C'est qu'ils sont les premiers ! Demandez à l'épouse
Pourquoi l'amour a mis, d'une main si jalouse,
Ses plus douces ardeurs dans les premiers serments,
Dans le premier espoir ses plus touchants mensonges,
Hélas ! et dans les premiers songes
Ses plus divins enchantements !

— C'est qu'ils sont les premiers ! Hélas ! c'est que l'année
Est moins belle, le soir, que dans sa matinée ;
C'est que l'amour naissant au cœur moins agité
Laisse mieux entrevoir l'éternelle harmonie ;
C'est que les pensers du génie
Ont aussi leur virginité.

C'est qu'à peine entr'ouvert le lys qui vient d'éclorre
Jette de ses parfums le plus pur à l'aurore :
Toute chose est plus belle en son commencement.
Le soleil qui nous luit dessèche, brûle, efface
Ce que les hommes sur leur trace
Sèment dans la terre en courant.

Et lorsque tout nous ment, et l'amour et la gloire,
De nos illusions nous rêvons la mémoire,
Et, grace au souvenir, nous puisons tour à tour
Dans la coupe brisée un reste d'ambrosie,
L'un sa dernière poésie,
Et l'autre son dernier amour.

Qu'avaient donc de si beau ces matins de la vie,
Qui fait qu'on les regarde avec cet œil d'envie ?
Ce qui brille en ces jours qui vous font soupirer :
C'était sur chaque objet, sur toute créature,
 Je ne sais quelle brise pure
 Qui dit à l'homme d'espérer.

C'est là tout le secret de l'existence humaine :
Espérer ! Par l'espoir l'heure à l'heure s'enchaîne,
Et premiers vœux du cœur, des lèvres premiers chants,
Printemps, de la nature aimable renaissance,
 Tout cela veut dire espérance
 Dans le langage des vivants...

Voilà, lorsque, au printemps, fleurissent toutes choses,
Lorsque, dans l'air chargé de la senteur des roses
Il semble qu'on entende une âme murmurer,
Voilà pourquoi vos yeux se remplissent de larmes,
 Pourquoi, pleins d'ineffables charmes,
 Les premiers beaux jours font pleurer.



VI.

SONNETS.

1.

LE JEU.

Oh! ne jouez jamais, laissez l'homme courir
De l'or et du hasard cette chance vulgaire;
Les anges dans le ciel, les femmes sur la terre
N'ont reçu du Seigneur des mains que pour bénir.

Le jeu sauve d'aimer, ou, s'il nous faut subir
Sans espérance hélas! quelque amour solitaire,
Il endort par degrés notre sombre chimère,
Et, s'il ne rajeunit, console de vieillir.

Mais vous, cœur noble et pur, jeunesse sans orages,
Mêler à vos pensers de profanes images,
Semer le grain de Dieu dans ces sillons ingrats!...

Oh, non! en écoutant cette langue nouvelle
Autour de vous peut-être on se dirait tout bas :
— La voix est d'elle encor, mais l'ame était plus belle.

2.

AVRIL 1838.

(LE PRINTEMPS NE VENAIT PAS.)

A MADAME LA BARONNE G. DE SINCLAIR.

Où donc est le printemps? Endormi sous la nue
Le soleil ne luit pas ou brille sans chaleur,
Et dans les champs, la neige, aux arbres suspendue,
Tient la sève captive et dévore la fleur.

Tout frissonne et se tait; le pauvre laboureur
S'assied morne et pensif sur quelque roche nue;
Le pain pour ses enfants va manquer, et son cœur
Maudira l'heure sainte où leur mère est venue.

Il est aussi des temps où du soleil divin
L'homme attend le retour et le demande en vain;
Qui de nous, une fois, et de l'ame et du monde

N'a cru voir les destins confondus et flottants,
Et des esprits troublés sondant la nuit profonde
Ne s'écria jamais : — Où donc est le printemps?

3.

UN SOIR D'AUTOMNE.

Une source à mes pieds roule son eau limpide,
Et mêle son murmure à celui de mes vers,
Tandis qu'autour de moi tombe la feuille humide
Du saule qui déjà sent le froid des hivers.

A l'autre bord du lac, une beauté timide
Dessine, en se jouant, ces côteaux encor verts
Qui disputent en vain à son crayon rapide
Et leurs mille détours et leurs lointains divers.

Et parfois je crois voir une blanche nacelle
S'en venir d'elle à moi pour retourner vers elle,
Et la muse, au milieu, nous sourire en passant,

Et verser tour à tour de sa coupe bénie,
Aux changeantes lueurs du jour qui va baissant,
La lumière sur l'un, sur l'autre l'harmonie.

4.

LES PETITS ENFANTS.

A J. MICHELET.

Le jour se lève triste, et chaque heure, en silence,
Tombe dans le passé pour ne plus revenir;
L'hiver a sur les bois jeté son deuil immense,
Et jusques au printemps la terre va languir.

Notre ame aussi languit, et l'humaine croyance
A de mornes hivers qui semblent l'endormir,
Où le doute l'enivre, où la pâle espérance
N'est plus qu'une lueur qui commence à mourir.

Mais comme sous la neige on voit encore paraître
Un reste de gazon qui perce et veut renaître,
Quand le doute m'accable et me cache les cieux,

Je regarde sortir de l'école chrétienne,
Le sourire à la bouche et marchant deux à deux,
Les tout petits enfants qui vont à Saint-Étienne.

5.

LA VOIX DE LA MUSE.

• A MA MÈRE.

Lorsque j'ai mis le pied dans le sombre chemin,
Une voix du passé me suit et me rappelle,
Voix faible en commençant, mais qui porte avec elle
L'ineffable regret du rivage lointain.

C'est la muse, et sa voix, comme une mer sans frein
Qui s'enfle et qui menace autour d'une nacelle,
Grossit, et fait vibrer dans mon ame rebelle
La lyre du remords et ses cordes d'airain.

Et vaincu tout-à-coup par cette voix divine,
Je vais reprendre, au bas de la sainte colline,
Le sentier de ma mère où l'ivraie a poussé,

Et la voix tout-à-coup redevient faible et douce,
Et quand j'arrive au bord du sentier délaissé,
Ce n'est plus qu'un soupir qui s'endort dans la mousse.

6.

LA FLEUR DES POÈTES.

A MADAME ***.

Chacun, comme un trésor, garde au fond de son ame
Le parfum préféré de quelque chère fleur,
Et dans tous nos pensers, sur le plus sombre drame
Ce souvenir lointain épanche sa fraîcheur.

Au lilas, confident de sa longue douleur,
Valmore de son chant suspend l'aile de flamme,
Et sur la véronique, image de son cœur,
Tastu laisse tomber le soupir de la femme.

Le chaste amant d'Elvire au pied de l'amandier
S'arrête pour cueillir une branche, et Nodier
D'une grâce rêveuse a doué l'anémone;

Ah! si parmi ces fleurs tu t'élevais un jour,
Blanc jasmin qui jadis, par un beau soir d'automne,
Reçus les larmes d'or de mon premier amour!

7.

RETOUR.

O muse, avais-je dit, que me font tes merveilles?
Elles n'enchantent plus la scène où nous passons.
Pour consoler du jour le ciel a fait les veilles,
Laisse-moi le plaisir et garde tes chansons!

Et je livrais mon cœur, et j'ouvrais mes oreilles
Aux lyres de la terre, à leurs profanes sons,
Ce monde était mon Dieu, dans ses coupes vermeilles,
O muse, je buvais l'oubli de tes leçons.

Ah! c'était vainement; et ces folles ivresses
Ne valaient pas, ô muse, un jour de mes tristesses,
Lorsqu'assis à tes pieds j'endormais ma douleur.

J'étais bien malheureux, mais une voix charmante
M'appelant : — « Va, dit-elle, sois meilleur, et chante. »
Et la source des vers s'est rouverte en mon cœur.

8.

LE JOUR DES MORTS.

A LA MÉMOIRE DE MON FRÈRE.

Voici le jour des morts, l'ame croit les entendre ;
Mais au lieu d'un jour sombre et d'un ciel attristé,
Une heure de printemps se lève sur leur cendre,
Comme un signe de paix et d'immortalité.

Vers les champs du repos, autour de la cité,
La foule des vivants commence à se répandre,
Et plus d'un a choisi le sentier écarté
Que peut-être demain il lui faudra reprendre.

Ah ! vous n'êtes pas là, vous que j'ai tant pleurés,
Le hasard fit, hélas ! à vos mânes sacrés,
Pour la nuit de la tombe, un chevet solitaire.

Mais la loi du temps cesse où la vie a cessé,
Et les larmes du cœur vont partout sous la terre
Consoler dans la mort le pauvre trépassé.

RENCONTRE.

Dans ce monde parfois on trouve en son chemin
Un être au front charmant dont la voix séduisante
Fait naître au cœur (hélas ! voilà le cœur humain !)
Ce trouble précurseur qui se mêle à l'attente.

On le laisse partir sans lui tendre la main,
Mais, le songe envolé, la vie impatiente
S'agite dans le vague, et jusqu'au lendemain,
L'heure pèse sur l'âme et se traîne plus lente.

Romans nés à demi, silencieux amours
Dont les regrets sont doux, si leurs destins sont courts,
Livres sans dénoûment qu'entr'ouvre la pensée !

Ne les achevons pas, la suite a ses hasards ;
Souvent l'œuvre est plus belle à peine commencée
Que sur le piédestal qui la montre aux regards.

10.

SUR UN ÉCRAN.

A MADAME ***.

Le soir, quand votre front s'incline sur la plage
Où s'écrit, jour à jour, plus d'un rêve charmant,
Devant votre foyer élevez prudemment
Cet écran dont mon cœur vous adresse l'hommage.

Quel que soit l'inventeur, je le bénis, et gage,
Sans connaître son nom, que ce fut un amant :
Il craignait que le feu (c'est assez d'un moment)
N'altérât dans sa fleur un jeune et beau visage.

Mais si la passion qu'il faut craindre toujours
Tout-à-coup éveillait de vos tristes amours
L'étincelle qui dort sous la cendre paisible,

Talisman de la muse aux dons chastes et doux,
L'étude, ô mon amie, est l'écran invisible
Qu'il vous faudrait placer entre la flamme et vous.

II.

L'IDÉAL DU POÈTE.

A MON AMI V. MERCIER, SCULPTEUR.

Pour créer sa Vénus, le statuaire antique
Aux vierges de son temps prenait ses traits divers,
A l'une le sourire ou la grace pudique,
A l'autre le regard plein de tendres éclairs.

Ainsi va le poète, au sein de l'univers,
Cherchant de belle en belle, et sous un nom mystique
Dans sa forme inspirée, ardente, symbolique,
Animant l'Idéal qui doit vivre en ses vers;

Et comme aussi parfois Myron ou Praxitèle
Oubliait (on est homme) aux genoux du modèle
L'idole qu'attendait l'auguste piédestal,

Le poète souvent pour une douce image,
Au milieu de la foule entrevue au passage,
Laisse au fond de son cœur pâlir son Idéal.

12.

LA VEILLE D'UN MARIAGE.

A MON AMI CUVILLIER-FLEURY.

Il dormait , si l'on dort en ces nuits enflammées
Où l'ame se repait d'un si divin espoir ,
Et devant lui , dans l'ombre , un magique miroir
Évoquait tout le chœur des femmes trop aimées .

Le regret entr'ouvrait leurs lèvres embaumées ,
Et dans leurs yeux pensifs il croyait entrevoir
Ces rêves qui pour lui naguère , chaque soir ,
S'animaient à l'appel des charmantes Almées .

Mais calme et dédaigneux : « Passez , ô visions ,
» Du poème des sens folles illusions ,
» Doux noms , regards plus doux , voix plus douces encore ,

» Passez , de ce matin qui se lève si pur ,
» Fugitives clartés , vous n'étiez que l'aurore ,
» Étoiles de la nuit , perdez-vous dans l'azur ! »

VII.

SOUVENIR DE MAI.

A MADAME A. D.

Un matin que , troublé de sa mélancolie ,
Mon cœur péniblement portait le poids du jour ,
Je suivais le chemin , méditant la folie
A qui nous avons fait ce beau nom de l'amour .

Et je me demandais si jusqu'à la dernière
Elle tourmenterait mes heures , ici-bas ,
Comme ce vent du nord qui va , dans sa colère ,
Inclinant tour à tour les arbres sur mes pas .

Et je n'osais plonger mes regards dans l'allée ,
De peur de voir au fond m'apparaître soudain
L'image que toujours mes vers gardent voilée ,
Et que depuis long-temps j'adore de si loin .

Et c'est vous que j'ai vue... et blanche et reposée,
Vous étiez là, lisant : un saule vous couvrait,
Et sur votre front pur secouant sa rosée,
La haie harmonieuse entre nous murmurait.

Et ce tableau si doux de paix et d'innocence,
Amie, a fait rentrer le calme dans mon cœur,
Et j'aurais bien voulu, dans ma reconnaissance,
Effeuille à vos pieds tout ce jardin en fleur.

Ainsi, dans cette vie agitée et flottante,
Quand nous nous croyons seuls et désertés de tous,
Par-delà le mur sombre ou la haie odorante,
Un ange du Seigneur passe à côté de nous.



❧ VIII. ❧

LE BONHEUR.

A MON AMI V. D.

Du creux de la montagne où Dieu l'avait cachée,
Une fleur est tombée, et je bénis la main
Qui, recueillant sa tige à demi détachée,
Devant vos pas, ami, l'apporte de si loin.

Vous savez maintenant où croît le saint dictame
Qui parfume la vie et rend l'homme meilleur;
Maintenant, goutte à goutte, il coule sur votre ame,
Et pour vous désormais il n'est plus de douleur.

Moi, je cheminais seul dans mon sentier plus rude;
Vous m'avez fait un signe et je suis accouru,
Et vous m'avez mené dans votre solitude,
Et j'ai compris alors ce bonheur inconnu :

Cette sérénité de deux ames choisies
Qui de leur seul amour se font leur univers,
Et se baignent aux flots des saintes poésies,
Croyances, Dieu, beauté, nature, cieux et mers.

Mais jamais devant tous ne laissez se répandre
Cet hymne impatient de la félicité ;
Une jalouse oreille, hélas ! pourrait l'entendre,
Et le chant des heureux n'est que trop écouté.

Gardez que nul soupir ne trahisse l'ombrage
Où s'abrite en secret votre rêve charmant.
Ce monde n'est pas bon, et son humeur sauvage
Au bonheur qui le fuit pardonne rarement.

Lorsque le fer jaloux qui frappe les vieux chênes
Livre au jour tout-à-coup le mystère des bois,
L'oiseau qui se berçait au doux bruit des fontaines
S'envole de la mousse avec sa douce voix.

- Ainsi fuit le bonheur que son aile rapide
Emporte sans retour sur quelque bord nouveau,
Et qui jamais deux fois, oiseau fier et timide,
Ne rebâtit son nid sur le même rameau.



IX.

L'AUMONE.

A LOUISE F....

Louise, le matin, à l'heure du réveil,
Lorsque par un baiser votre mère adorée
Vous invite à bénir dans la langue sacrée
Le Dieu qui des enfants enchante le sommeil,

Pensez-vous quelquefois que sur cette humble terre
D'autres enfants, hélas! comme vous bons et doux,
Sur leur chevet bien froid s'éveillent avant vous,
Qui ne connaissent plus ce baiser d'une mère?

Priez, priez pour eux! car ils mourraient de faim
Si les petits oiseaux qui passent sous la nue,
Voyant leur abandon et leur enfance nue,
Ne laissaient sur leurs pas quelques miettes de pain.

Ce pain se fait au ciel du froment de l'aumône ;
Il est, au Paradis, une plaine d'amour,
Où l'épi pour mûrir n'a besoin que d'un jour,
Et qu'un lac bienfaisant de ses eaux environne.

Les anges, en chantant, entr'ouvrent le sillon,
Et les vierges, le soir, moissonneuses divines,
De leurs faucilles d'or dépouillant les collines,
Entre les orphelins partagent la moisson.



❧ X. ❧

SONNETS.

1.

LA LEÇON MATERNELLE.

A Saint-Cloud, sous le bois, tout rouge de colère,
Un enfant poursuivait sa bonne en la frappant;
Une dame passait qui dit, le voyant faire :
— « Ah ! c'est mal, et toujours du mal on se repent. »

Et l'enfant, à ces mots, crut entendre sa mère ;
Et derrière un tilleul se blottit tout tremblant ;
Une larme brillait au bord de sa paupière,
D'un muet repentir signe doux et charmant

La vie a des écueils, enfant, où le pied glisse ;
Mais, si tu sens un jour que ton ame faiblit,
Souviens-toi de la dame et des bois de Saint-Cloud.

Cette voix entendue aux rives de la Seine,
C'est la voix de ton ange, il te suivra partout,
Et ce matin, enfant, il se nommait LA REINE !

2.

L'ESCALIER DE FONTAINEBLEAU.

29 MAI 1837.

Le vieux palais attend, et la grille bruyante
Tourne sur ses gonds lourds, et s'ouvre avec orgueil.
Deux reines et deux rois attendent sur le seuil,
Et la nue en silence amasse la tourmente.

Est-ce Napoléon qui, désertant l'écueil
Où de vingt rois ligués l'enchaina l'épouvante,
Va remonter vivant la spirale éclatante
Qu'il descendit un jour devant la France en deuil?

Ses maréchaux sont là, pêle-mêle héroïque,
Foule illustre, et là-haut, sur la tourelle antique,
Les vents ont dans les airs déroulé son drapeau;

Mais par-delà les flots, sur le roc solitaire,
Le saule pleure encore, et de ce grand tombeau
Nulle main aujourd'hui n'a dérangé la pierre.

3.

L'ESCALIER DE FONTAINEBLEAU.

29 MAI 1837.

Non, non, ce n'est pas lui, ce n'est pas la conquête,
Sombre muse d'un peuple et d'un siècle orageux ;
Assez long-temps la France en a mené la fête,
Et convié la guerre et la mort à ses jeux...

C'est une femme jeune et de grace parfaite,
Qui monte l'escalier aux degrés sinueux,
Et plus lointain déjà le bruit de la tempête
Dans la voix du canon se perd au fond des cieux.

Dans ses regards, où brille une noble espérance,
L'avenir plus serein sourit à notre France.
C'est la paix, c'est l'oubli, l'union du pays.

O France! entre les tiens étouffe toute haine,
L'étoile de ton roi se lève sur son fils,
Et son premier rayon le conduit vers Hélène.

4.

A MADAME

LA GRANDE-DUCHESSE DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN.

On vous disait : — « Il est une terre maudite
» Qui sous les pas des rois toujours tremble avec bruit,
» Où le peuple toujours se soulève et s'agite
» Sous l'éclair éternel qui sillonne sa nuit. »

Vain rêve de la peur, ou mensonge hypocrite
D'une ame où vainement le soleil entre et luit !
Mais vous, vous avez dit : — « Ma fille, partons vite,
» C'est là qu'il faut aller, et que Dieu nous conduit. »

Et vous êtes venue, et pour la jeune fille
Ce peuple, devenant une immense famille,
De ses champs dans ses mains a pris toutes les fleurs.

Déjà nos sœurs en elle aiment leur sœur aînée,
Et tous, en la voyant, nous gravons dans nos cœurs,
Madame, que c'est vous qui nous l'avez donnée.

5.

J E A N N E D ' A R C

A V E R S A I L L E S .

Vierge de Vaucouleurs, c'est bien toi que j'ai vue,
Jeune ombre assise au pied du marbre solennel
Où vient la foule ardente et toujours plus émue,
Saluer ton image et ton nom immortel.

O Jeanne, en ce temps-là ta France était perdue,
Mais tu saisis le glaive oublié sous l'autel,
Et l'éclair qu'en sortant jeta sa lame nue
Éveilla ton dauphin dans les bras de Sorel...

Près du roi cependant que suivait sa famille
Ton regard s'arrêtait sur une jeune fille
Qui s'obstinait dans l'œuvre à n'admirer que toi.

Et ce regard disait : — « Pour raconter mon ame
» Et cette voix des saints que j'écoutais en moi,
» C'était peu d'un artiste, il fallait une femme! »

❧ XI. ❧

UN COUP DE TONNERRE.

(TRÉPORT, 1835.)

1.

Sur la côte de Normandie,
Où le soir, comme un incendie,
Le soleil descend dans les flots,
Le roi vient quelquefois encore,
Sous la falaise âpre et sonore,
Entendre un chant de matelots.

Une église à la cité chère,
Déchue, hélas ! mais encor fière
De ses merveilles d'autrefois,
Regarde la maison royale,
Comme à l'époque féodale
Se regardaient papes et rois.

L'autre nuit, de ses noires ailes
L'ouragan heurtait les tourelles ;
On dormait mal au vieux château .
Et dans ces superbes demeures,
L'enfant des rois comptait les heures,
Comme le pauvre en son hameau.

Et le matin sur la vallée,
Toujours terrible, mais voilée,
La foudre passait avec bruit ;
Tout se taisait : sous la tempête
Les mâts, au port, courbaient la tête ;
On avait peur comme la nuit.

Cependant la sombre tourmente
Sur l'église passe impuissante,
Épargnant aussi le château,
Et s'en va, tout près de la terre,
Verser le feu de sa colère
Sur quelques gerbes en faisceau.

Le lendemain, vers la montagne
Où domine sur la campagne
L'église antique de Tréport,
Deux humbles convois cheminèrent,
Et tous les pêcheurs se signèrent
En disant tout bas : C'est la mort !

A leurs gémissantes familles
Manquaient, hélas ! deux jeunes filles ,
Fruits ravis avant la saison ;
En tombant , la foudre envieuse
Avait frappé la moissonneuse
En même temps que la moisson !

2.

Ne dites pas, ô tristes mères !
Que le Seigneur garde aux chaumières
Les plus terribles de ses coups ,
Et quand sur vous la foudre tonne ,
Qu'il laisse en paix sous leur couronne
Les grands dormir auprès de vous.

Il est vrai : quelquefois la foudre
Éclate , brûle et met en poudre
Le frêle chaume des pêcheurs ,
Tandis que , sur la même plage ,
Échappent aux traits de l'orage
Deux jeunes princes voyageurs.

Voilà vos filles trépassées,
Et sur leurs couches délaissées,
Tombent épars vos cheveux gris,
Tandis qu'assise sur la soie
Une reine, en sa douce joie,
Attend le retour de ses fils.

Aujourd'hui, quand les vôtres meurent,
Ceux-là vivent, et vos yeux pleurent
Des pleurs inconnus à ses yeux.
Mais vers Paris, ô pauvres ames !
Regardez bien ! et puis, ô femmes,
Allez encor vous plaindre aux cieux !...

Toujours prête, une balle impie,
Lorsque le roi passe, l'épie,
Et le couvre du sang des siens,
Et chaque jour l'auguste tête
Traverse la même tempête
Le front calme et les yeux sereins.

Ici du moins la foudre passe,
Ici le lendemain efface
Le noir sillon de l'ouragan,
Et chacun avec confiance
S'endort, le soir, dans l'espérance
Des bienfaits du vieil Océan.

LOIN DU FOYER.

Mais, ô mon Dieu ! lorsqu'en ce Louvre
Votre regard plonge et découvre
Un roi grand, équitable, humain,
Donnez-lui donc en cette vie
Les nuits du pauvre qui l'envie
Et qu'il abrite sous sa main !



❧ XII. ❧

A M. ANTOINE DE LATOUR.

SUR LE 28 JUILLET 1835.

Étrange changement dans la nature humaine !
On peut dire à présent pleurer comme une reine,
Pleurer un jour de fête, ainsi qu'un jour de deuil,
Pleurer sur un berceau, pleurer sur un cercueil,
Pleurer, oui, c'est le mot ! pleurer toute sa vie
Comme ce pauvre peuple à qui l'on fait envie !
Ah ! descends dans ton cœur et dis la vérité,
Peuple, n'est-ce pas là la grande égalité !
O liberté divine, ô ma belle déesse,
Combien ces insensés te causent de tristesse !
Comme ils comprennent mal ton empire nouveau,
Comme je vois tes pleurs couler sous ton manteau !

Ne désespère pas pourtant de notre France,
Reste au milieu de nous malgré cette souffrance;
Laisse-les, ces mortels, obscurcir ta clarté,
Et toi, déesse, attends avec tranquillité!

Lorsqu'au pays de Naples une immonde tempête
De la terre et du ciel vient suspendre la fête,
Le grand astre un moment voile son front vermeil,
Car il sait que toujours il sera le soleil!

ANTONI DESCHAMPS.

)o<▷o(

❁ XIII. ❁

RÉPONSE

A M. ANTONI DESCHAMPS.

1.

Le front entre mes mains , assis sur le rivage,
Je regardais la mer briser contre la plage ,
Et sous le fouet divin refluer en grinçant ,
Comme un coursier fougueux se cabre en frémissant.
Encore ému du crime aux grandes funérailles
Je méditais des lois les saintes représailles ;
Et je disais : Mon Dieu ! l'homme est-il fait ainsi ?
Votre bras le tient-il en laisse, comme ici
Vous tenez cette mer qui sous vos doigts palpite ,
Et qui , sans avancer, incessamment s'agite ?

Ou si l'autre Océan qu'on nomme humanité
Marche de siècle en siècle, et dans sa liberté,
Se creusant chaque jour des rives plus profondes,
Reporte plus avant les trésors de ses ondes?
Je doutais, Antoni, mais ta voix m'a parlé,
Mais ton pieux génie à moi s'est révélé,
Et, prenant par la main l'ange qui l'accompagne,
A, pour me visiter, déserté sa montagne.
Ah! béni soit le jour qui m'apporte de toi,
Comme un salut d'ami, la parole de foi!
Ah! béni soit ce jour! soit la lèvre bénie
Qui verse dans la plaie un baume d'harmonie!
Béni l'humble chrétien qui, debout sous la croix,
Mêle une larme sainte à ce grand pleur des rois.

2.

La mer était sereine, et la brise avec grace
Se jouait dans la vague et ridait sa surface :
On voyait, par moment, au fond de l'horizon,
Glisser, comme endormis sous leur haut pavillon,
Quelques bricks voyageurs dont la voile légère,
S'inclinant du côté de la blanche Angleterre,
Semblait vouloir de loin saluer en fuyant
Sur son rocher d'Hastings l'ombre du conquérant.

Moi, j'en vis venir un plein de sombres présages :
Tout était noir, les mâts, les voiles, les cordages.
Il passa lentement comme passe un cercueil ;
Et dès lors tout changea, la mer parut en deuil.
Cet hôte lui pesait, mais bientôt la rafale
Emporta brusquement la vision fatale,
Et l'Océan reprit ses royales splendeurs.

Pareils à ce navire aux sinistres couleurs,
Pêle-mêle frappant les plus nobles victimes,
Parmi les nations se dressent les grands crimes.
A leur aspect s'émeut l'antique genre humain,
Et pour se rassurer sa grande ame a besoin
Que le doigt du Seigneur déroule devant elle
Les glorieux sillons de sa course immortelle,
Sillons où chaque siècle est contraint de bâtir,
A sa halte du soir, un tombeau de martyr,
Mais qui s'en vont, au bruit des hymnes d'allégresse,
Se perdre à l'horizon des champs de la promesse.

3.

Toi, les bras étendus vers ce monde infini,
Avec ta forte voix tu chantes, Antoni.
Chante, tes vers sont grands, et ta voix est de celles
Qui portent sans fléchir les vérités nouvelles :

Le verbe en tes concerts vibre éclatant et pur.
Moi, comme aux jours sereins, je crois aux cieux d'azur ;
Mais je ne chante plus, et sur les froides grèves
Je pleure avec tous ceux qui pleurent leurs beaux rêves.
Pour nous de Pharaon les flots se sont ouverts ;
Mais pour guider, hélas ! nos pas dans les déserts,
Quand te lèveras-tu, colonne tutélaire ?
Voilà bien la fumée, où donc est la lumière ?



❧ XIV. ❧

DERNIERS SOUPIRS.

SONNETS.

I.

RÉSIGNATION.

Maintenant que ma vie est une vaine cendre
Que le souffle du vent dissipe jour à jour ;
Maintenant que mon cœur se laisse encor surprendre
Aux tièdes voluptés de quelque fol amour ;

Maintenant que du ciel j'ai voulu redescendre
Dans la foule où tout va se perdre sans retour ,
Et que les souvenirs qui devaient me défendre ,
Au fond de ma pensée ont péri tour à tour.

Vous que j'ai tant aimée, ah ! laissez-moi vous dire
Que dans votre regard, que dans votre sourire
J'avais vu naître un monde à l'horizon vermeil ;

Mais vous l'avez voulu , j'ai baissé la paupière,
Et des enfants d'Adam épousant la misère,
Je marche dans leur ombre et je dors leur sommeil.

2.

L' AUTOMNE.

Chaque jour , en tombant sur la terre glacée ,
Des feuilles de nos bois la dernière moisson
Emporte de mon cœur la plus chère pensée ,
Quelque sonnet qui suit le pâle tourbillon.

Et feuilles et sonnets , au gré de l'Aquilon ,
S'égarant un moment sur la foule insensée ,
Puis retournent flétris à l'ombre du vallon ,
Le voyageur les foule , et leur heure est passée.

Du moins , lorsque de mai le soleil renaitra ,
Sur les monts rajeunis l'arbre reverdira ,
Et pour lui les hivers n'auront été qu'un rêve ;

Mais vainement hélas ! des jours qu'il a perdus
Le poète en son cœur croit réveiller la sève ,
Le cœur n'a qu'un printemps , et ne refleurit plus.

3.

COMBATS.

D'où nous viennent parfois ces heures de détresse
Où l'homme s'abandonne et retourne à son mal,
Où la main qui brisa l'idole enchanteresse
En cherche les débris autour du piédestal?

N'est-ce rien, ô mon Dieu ! que toute une jeunesse
Liée au même joug par un instinct fatal,
Et si je veux jeter le fardeau qui m'opresse,
Pourquoi donc en mon cœur ce combat inégal?

Hélas ! ainsi que nous, sous le même feuillage,
La colombe refait son nid après l'orage ;
Où l'éclair l'a frappée, elle attend le bonheur.

Une secrète voix me dit-elle d'attendre ?
Non, tout espoir est mort, mais il faut à ce cœur
Un jour pour se donner, mille pour se reprendre.

4.

DÉGOUT.

Il est des jours ingrats où tout est triste et noir ,
Où de ce qu'on attend rien n'arrive à son heure ,
Où la lyre se tait sous la main qui l'effleure ,
Où l'autel ment au prêtre et l'amour à l'espoir ;

De ces jours où tout livre exhale un chant qui pleure ,
Où l'esprit cherche en vain et regarde sans voir ,
Où le fort n'a de force et le grand de pouvoir
Que pour mieux se sentir petit dans sa demeure.

Que ferons-nous , mon Dieu ! dans ces ennuis profonds ?
Dans les sables ardents nous cacherons nos fronts ,
Jusqu'à ce que sur nous ait passé tout l'orage ;

Puis , oubliant bientôt l'orage et les éclairs ,
A cet amour maudit qui tourmente notre âge
Nous jetterons encore et notre ame et nos vers.

5.

L'HIVER.

Ce qu'il faut au bonheur, lorsque souffle la bise,
C'est une porte close, un livre, et dans un coin
Une lampe qui brûle, et qui tout bas me dise
Que, si l'ennui venait, la muse n'est pas loin.

Il faut que d'heure en heure, et d'église en église,
La voix de l'avenir me parle dans l'airain,
Relève par degrés mon ame qui se brise,
Et, d'espoir en espoir, la mène au lendemain.

Surtout que nul amour ne tourmente ma veille,
Ou si dans le passé quelque ombre se réveille,
Qu'elle s'efface vite, et se perde à mes yeux,

Dans ce monde de l'ame, où d'une vie étrange
L'art anime son rêve, être mystérieux
Qui n'est déjà plus l'homme, et n'est pas encor l'ange.

6.

A UN ASTRONOME.

Ami, si dans le ciel, sur ces pages d'azur
Dont votre œil lit d'en bas les sublimes merveilles,
Vous savez une étoile où, pour ses longues veilles,
La couche du poète est un chevet moins dur,

Un monde où le poète, en charmant les oreilles,
Puisse au cœur préféré s'ouvrir un chemin sûr,
Ami, dites-le moi, que vers ce monde pur
J'emprunte pour voler les ailes des abeilles;

Car je suis las de voir mes hymnes impuissants,
Monter et s'exhaler ainsi qu'un vil encens,
(Les larmes et les vers sont l'encens de notre ame...)

Mais non, astres jaloux, poursuivez votre cours,
Laissez-moi, sur la terre, adorer cette femme,
Je veux l'aimer encor, je veux l'aimer toujours.

7.

S O U V E N I R.

Que voulez-vous de moi, sylphe de ma colline ?
A mes tristes combats venez-vous m'arracher ?
Ah ! ce n'est plus l'enfant que votre main divine
Berçait déjà rêveur , au pied de son rocher.

Depuis que loin de vous mon pied, hélas ! chemine ,
Si long-temps et si loin je l'ai laissé marcher ,
Qu'aujourd'hui vainement mon oreille s'incline ,
Pour écouter encor l'appel de mon clocher.

Pourtant à mon oreille il était doux et tendre ,
Quand sous les châtaigniers il venait me surprendre ,
Et qu'il mêlait sa plainte aux chansons de mes sœurs.

Moi, je chantais aussi, mais ce chant de ma joie,
En traversant l'orage où mon cœur fut en proie ,
Y prit, je le sens trop, l'amertume des pleurs.

8.

DERNIER EFFORT.

Encor quelques efforts, encore un seul peut-être,
Et vous serez, amis, contents de ma vertu ;
J'ai, depuis bien des jours, vaillamment combattu,
Encore un jour de lutte, et je serai le maître.

Que l'aube seulement éclaire ma fenêtre,
Et de ce fol amour rien n'aura survécu,
Que l'orgueilleuse joie, après qu'on a vaincu,
Dans un air libre et pur de se sentir renaître.

Et j'aurai triomphé de tous ces vains regrets,
De ces tendres ennuis, de ces retours secrets
Dont le cœur, par moment, se laisse encor surprendre,

Et qui font que d'abord, au moindre souvenir,
On se trouble, on écoute, et qu'on a l'air d'attendre
Quelqu'un que l'on sait bien ne devoir pas venir.

9.

REGRET.

Quand la flamme au foyer pâlisait vers le soir,
C'était jadis pour moi votre heure de clémence;
Nous nous taisions tous deux, mais un rêve d'espoir
Arrivait à mon ame à travers ce silence;

Sur mon front, où l'amour n'était plus une offense,
Passait ce grand œil bleu dont je sais le pouvoir,
Je ne le voyais pas, mais ma longue souffrance
En devenait plus douce, et je croyais le voir.

Mais aujourd'hui qu'il faut n'aimer plus ce que j'aime,
Quand la flamme au foyer tombe et meurt d'elle-même,
Dans mon cœur désolé quelque chose se plaint;

Ma main ne cherche plus une autre main dans l'ombre,
Et je sens, dans ce cœur où tout devient plus sombre,
Une autre flamme encor qui pâlit et s'éteint.

10.

LA CHANSON D'ADIEU.

Je cherche au firmament une étoile nouvelle,
Celle qui me fut chère a disparu des cieus ;
Je ne la maudis pas, sa clarté me fut belle,
Et son dernier rayon est encor dans mes yeux.

Peut-être un autre cœur, à mes vœux moins rebelle,
En vers mieux inspirés ou plus mélodieux
Me rendra les soupirs qui s'égarèrent vers elle.....
Mais soyons-lui clément, à l'heure des adieux.

Elle ira dans ce monde où celle qui fut Laure
Entre ses jeunes sœurs murmure, à chaque aurore,
Le doux nom de Pétrarque et sa chanson d'amour ;

Mais jamais, dans le ciel, de sa bouche sévère,
Elle ne redira le nom de son trouvère,
Et son cœur, s'il l'a su, ne l'aura su qu'un jour.

❧ XV. ❧

ÉLÉGIE.

A MON AMI A. S.

Le chasseur devant lui lance à perte d'haleine
Ses limiers ardents,
Puis s'arrête lassé, redescend dans la plaine,
Et revient à pas lents.

Il rentre, le voici : la cheminée antique,
A côté du vieux cor,
Reprend avec orgueil sa parure héroïque,
Le fusil chaud encor.

Lui, raconte à l'ami qui, sage, en sa demeure
Resta pour méditer,
Ses fatigues du jour qu'il oublie avec l'heure,
Rien qu'à les raconter.

Tel avant que d'aller, appesanti par l'âge ,
Où sont allés d'abord
Ceux qui , dès le matin , pour l'éternel voyage
Partirent sans effort ,

Avant que d'aller rendre à ce Dieu solitaire
- Qui vers l'éternité
Regarde cheminer les races de la terre ,
Ma triste liberté,

Par un beau soir d'été, sous un ciel sans nuage ,
Assis le long des blés
Je vous dirai peut-être , ami , de mon jeune âge
Les jours vains et troublés.

Vous comprendrez alors ce que peut une femme
Verser d'ennuis jaloux
Dans ces hymnes d'amour qui semblent de notre ame
Couler à flots si doux.



❧ XVI. ❧

UNE FLEUR.

Hier, lorsqu'au matin sonnait la dixième heure ,
J'allais, et je ne sais comment il arriva
Que je me retrouvai devant votre demeure ,
Je ne sais où j'allais , mais je me trouvai là.

Et de tristes pensers dans mon sein murmurèrent ,
Tristesses que le cœur exhale en les chantant ,
Et ces pensers vers vous doucement s'élevèrent ,
Comme un parfum des bois qui s'épure en montant.

Et j'avais une fleur , messagère odorante
Des premières senteurs du printemps revenu ,
La porte était ouverte, et d'une main tremblante
J'y jetai cette fleur , et m'enfuis tout ému.

**Va ! ton destin est beau , pauvre fleur printanière ,
Car peut-être sur toi son regard tombera ;
Tes feuilles vont mourir éparses sur la terre ,
Mais peut-être , en passant , son pied te foulera .**



XVII.

UN SOIR.

Laissez-moi retrouver, là-haut, sur la colline,
Dans les sentiers qu'hier nous avons parcourus,
L'enivrant souvenir de cette heure divine
Qui ne reviendra plus;

Heure délicieuse, où, sur l'herbe foulée
Nous nous sommes assis, pour écouter tous deux
Les légers bruits du soir, montant de la vallée
Pour mourir dans les cieux.

Car chaque heure des jours de l'été qui commence
A son charme qui plane au-dessus des moissons,
Le matin ses parfums, midi son long silence,
Et le soir ses chansons;

En ces lieux où naguère elle s'est reposée,
Je reviens maintenant puiser dans chaque fleur
Ses suaves pensers, bienfaisante rosée
 Qui tombait de son cœur.

Et comme ce lin pur que la vierge Marie
De sa quenouille d'or laisse flotter aux vents,
Surprend le voyageur qui foule la prairie
 Dans ses réseaux mouvants ;

Ainsi, lorsque cherchant des traces effacées,
Pas à pas, je parcours ce mont du souvenir,
En foule s'éveillant, d'ineffables pensées
 Reviennent m'assaillir.

Elle disait : — « Voyez comme au loin sur la pente,
» Pendant que le soleil descend à l'horizon,
» L'harmonieux reflet de sa splendeur mourante
 » Colore le gazon. »

Moi, je ne voyais pas cette tristesse douce
Qu'épanchait à nos pieds le soleil endormi,
Je ne voyais plus qu'elle assise, ou sur la mousse
 Se levant à demi ;

Et près d'elle, debout, à son visage tendre
Attachant mon regard et mon ame à la fois,
Je regardais s'ouvrir les lèvres, sans comprendre
Ce que disait la voix.

Mon ame recueillait la parole angélique,
Et je pensais : Du jour le concert va cesser,
Mais cette voix du ciel reprendra le cantique
Que l'autre va laisser.

Elle disait encore : — « Écoutez l'alouette
» Mélant son frais murmure au murmure des blés,
» Et vers l'oiseau chanteur elle penchait sa tête
» Pour l'entendre de près. »

Moi, je n'écoutais pas ce qu'aux moissons nouvelles
L'alouette disait, avant de s'endormir,
Je regardais cet ange, et tremblais que ses ailes
Ne vinsent à s'ouvrir.

Il semblait, à la voir touchant le sol à peine,
Que dans le frêle accord qu'elle écoutait ainsi
Son oreille entendit quelque autre voix lointaine
Qui lui parlait aussi.

Puis, en redescendant, au buisson qui s'incline,
L'humble rose des champs s'effeuillait sous sa main,
Et mes lèvres ensuite effleuraient l'églantine,
Quand Elle était plus loin.

Ah! donnez-moi, mon Dieu! sur cette pauvre terre
Une autre heure semblable avant le dernier jour,
Puis des siècles après de deuil et de misère,
Pour cette heure d'amour!



❧ XVIII. ❧

SONNETS.

1.

LE CHALET DE SAINT-GATIEN.

A MON AMI ULRIC GUTTINGUER.

Une blanche maison, et devant, un jardin
Où, parmi ses enfants, le maître vient sourire,
Et feuilleter, assis sous l'odorant jasmin,
Quelque livre où souvent il regarde sans lire.

Au tomber de la nuit, le murmure lointain
De ce grand Océan qui répond à la lyre;
Dieu répandit, Ulric, ces dons sur ton chemin,
Doux trésors d'un bonheur dont l'image m'attire.

Telle est la vie, Ulric!... Jardin mystérieux .
Où de l'abîme, hélas! les esprits envieux
Dans la plus belle fleur cachent plus d'une épine ,

Mais où parfois du moins nous pouvons , sur le soir ,
Aspirer la fraîcheur de cette mer divine
Qu'au fond de la pensée on entend sans la voir.

PORT-ROYAL DES CHAMPS.

A SAINTE-BEUVE.

A Port-Royal désert je suis allé revoir
La place où, méditant la parole divine,
Nicole s'asseyait, où, tant de fois, le soir,
S'exhalèrent en pleurs les penses de Racine.

Et ces grands souvenirs sur une humble ruine
M'ont fait prendre en mépris et notre vain savoir,
Et les sentiers trompeurs où notre esprit s'obstine,
Et pour nos pauvres vers l'orgueil de notre espoir.

Toi qui les a connus ces graves solitaires,
Qui sous l'herbe as cherché leurs traces toujours chères,
Tu sais ce que leur vie eut d'austères douceurs;

Ah! dis-nous si ce monde aux volontés flottantes
Vaut leurs bois embaumés, leurs sources jaillissantes,
Et le bruit de nos pas le silence des leurs.

3.

RÉPONSE.

Demande-moi plutôt, ô poète sincère,
Dans ta comparaison de notre vanité
Avec la vertu simple et la fidélité
De ces cœurs qui cherchaient le seul bien nécessaire ;

Demande-moi plutôt, en touchant ma misère,
Si j'aurai rien pris d'eux pour l'avoir raconté,
Si le signe fatal, en ce siècle vanté,
N'est pas autour des saints cette étude trop chère,

Le plus stérile emploi s'il n'est le plus fécond,
Le plus mortel au cœur s'il ne le change au fond :
Regarder dans la foi comme au plus vain mirage,

Se prendre à la ruine, et toujours repasser,
Comme aux bords d'une Athène, à l'éternel rivage ;
Toucher toujours l'autel sans jamais l'embrasser.

SAINTE-BEUVE.

4.

A UNE JEUNE FILLE PEINTRE.

(VICTOIRE B...)

La terre ne croit plus, le siècle qui s'en va
A de tous les trépieds brisé l'antique moule,
Et seul, sur les débris du temple qui s'écroule,
L'art se souvient encor du nom de Jéhova.

Aux vers de Lamartine un esprit divin coule;
Scheffer sous ses pinceaux deux fois le retrouva,
Et la sueur de sang qui jadis nous sauva
Des chants de Meyer-Béer ruisselle sur la foule;

Du haut des grands sommets d'où son œuvre nous luit,
L'art subjuge le monde et l'arrache à sa nuit;
Je l'écoute à genoux et lui livre mon ame;

Mais, ô consolateur, que je t'aime bien mieux,
Lorsque de tes clartés moins prodigue à mes yeux,
Tu mets ton auréole au front d'une humble femme!

5.

A L'AUTEUR DE *MARIE* ET DES *BRETONS*

Je t'aime, ô blond Morgan, de ta main jeune et fière
Servant des vieux Bretons l'autel abandonné,
Plein de leur sainte image, et le front incliné
Sur l'urne de granit qui garde leur poussière.

Lorsque de leur sentier chacun s'est détourné,
Il est beau de chercher leurs pas sur la bruyère,
Et d'enseigner au fils le rude chant du père
Sur le flot qu'autrefois leur barque a sillonné.

Il est beau de redire à la grève sauvage
Le poème sanglant de ce dernier naufrage
Dont nul encor n'a vu les peuples revenir,

Mais le plus beau destin, mais le tien, ô poète,
C'est du pied des tombeaux qu'entr'ouvre la tempête,
De chanter le passé, les yeux sur l'avenir!

RÉPONSE.

SUR LES ANCIENS POÈTES.

Au temps passé, rimeurs ne rejetaient
Les fiers dixains, les sonnets, les octaves,
Arène étroite où luttaien^t les plus braves,
Poignard d'acier qu'avec grace ils portaient;
S'il vous plait mieux, cassette bien fermée
Sous triple clef à tout regard jaloux,
Mais d'où sortaient arômes fins et doux
Pour notre dame et pour leur bien-aimée.

Poignard d'acier et coffret lamé d'or,
Mieux que ceux d'autrefois vous les portez encor.

A. BRIZEUX.

7.

A UNE JEUNE FILLE POÈTE.

(LOUISE CROMBACH.)

Vous avez fui le seuil de votre vieille mère,
Enfant! et parmi nous vous venez habiter;
Et l'on dit qu'au foyer de votre humble chaumière,
Nulle voix n'a formé vos lèvres à chanter.

Étrange illusion! sur cette pauvre terre
La poésie encor revient nous visiter.
Seulement ce n'est plus cette belle étrangère
Qui dit : Je suis la muse, et qu'il faut écouter.

C'est un écho dans l'air qu'on croit toujours entendre,
Sur une bouche aimée un sourire plus tendre,
Une image, une fleur, mille songes divins,

Qui sait? un jeune oiseau qui sur votre fenêtre
Aura dit sa chanson, et sous les grands sapins,
Votre ame, à son insu, l'aura suivi peut-être.

8.

MARIE TAGLIONI.

Laissons vers d'autres bords la divine infidèle
De ses destins légers poursuivre l'heureux cours;
Laissons, laissons-la fuir, et pour d'autres amours
Renaître au doux éclat d'une gloire nouvelle.

Nous l'aurions outragée, et d'autres avant elle
S'en allèrent trop tard, qui firent nos beaux jours;
Elle part belle et jeune, hélas! mais pour toujours
Dans notre souvenir la voilà jeune et belle!

En vain ce nord glacé peut, sous un ciel moins pur,
Engourdissant la vie en ses veines d'azur,
Faire de l'Immortelle une humble bayadère,

Toujours nous la verrons sur le bûcher en feu
S'asséyant pour mourir, simple femme, et légère
Se relevant soudain, Déesse aux bras d'un Dieu.

9.

A THÉODORE GUDIN.

Un jeune homme partait pour la blonde Amérique,
Pauvre, il allait au loïn, sur de plus heureux bords
Chercher quelques épis tombés de leurs trésors :
Sa mère l'attendait sur le seuil domestique.

Lui, penchant sur l'abîme un front mélancolique,
Il semblait dans la vague entendre des accords,
Comme si, tous en chœur, les anciens nochers morts
Chantaient à l'Océan un hymne fantastique.

Au retour, sur le pont les vieux marchands assis
Dans un vin généreux endormaient leurs soucis,
Et prenaient en pitié le jeune homme aux mains vides,

Mais ils ne savaient pas ce qu'un noble destin
Semait pour lui de gloire en ces plaines humides,
Qu'il serait roi des mers... car c'était toi, Gudin !

10.

A SILVIO PELLICO.

J'ai perdu ma pauvre mère, le 12 avril.

SILVIO. (Lettre.)

Marietta avait cessé de vivre depuis neuf mois.

SILVIO. (Prisons.)

Ta gloire a ses jaloux ; en cet âge de haine ,
O mon doux prisonnier , la gloire est un écueil ,
Et l'ange dont la voix aurait calmé ta peine ,
Ta mère dort dans l'ombre et la paix du cercueil .

Pendant tes mauvais jours , patiente et sereine ,
Elle a , jusques au bout , vécu ses jours de deuil ,
Pour qu'un rayon d'amour , en glissant sur ta chaîne ,
T'avertit que Jésus t'appelait sur le seuil .

Mais lorsqu'elle eut senti couler de ses paupières
Sur ton front relevé ses pleurs et ses prières ,
Se souvenant alors de ce cloître écarté

Où ta sœur s'éteignit les mains sur sa poitrine ,
Et demandant à Dieu ta chère liberté ,
Elle est allée au ciel rejoindre l'orpheline .

11.

A M. DE LAMARTINE,

EN LUI PRÉSENTANT MON ALBUM.

Que je hais les albums ! un pauvre grand poète
Ne peut jeter au ciel sa plainte et sa langueur,
Qu'aussitôt les albums , méditant sa conquête,
Ne présentent leur page au sublime rêveur.

Et des indifférents la foule satisfaite,
Sous chaque trait de plume épiant la douleur,
S'en va chercher après quelle fibre secrète,
En écrivant ces vers, a vibré dans ce cœur.

Nul , ami , plus que moi ne hait cette manie ;
Mais quand c'est l'amitié qui demande au génie
Un lambeau de sa pourpre , un éclair de son nom ,

De ce nom que pas un en ce siècle n'efface ,
Et que les voyageurs dans la prison du Tasse
Vont lire, écrit par vous , près du nom de Byron !

23.

12.

A CASIMIR DELAVIGNE.

Si j'étais Casimir, ayant pour interprète
Cette jeune Rachel au sublime regard,
Je voudrais qu'en mes vers la France eût bonne part,
Et que Jeanne au théâtre eût enfin son poète.

Si j'étais Casimir, un des maîtres de l'art,
Avec ces lèvres d'or que la muse lui prête,
Je voudrais te chanter, ô toi, dont la houlette
Brisa, sous Orléans, la dent du léopard.

Deux fois vengée alors, la vierge des batailles
Aurait son drame aussi, comme elle a dans Versailles
(Monument de douleur!) son marbre souverain,

Et d'un pied dédaigneux repoussant en arrière
Le piédestal impur où la plaça Voltaire,
Sur l'immortel bûcher remonterait demain.

XIX.

LA MER.

Oh ! lorsque je la vis pour la première fois,
La mer ! lorsque le bruit de sa puissante voix
Éveilla tout un monde en mon ame agrandie,
Vous étiez loin de moi, misères de la vie !

Je sentais tour à tour, avec un saint effroi,
L'humanité monter et redescendre en moi ;
La nature, étendant ses ailes sur l'abîme ;
Pour moi, depuis ce jour, prit un sens plus sublime ;
Et je crus que des flots le grand modérateur
De son œuvre lui-même admirant la splendeur,
Parfois, du firmament, ouvrait sa main immense,
Et devant l'ange ému déroulait en silence

Sur le sein frémissant de ce vaste univers ,
Comme un manteau royal , la majesté des mers.
Et moi , muet , pensif et la tête baissée ,
J'écoutais , tout tremblant , le chant de ma pensée
Qui naissait , qui croissait , qui retombait plaintif
Avec le flot brisé sur le flanc de l'esquif ;
Et j'allais , m'écriant sur la rive sonore :
Oh ! pour m'emporter loin , bien loin , plus loin encore ,
Avec cet Océan et ses flots déchainés ,
Ailes de la colombe , ailes blanches , venez ! ..



❧ XX. ❧

A UNE JUIVE.

Quand vos aïeux pleuraient assis le long des fleuves,
Et qu'aux saules voisins pendaient les harpes veuves
Des hymnes du Seigneur,
Le maître leur disait : Chantez-nous ces cantiques
Que dans votre Sion les cèdres prophétiques
Se répètent en chœur.

— « Comment chanterions-nous, le front dans la poussière,
» Les hymnes de Sion sur la terre étrangère ?
» Ah ! plutôt désormais,
» Chère Jérusalem, si jamais je t'oublie,
» Ma langue, auparavant desséchée et flétrie,
» S'attache à mon palais ! »

C'était le temple auguste et l'auguste colline
Dont la figure en deuil pesait sur leur poitrine ,
 Comme un fardeau d'airain.
Mais quelque chose encor sur leur bouche offensée ,
Quand le maître parlait, enchainait leur pensée
 Dans un morne dédain.

Dieu, qui donne l'essor aux paroles sacrées,
Ne permet pas que l'homme aux lèvres inspirées
 Ordonne de s'ouvrir,
Et toujours en secret libre de ceux qu'elle aime,
L'inspiration sainte attend que l'Esprit même
 Lui dise de partir.

En vain vous êtes belle, et des filles d'Asie
Vous avez tout le charme, et leur grace choisie
 Et leur molle langueur ;
En vain vous y joignez la voix mélodieuse ,
Et cette autre beauté touchante et sérieuse
 Que donne un noble cœur.

Vous pouvez, ô Judith, belle comme vous êtes ,
M'enseigner d'un regard ce que par ses prophètes
 Vous disait Jéhova ,
Tu peux, ô Dalila, m'attirant sous ta tente ,
Endormir à tes pieds mon ame défaillante ,
 O jeune Dalila !

Mais faire que le vers , trésor de ma demeure ,
Coule comme un parfum qu'on épanche à toute heure ,
Mais faire qu'ici-bas
Le chant qui n'attend point et qui veut qu'on l'attende
S'échappe à votre voix , si Dieu ne le commande ,
Vous ne le pouvez pas.



❧ XXI. ❧

SONNETS.

1.

CONSTANTINE.

A EDGAR QUINET.

Un soir que je passais au pied de la colonne,
Je vis Napoléon, en se croisant les bras,
Écouter comme un bruit de canon qui l'étonne,
Et je crus, tout tremblant, qu'il allait faire un pas.

Était-ce le rayon de la lune d'automne
Qui de leur dur sommeil réveillait ses soldats?...
Mais les noirs tourbillons dont l'essaim l'environne,
Dans un muet effroi le regardaient d'en bas.

Et l'esprit encor plein de cette grande scène,
Je revenais, songeant à la plage africaine
Où nous avions laissé tant de généreux morts ;

Mais quelques jours plus tard, sur la brèche fumante,
Le drapeau de la France, arborant l'épouvante,
Du linceul de la gloire avait couvert leurs corps.

2.

LA CLOCHE DES CHEVALIERS DE RHODES ,

A VERSAILLES.

A MADAME ANGELET.

Jadis elle appelait aux devoirs de l'hospice
Les preux qui de la mer s'en revenaient vainqueurs ,
Et tous ces chevaliers de la sainte milice
Lavaient des pieds moins las, moins saignants que les leurs.

Ne va pas l'éveiller, ô siècle de malice !
Mais regarde et retourne à tes folles ardeurs ,
De peur qu'à ton appel , armé pour ton supplice ,
Le spectre des vieux temps ne se lève en nos cœurs.

Des antiques vertus le sublime spectacle
Du dévouement chrétien cet éternel miracle
En cet âge marchand nous feraient honte à tous ;

Près du pauvre qui souffre et nous demande un gîte ,
Nous passons froidement pour arriver plus vite
A la fête où l'ennui sera plutôt que nous.

3.

LE VIEIL INVALIDE.

Chacun se rappelle ce vieil invalide qui, au moment de mourir, se fit porter dans le salon de M. le maréchal Moncey, et expira devant le portrait de l'Empereur.

« Portez-moi, disait-il, devant mon empereur ;
» Je veux mourir, les yeux fixés sur son image ;
» Quand il s'en est allé, j'étais sur son passage,
» Il sera sur le mien et verra si j'ai peur. »

Et le pauvre soldat, à travers un nuage,
Sur ce front immortel retrouve avec bonheur
Un siècle presque entier de combats et d'honneur,
Depuis le jour où, jeune, il quitta son village.

Ainsi le laboureur qui sent sa fin venir,
Se traînant sur le seuil avant que de mourir,
Cherche encor le soleil au fond de la vallée,

Et des belles moissons s'entretenant tout bas,
Repasse les longs jours de sa vie écoulée,
Jusqu'au dernier sillon qu'il n'achèvera pas.

4.

LES CENDRES DE NAPOLÉON.

A ALEX... BARBIER.

La poésie est morte, elle vivait encore
Debout au pied du saule où gisait le héros,
Et de notre vieux monde, hélas! si peu sonore,
Sa voix avec un nom éveillait les échos;

Ils vont se rendormir : du couchant à l'aurore,
Rien ne troublera plus leur froid et long repos
Que le bruit qu'en tombant sous l'autel qu'on leur dore,
Une dernière fois rendront ces nobles os.

En mêlant cette cendre à tant de cendre vaine,
Les peuples en feront une poussière humaine
Qui se clôt, comme une autre, en un grossier linceul,

Et pendant que vers nous s'avance l'ombre altière,
La poésie en deuil, sa sublime géôlière,
A pris la place vide au fond de son cercueil.

5.

LA TOUR DE MONTLHÉRI.

A VICTOR HUGO.

Devant ton vieux donjon, ô tour de Montlhéri,
Folâtrent les enfants de toute la vallée,
Et je vois tressaillir ta tête crénelée
Sous l'ombre du passé qui s'éveille à leur cri.

J'ai peine à contempler ta majesté troublée ;
Mais une voix sortant du monument chéri :
— « Laisse, il faut à la mort que leur bouche ait souri,
» Et que toute grandeur sous leurs pieds soit foulée. »

Ainsi vont la nature et le temps ici-bas :
L'une créant toujours, l'autre toujours, hélas !
Heurtant quelque débris qui tombe pierre à pierre.

Et lorsque le rêveur voit du pauvre manoir
Les enfants, dans leurs jeux, disperser la poussière,
Il les maudit d'abord, puis s'assied pour les voir.

❧ XXII. ❧

LE TOMBEAU**D'UNE FEMME DE LA CAMPAGNE.****A MARIE.**

Lève-toi, voici l'aube, ô ma douce Marie!
Descends dans le jardin, où, le soir, en été,
La famille s'assemble et laisse en liberté
Ses yeux errer sur la prairie.

Passe, sans t'arrêter, devant le frais jasmin
Qui versa tant de fleurs sur notre heureuse enfance,
Et devant les rosiers où la brise balance
Les blanches perles du matin.

Là-bas, un peu plus loin, sous la ronce qui traîne,
Sans doute, au pied des murs, croit quelque pâle fleur
Qu'épargne par hasard le pâtre et le chasseur,
Quand ils rentrent par la garenne.

C'est là, ma sœur, vois-tu, la fleur qu'il faut cueillir.
Le tombeau qui l'attend couvre une simple femme
Qui ne sut ici-bas (si douce fut son ame!)
Que naître, aimer, prier, mourir.

Quand tu l'auras trouvée, alors pieuse et seule,
Cherche où dort à présent, sous le vieux marronnier,
Celle que, parmi nous, chacun, jusqu'au dernier,
Aima comme une antique aïeule.

Sur sa tombe nouvelle un moment tu priras,
Puis debout, à genoux ou sur la pierre assise,
Mais la face tournée aux portes de l'église,
Voici ce que tu rediras :

— « Mère, c'est une fleur que l'absent vous envoie,
» Celui qui n'était pas dans le cortège en deuil,
» Quand vous avez franchi votre rustique seuil
» Pour entrer dans la sombre voie ;

- » Celui qui se souvient encor qu'à son retour
» Une larme tombait sur vos mains vénérables
» De ces yeux où déjà les ans inexorables
» Avaient éteint l'éclat du jour ;
- » Celui qui s'arrêtait sur votre banc de pierre ,
» Pour voir par les sentiers revenir les troupeaux ,
» La bergère sourire en tournant ses fuseaux ,
» Et , rouge , passer la dernière ;
- » Qui se nommait à vous , et pressant votre main ,
» Vous demandait gaiement un conte , à la veillée ,
» Pendant que de vos doigts s'échappait dépouillée
» La châtaigne du lendemain ;
- » Qui bientôt , oubliant la naïve conteuse ,
» Se levait , entr'ouvrait votre porte sans bruit ,
» Et , l'oreille attentive , écoutait dans la nuit
» Quelque musette voyageuse.
- » Et maintenant pour lui quand l'heure sonnera
» Où jadis il venait dans la maison connue
» Vous demander encore un mot de bienvenue ,
» Nos yeux lui diront : Elle est là ! »

Mais lève-toi, mais pars, ma sœur, voici l'aurore;
A celle qui n'est plus va porter mes adieux,
Et son ame là-haut nous bénira tous deux,
Et puis peut-être une autre encore.

❧ XXIII. ❧

A X. MARMIER.

SONNETS.

1.

· EN SUÈDE.

Ami, de ton retour j'attendais la nouvelle,
Mais voici qu'avant toi décembre est revenu :
Le voyageur se hâte, il craint la nuit cruelle,
Mais toi, sur le chemin, nul encor ne t'a vu.

Au foyer de Tegner une fée immortelle
T'enseigne-t-elle un chant parmi nous inconnu,
Où vas-tu poursuivant, à tes pensers fidèle,
Au bord des lacs glacés, quelque refrain perdu ?

Non, mais une beauté, fleur sous la neige éclose,
Mais une amour naïve où ton cœur se repose,
Par la douce pitié t'enchaînent loin de moi...

Ah! reste, il ne faut pas que cette ame choisie
Puisse un jour sur la terre où tu reçus sa foi,
Mourir, en maudissant l'auguste poésie!

2.

EN LAPONIE.

Pendant que tu disais ta ballade de France,
Sous le toit de ton hôte un vieux Lapon entra,
Qui s'assit à tes pieds, dans un pieux silence,
Long-temps te regarda chanter, et soupira.

Puis ses yeux s'animant d'un rayon d'espérance :
— « Nous ne chantons pas, nous, mais une heure viendra,
» Où Dieu prenant pitié de sa longue souffrance,
» Dans un monde meilleur le Lapon chantera. »

Et tu crois, ô vieillard, que sur d'autres rivages,
Parce qu'elle est plus haut la nue a moins d'orages,
Et que l'homme au bonheur chante un hymne éternel.

Ah ! qu'il en est aussi dont les âmes blessées
Traînent avec ennui le poids de leurs pensées,
Et disent comme toi : — « Nous chanterons au ciel ! »

3.

EN NORWÈGE.

Peut-être, en ce moment, au pied d'un vieux rocher,
Des champs que tu parcours tu médites l'histoire,
Et ma lettre qui vole, ardente à te chercher,
Éveille mille échos dormant dans ta mémoire ;

Et tout ce qui te rend l'ombre de ton clocher,
Et du Jura natal la chevelure noire,
Aide, ô mon voyageur, ton ame à s'épancher,
Et te fait oublier que tu poursuis la gloire.

Moi, pendant ce temps-là, je me sens émouvoir
A tout bruit qui nous vient de ce monde où le soir
Tu t'arrêtes, lassé, dans ton sentier de neige,

Et, comme ce matin, j'écoute, au bord des flots,
Le chant suave et doux de quelques matelots
Arrivés, l'autre nuit, du fond de la Norwège.

4.

EN BRETAGNE.

Frère, dans le désert, plus d'une fleur cachée
Au détour du sentier attend le voyageur ;
Lui cependant chemine, et se plaint au Seigneur
Que l'Oasis est loin, la source desséchée.

Mais la goutte d'amour qui, du ciel épanchée,
Répand sur l'Oasis l'odorante fraîcheur,
Peut tomber sur la grève où s'attriste ton cœur,
Blanche perle des mers, au granit attachée.

Qui sait? peut-être à l'heure où la voix d'un ami,
Pour réveiller l'espoir dans ton ame endormi,
S'essaie au rythme ailé du chantre de Vaucluse,

Consolé de l'exil par quelque doux regard,
Déjà ton vers s'anime et raconte à la muse
Que le bonheur, parfois, est un don du hasard.

5.

ENCORE EN BRETAGNE.

Aime, le reste est vain, mais d'un amour fidèle,
Ne va pas à l'Espagne envier ses Don Juan,
Et laissant l'héroïne au héros de roman,
Choisis la mieux aimante et non pas la plus belle.

Cet amour, je le sais, n'est pas un Océan
Qui désaltère l'ame en sa vague éternelle,
Mais voit-on le pêcheur, assis dans sa nacelle,
Pour atteindre le bord invoquer l'ouragan?

Non, le pêcheur est sage, il sait que les tempêtes
Sur les mers ici-bas soufflent pour les poètes;
Dieu leur fit cette part dans sa création.

Mais pour les pauvres gens il fit le flot docile,
Et l'étoile du soir dont le tiède rayon
Descend sur la chaumière où l'humble épouse file.

PALINODIE.

Non, non, ne l'aime pas, retourne à ton Islande ;
La fille du pêcheur ne vaut-elle pas bien
Celle qui d'un sourire accueille ton offrande,
Joue avec ton secret et te cache le sien ?

Tout cœur a son trésor, n'épuise pas le tien.
Combien (s'ils firent mal, leur peine aussi fut grande),
Ah ! combien qui du leur n'ayant rien gardé, rien,
Appellent maintenant sans que nulle ame entende.

Vainement à tes yeux plus belle chaque jour,
Nonchalamment bercée au chant de ton amour,
Ton Isaure vers toi penche son front d'albâtre,

Ses pareilles toujours lentes à s'enflammer,
Assistant à l'amour comme aux jeux de théâtre,
Leur bouquet à la main, nous regardent aimer.

7.

L'ÉCRITTOIRE DE L'ARIOSTE.

Je t'ai laissé morose, et maudissant le jour,
Et tout entier plongé dans ce sommeil de l'âme
Que ne berce aucun nom, aucun songe d'amour,
Où passerait du moins le regard d'une femme.

Le remède à ce mal (et souvent, à mon tour,
Ami, j'en ai besoin, et tout bas le réclame),
Le remède, ô poète, est dans l'humble retour
A la source où s'éteint toute inquiète flamme,

Fontaine de savoir et d'inspiration,
Qui verse, à flots d'azur, la douce illusion,
Et que jamais ne ride un souffle de l'orage;

Quand Arioste au cœur se sentant quelque ennui,
Dans l'encrier sculpté dont je t'offre une image
Trempe sa plume d'or, le monde était à lui.

8.

DÉSESPOIR.

Oui, partons, c'est assez de douleur en douleur
Traîner le songe vain de notre vie amère,
Moi l'amour éternel, toi la folle chimère
Qui jeta Don Juan aux pieds du commandeur.

Il est peut-être au loin, et sous un ciel meilleur,
Une île où toujours vraie en sa grace sincère,
La blonde fille d'Ève a quelque doux mystère
Qui fait aimer encor les blessures du cœur.

Là Dieu cache pour nous deux amantes fidèles,
Beaux anges qui d'effroi frémissaient dans leurs ailes,
Si je leur racontais (hélas! qui le sait mieux?)

Qu'il est sur d'autres bords un pays où les femmes,
Pour entendre couler des pleurs harmonieux,
Éveillent, sans aimer, l'amour au fond des âmes.

9.

CELUI QUI ATTEND.

A MON AMI IRÉNÉE FOBLANT.

Quand d'écueil en écueil, sur la grève lointaine
Il s'en va demander à l'Océan glacé
Ce long soupir qui sort de toute chose humaine,
Que fais-tu dans ce monde où seul il t'a laissé?

Que fais-tu de ta vie et du poids de ta chaîne?
Par les mêmes chemins où vous avez passé
Tu passes tout le jour, et le soir te ramène
A son foyer désert, plus triste et plus lassé!

Des livres qu'en partant il oublia de prendre
Tu respires du cœur le parfum doux et tendre,
Et tu leur dis :— « O vous qui l'attendez aussi,

» O livres, comme moi, pleins de sa chère image,
» Quelle joie au retour s'il nous retrouve ici,
» Ouverts, comme au départ, tous à la même page! »

❧ XXIV. ❧

LE CHANT D'UN OISEAU.

A ***.

Un jeune oiseau chantait au bord de ta fenêtre ;
J'écoutais sa chanson ; sais-tu ce qu'il chantait ?
Dans sa langue du ciel il te disait peut-être,
Enfant ! ce que tout bas ma voix te répétait :

— « Oh ! laisse , disait-il , à tes folles compagnes
» Ces cités où le cœur s'égaré tant de fois ;
» Il faut à ton sein pur l'air pur de mes montagnes ,
» A tes pas le silence et la paix de mes bois.

» Il faut , pour y baigner ta blonde chevelure ,
» La source où je me plonge et que rien ne ternit ,
» Et pour te reposer , sans perdre son murmure ,
» Le frais abri du chêne où je suspens mon nid.

» Pauvres oiseaux enfuis de l'aire maternelle ,
» Nous craignons tous les deux la fronde et les chasseurs ,
» Je n'ai vu des humains que leur rage cruelle ,
» Et si tu les connais , c'est aussi par tes pleurs .

» Viens , les heures aux champs dignes encor d'envie
» Sans trouble et sans regret nous mènent à la nuit .
» Jour à jour , d'arbre en arbre on glisse sur la vie
» Jusqu'au dernier rameau d'où l'on tombe sans bruit . »

Et moi , je te disais : — « Que veux-tu de nos fêtes ,
» Amie ? Ont-elles rien où reposer tes yeux ?
» Nos matins les plus beaux , hélas ! ont leurs tempêtes ,
» Et nos astres souvent se voilent dans les cieux .

» Viens , à deux cœurs aimants la solitude est douce ,
» Leur bonheur ne demande à tout cet univers
» Qu'un peu d'ombre à midi , le soir un peu de mousse ,
» Et quelque blanche voile à l'horizon des mers . »



❧ XXV. ❧

SONNETS.

I.

SUR LA FALAISE.

Un jour, sur la falaise à mes côtés assise,
Tu mesurais l'abîme, et dans l'immensité
Par-delà l'horizon ton regard enchanté
Semblait voir s'élever quelque terre promise.

Moi, je te contemplais... Dans l'air pur de l'été
Tes blonds cheveux flottaient, déroulés par la brise,
Et sur toi répandue, une lumière exquise
D'un reflet d'innocence animait ta beauté.

Ainsi lorsqu'au sommet de l'humaine pensée
Près de moi comme alors vous serez placée,
Pauvre jeune ame en proie à ce monde cruel,

Vous comprendrez enfin que l'art et la science
Sont les premiers degrés de la spirale immense
Par où l'ange tombé remonte vers le ciel.

2.

ADIEU AUX MONTAGNES.

Je pars, mais laissez-moi les saluer encor
Ces grands pics où la nue amasse les tempêtes,
Et leur dire que si l'orage est sur leurs têtes,
L'homme retrouve au bas ses dieux de l'âge d'or!

O nuits pleines d'azur, calmes et pures fêtes,
Que de fois vers ces lieux mon cœur prendra l'essor,
Pour leur redemander le précieux trésor
Qu'il laisse enseveli dans ces douces retraites!

Trésor de liberté, d'innocence et d'amour,
Que ce cœur attristé ne posséda qu'un jour,
Et qu'il me faut quitter pour une ingrate belle,

Qui d'un air magnanime écoutant mes raisons,
Daignera, me voyant si lâche devant elle,
Me pardonner encor... toutes ses trahisons.

3.

AU BORD DE L'OCÉAN.

Hier, de cette maison que maintenant j'évite,
Me vint avec un mot un parfum trop connu,
Et si quelque fierté ne m'avait retenu,
J'allais heurter peut-être à la porte maudite.

Mais j'ai doublé le pas, la peur fait marcher vite,
Et ce matin, hélas! quand je suis revenu
Au bord de l'Océan, et que je l'ai revu
Si grand que près de lui toute chose est petite,

J'ai pris pitié de moi qui pour un mot ami,
Une fleur en passant respirée à demi,
Ai pu sentir de pleurs se mouiller mon visage;

Qu'êtes-vous donc, mon Dieu! dans votre firmament
Si, devant cette mer qui n'est que votre image,
Là conscience au cœur parle si hautement?

4.

LUCIA DI LAMMERMOOR.

Je vous aimai long-temps d'une amour sans seconde ,
Doux roman , éternel si vous l'aviez voulu ;
Mais toute éternité dure peu dans ce monde ,
Et sans me reconnaître hier vous m'avez vu .

Pourtant c'était bien vous , ô jeune tête blonde ,
Et dès l'instant fatal où vous avez paru ,
Je ne sais quel instinct ou quelle voix profonde
Me dit qu'elle était là celle qui m'a perdu .

Et tandis que chez moi toute fibre de l'ame
S'éveillait en sursaut , et frémissait , ô femme ,
A l'hymne désolé du misérable Edgart ,

Vous , rayonnante et belle , et penchée avec grace ,
A celui qui sans doute aime et souffre à ma place
Vous disiez : — « L'Odéon est plus grand que Favart . »

5.

CLÉOPATRE.

Écoute , jeune ami ; prends garde à cette femme ,
A ces yeux veloutés dont les cils entr'ouverts
Versent incessamment , sans foudre et sans éclair,
Une cendre de feu qui brûle jusqu'à l'ame.

Ah ! depuis deux mille ans , je vous connais , madame ,
Votre nom d'aujourd'hui sera tu dans mes vers ,
Mais alors, pour un seul de vos baisers amers ,
Antoine eût de César vendu la vieille lame ;

Et comme aux bords du Nil , le soir , en vous jouant ,
Vous vous plaissez à voir dissoudre lentement ,
Dans votre coupe d'or , une perle d'Asie,

L'homme assez insensé pour vous aimer un jour
Sentirait , dans son cœur , se fondre , à votre amour ,
Cette perle du ciel qu'on nomme poésie.

6.

CLÉOPATRE AU POÈTE.

Certes le vers est franc, la rime solennelle,
Et la fille du Nil, peut-être, en eût frémi;
Mais hier, dans l'accès de ce sublime zèle,
Je t'observais, n'osant regarder ton ami;

On eût dit qu'irrité de me trouver si belle
Tu lui disais (mais lui n'écoutait qu'à demi)
Les tièdes vérités que ton vers lui rappelle,
Et dont le froid écho s'est bien vite endormi.

Alors si je laissais sur ta pâle colère
De ces yeux veloutés tomber la cendre amère,
L'anathème aussitôt sur ta lèvre expirait,

Et tu disais : — « Retourne, ô ma blanche Euménide,
» Retourne aux flots sereins de l'onde Aganippide ! »
Et déjà dans ton cœur la perle se mourait.

❧ XXVI. ❧

LE SOUVENIR DU COUVENT.

A * * * .

Dans ce monde qui vous entraîne
Au tourbillon de ses amours,
Peut-être il vous souvient à peine
De ce couvent de l'Aquitaine
Où Dieu garda vos premiers jours.

Là, chaque heure coulait tranquille
Et s'animait d'un humble espoir ;
Mais si quelque bruit de la ville
Dans la maison de l'évangile
Troublait le silence du soir,

Votre ame se sentait chagrine ,
Et comme l'enfant du hameau
Après qu'il a , de la colline ,
Entendu la cité voisine ,
S'assied pensif au bord de l'eau ,

De votre chaste solitude ,
Où le monde était apparu ,
Vous trouviez le sentier plus rude ,
Et , dédaigneuse de l'étude ,
Rêviez un bonheur inconnu .

Maintenant de ce triste monde
Vous savez le vide et l'ennui ,
Et si sa détresse est profonde
Et de quelle vase il inonde
Tout ce qui s'abandonne à lui .

Hé bien ! de même que l'image
Du mystérieux univers
Attirait , à son doux mirage ,
Votre jeunesse où de l'orage
Déjà s'amassaient les éclairs ,

Pent-être que la souvenance
Du couvent et de son pasteur
Endormira votre souffrance ,
Et que le calme de l'enfance
En renaitra pour votre cœur .

Là-bas vous attendent encore
Les illusions d'autrefois,
Le même réveil à l'aurore,
Et sous le même sycomore
Les mêmes oiseaux dans les bois ;

Sur la même pelouse assise,
Votre compagne de la main
Vous fait signe, et jette à la brise
Quelques feuilles du vert cytise
Qu'elle a cueilli sur le chemin.

Allez, et vos jeunes pensées,
Dans ces bocages enchanteurs,
Jadis après vous dispersées,
Vont accourir entrelacées
Comme un groupe de blondes sœurs.

Allez, mais laissez de la terre
Toutes les peines sur le seuil,
Comme pour fondre l'onde amère,
Le naufragé laisse en arrière
Ses vêtements sur un écueil.



XXVII.

SONNET-ÉPILOGUE.

A X. MARMIER.

Voici le temps passé des chimères frivoles,
Elles vont dans leurs bras bercer d'autres rêveurs ;
Nous, l'avenir nous fait la part des nobles cœurs,
Ami, réveillons-nous et brisons nos idoles ;

Assez dans cette nuit de chansons et de pleurs
Ont coulé de nos yeux et de nos lyres folles,
L'âge vient, il lui faut de plus mâles paroles,
Saluons la jeunesse, et regardons ailleurs.

Pour ôter toute crainte à sa fierté jalouse,
Préparons saintement le chemin de l'épouse,
Couvrons-le de parfums et de feuillages verts,

Chaste et divine sœur de nos lares d'argile,
La muse nous suivra dans notre obscur asile,
Et dira de nos cœurs le secret à nos vers.

LES POÈTES

MORTS AVANT L'ÂGE.

L'auteur était bien jeune, il était encore enfant lorsque, pour la première fois, s'éveilla en lui le sentiment de la poésie.

Le morceau de la VIE INTIME qui a pour titre les POÈTES CONTEMPORAINS était destiné à rendre cette première invasion de la poésie. Mais il avait surtout pour but de consacrer la mémoire d'un ami dont l'imagination avait partagé avec la nôtre ces ineffables émotions.

C'était encore à lui que l'auteur songeait, lorsque, dix ans plus tard, il écrivait le morceau suivant, qui se lie encore au souvenir de ce jeune ami de la muse, enlevé à l'âge de seize ans.

Notre ame a des sympathies cachées parmi les générations de la mort. Rencontrez-vous sur le marbre le nom d'un jeune homme frappé dans son premier combat, le nom d'une jeune femme lentement descendue au tombeau, tenant encore son premier-né sur ses genoux, vous vous prenez aussitôt de pitié pour ces tendres ames si vite retournées à Dieu; et après avoir reconstruit des destinées qui ont été si courtes dans le passé, vous les faites, en imagination, se continuer dans l'avenir. Vous replacez la jeune femme aux bras de son époux, vous relevez le corps du jeune homme sur le champ de bataille, et ils revivent, l'un pour la gloire, l'autre pour le bonheur.

C'est bien là ce que j'éprouve lorsque, dans mes solitaires études, parcourant les âges divers de la création poétique, je rencontre l'un de ces génies adolescents qui furent moissonnés avant leur maturité. Je relis alors avec émotion quelques pages du livre sur lequel chacun d'eux a exhalé avec son premier chant le dernier souffle de sa vie mortelle.

« Venez à moi, » leur dis-je, et ils viennent, et je cause familièrement avec ces jeunes et mélancoliques ombres :
« Voyez, le jour meurt, les brises du soir agitent légèrement les cimes à demi dépouillées des sycomores. C'est
» l'heure où sur la terre vous alliez chantant et rêvant pour

» l'avenir des choses que les hommes d'alors ne compre-
 » naient pas ; l'heure où sur tes lèvres, ô André, notre lan-
 » gue se faisait si douce, qu'elle semblait une gracieuse
 » étrangère née comme toi dans Byzance ; l'heure où, le
 » front pâle, ô Gilbert, tu disais anathème à ce monde im-
 » pie qui te repoussait, toi, venu de Dieu ! Racontez-moi,
 » pour que je puisse le raconter à ceux qui vous aiment,
 » votre pèlerinage de douleurs, non pas cette vie extérieure
 » et bruyante que chacun voit, qui se rassasie du pain de
 » tous, qui s'éclaire au soleil de tous, mais cette vie inté-
 » rieure du génie, alors que, timide et faible encore, s'in-
 » terrogeant sur le chemin qu'il doit suivre, il prend Dieu
 » en tiers de ce solennel entretien avec lui-même... » Ils me
 disent alors le laborieux enfantement d'une pensée qui se
 cherche, qui se sent germer, mais qui n'a pas encore trouvé
 la forme sous laquelle elle doit éclore aux yeux des hom-
 mes. L'idiome que nous faisons servir à nos besoins d'ici-
 bas n'est qu'une grossière traduction de la langue du poète,
 et celle-là, musique de la terre, n'est elle-même que le der-
 nier écho d'une langue plus pure, qui est la musique des
 cieus ! Car entre les cieus et la terre il est une échelle infi-
 nie de langues mystérieuses dont la plus vulgaire se confond
 avec le chant de l'oiseau sur le bord des sources, avec le
 cri de l'insecte sous les feuilles, et dont la plus sublime va
 se perdre dans l'ineffable silence de l'ange qui se voile pour
 adorer.

Puis, après leurs peines amères, ce sont leurs joies qu'ils
 me confient. Loin d'eux ces joies retentissantes du triomphe
 qui se nourrissent des acclamations de la foule ! La joie de
 ces natures choisies est l'orgueil naïf de l'intelligence qui a
 trouvé, elle aussi, la parole qui crée : elle ressemble, cette
 joie, au frémissement de la branche qui se redresse fière-
 ment après avoir abandonné le fruit qui la courbait vers la
 terre. Mais ces ravissements intimes d'une pensée créatrice,
 ils commençaient à peine à les goûter que la mort est ve-
 nue. Leur génie n'a pas eu d'âge mûr : ils ne comptent pas
 pour le monde, et ce n'est qu'aux imaginations solitaires
 qu'appartient l'humble culte de leur gloire.

Le nombre est grand, hélas ! des poètes morts avant le temps. La France a eu sa part de ces fleurs fanées avant le soir, de ces étoiles disparues avant le matin ; mais pour quelques noms que l'histoire a sauvés de l'oubli, que d'autres, avec le secret de leur talent, ont aussi emporté avec eux le secret de leur nom !

Les plus beaux, les plus purs entre tous, ce sont ceux dont Gray a dit : Ils ont approché la coupe de leurs lèvres, et la trouvant trop amère, ils l'ont rejetée. Il y a ceux-là d'abord, chères ames, qui n'ont pris en ce monde qu'un baiser de leur mère et quelques gouttes de son lait. En s'éveillant à la vie de l'homme de ce sommeil mystérieux dont ils dormaient avant de naître, ils ont à peine ouvert les yeux, et les ont refermés aussitôt. Ce sont de pauvres petits anges, disent ceux qui les pleurent. Non, ce sont des poètes qui nous quittent ; ils diront là-haut ce que c'est qu'une mère, et les anges deviendront jaloux de ces orphelins de la terre ; mais eux, tombés du sein maternel, un doux regret les suivra jusqu'au sein des félicités divines. Quelque chose va leur manquer au ciel, le sourire de cette femme qu'ils n'ont entrevue qu'un moment. Lorsque Dieu aura dénoué leur langue, ils mêleront à sa louange le nom de cette femme bien-aimée ; ils trouveront des chants pour elle, car ce sont de pauvres petits poètes... morts avant l'âge.

D'autres sont nés un matin de printemps et ont essayé de vivre : car l'existence leur a souri dans le calice des fleurs et dans la molle clarté des astres. Ils ont grandi, et en eux grandissait en même temps ce vague et puissant amour de la nature ; ils ont cherché les solitaires sentiers de la forêt, les chemins embaumés qui mènent aux montagnes ; ils se sont assis au bord des fleuves, demandant au flot où il allait et à l'écorce flottante où le courant l'avait prise. L'étoile leur a dit le secret de sa lumière, la fleur le mystère de son parfum. Les uns ont aimé le soleil pour son éclat éblouissant ; les autres se sont recueillis avec amour dans la mystérieuse fraîcheur des nuits, et c'est au milieu de ce doux enivrement de la pensée contemplative que la réalité est venue les surprendre. Le monde les a réclamés brusque-

ment pour ses fêtes et pour ses douleurs, et ils n'ont rien compris aux douleurs de ce monde, rien à ses fêtes. Lui parlaient-ils la langue de leur ame, ce monde souriait de pitié, et les savants daignaient leur apprendre que le soleil est poussière et poussière aussi les fleurs. Ne valait-il pas mieux mourir que de survivre à cette poésie de leur berceau? Ils sont morts, morts avant l'âge.

Un autre a vécu plus avant; il a vu le monde, et il a compris la loi du monde; il a vu que cette loi est écrite sur deux tables : l'une, tombée du ciel, rappelle à l'homme qu'il appartient à la cité d'en haut; l'autre, ouvrage de l'homme, lui marque sa place parmi les êtres de la création, et définit ses droits et ses devoirs. Il a compris que cette loi est double, parce que double est l'existence de l'homme, extérieure et mobile par un côté, invisible et immortelle par l'autre, et tournée vers la cité divine. Ce poète a vécu de cette double vie, homme parmi les hommes, ange parmi les anges. Mais bientôt sa nature spirituelle s'est vue aux prises avec ce qui était matière en lui; car dans les imaginations vives, entre l'homme et l'ange, l'harmonie ne saurait durer; le sage seul sait maintenir la paix entre ces deux puissances. Le poète, comme le vulgaire, est l'esclave des sens et de l'orgueil, ou, comme les anges, le noble apôtre des vérités saintes; calme et sublime, s'il ne regarde qu'à la loi divine; impétueux comme la passion, aveugle comme elle, s'il n'a vu que la loi humaine; lord Byron, s'il succombe; Lamartine, s'il triomphe. Mais qu'il en est, hélas! qui n'ont ni la force héroïque qui se donne à la vérité, ni l'orgueil puissant qui se débat sous elle avec grandeur! Ceux-là périssent dans la lutte, et ce sont encore des poètes morts avant l'âge.

Et celui qui n'a trouvé en soi qu'un génie impuissant à se produire, ne le plaindrons-nous pas? Il faut une langue à son génie, et la parole humaine se consume stérilement sur ses lèvres. Encore si d'autres hommes ne possédaient pas le merveilleux don qui lui a été refusé! Mais d'autres chantent, et le monde écoute; d'autres gémissent, et le monde pleure; d'autres prient, et le monde adore. Seul de

tous ceux que la Muse visite, il se sent déshérité de la voix qui chante, de la voix qui gémit, de la voix qui prie. Une sombre jalousie s'empare alors de son âme, jalousie sublime cette fois, mais dont on meurt. Il meurt, et c'est encore, ô mon Dieu ! un poète mort avant l'âge !

Encor s'ils s'en allaient tous avec leur génie !

Mais combien ont encore la force de vivre après que l'inspiration les a quittés ! L'homme continue encore sa destinée que déjà le poète a fini la sienne. Le monde croit encore que ceux-là vivent, parce qu'il les voit manger de son pain, boire à ses fontaines, dormir sous les arbres de ses chemins. Oui, ils vivent encore de la vie des sens ; mais la vie du génie, où est-elle ? C'étaient des poètes, et les voilà des hommes ! Ils chantaient, et ils parlent ; ils volaient, et ils marchent. Il est des heures dans cette existence nouvelle où la poésie leur revient, mais comme une voyageuse qui s'arrête un moment pour reprendre haleine sur le seuil d'une maison connue, et qui repart aussitôt.

Ah ! plaignons-les, ces âmes tristes, et ne nous hâtons pas de les condamner, car toutes ne sont pas déchues.

Regardez bien cet homme, jeune encore, que vous voyez gravir la montagne. Il y a une douloureuse histoire entre les deux rides qui déjà sillonnent son front. Lui aussi a rêvé la gloire, mais pour en faire rejaillir l'éclat sur une tête aimée ; il a rêvé les chants suaves, mais pour les épancher comme un parfum d'amour sur les pieds d'une femme choisie entre toutes ; et la main dans la main de cette femme, il s'est avancé avec une douce insouciance au-devant de l'avenir. Cet avenir se paraît de loin des plus riantes promesses, et il est venu avec la misère, et la faim s'est assise au foyer de la maison. L'amante est devenue une pauvre et simple épouse mélancoliquement penchée sur un berceau ; le front du jeune homme est devenu inquiet et morose ; il pense encore à l'avenir ; mais ce n'est plus cet avenir qui se nomme la postérité, c'est l'avenir de demain, l'avenir de la soif, l'avenir de la faim. Il a dit un long adieu à la Muse, et s'est mis à remuer la terre pour y faire germer l'épi qui doit nourrir sa famille.

Oh ! ne laissons pas arriver jusqu'à lui le soupir de la brise qui passe, le cri de l'oiseau qui se cache sous la feuille, le murmure du ruisseau qui fuit dans l'ombre entre les saules, la voix de la tempête qui gronde dans la vallée ; car toutes ces voix diraient au poète de chanter, et la poésie est un hôte funeste à la pauvreté. — « Qui donc habite sous ce chaume ? » dira quelque jour lord Byron qui court au galop vers les Alpes. — « Un homme simple et sa famille, » répond le guide. Arrête, arrête, ô Childe-Harold ! descends de cheval, et viens serrer la main de cet homme. Comme toi, il naquit poète ; mais, vois, il est mort avant l'âge.

Celui-ci ne sait pas encore quel sort Dieu lui a fait. Ses premières années, il les a vécues au sein d'un collège, dans l'insouciant égalité du jeune âge. Il sait seulement qu'il a une famille, une mère dont le baiser mouillé de douces larmes l'attend à chaque automne, et il a laissé aller toute son âme à cet amour de la famille, la première passion de l'enfant, la plus pure passion de l'homme fait. Puis, comme dans le cœur du poète toute passion s'exhale par la poésie, à mesure qu'il a grandi, il a compris qu'il fallait cette langue aux émotions du foyer domestique. Cependant, au milieu de son oublieuse existence, un matin son père vient le prendre. — « Mon fils, te voilà presque un homme, et chaque homme a son fardeau ici-bas. Seulement les heureux choisissent le leur. Tous les chemins te sont ouverts, toutes les carrières sont à toi ; regarde et choisis, car tu es des heureux, tu es riche ! » Riche ! ce mot traverse comme un éclair cette âme jusque-là étrangère à la vie réelle. Riche ! Il pourra donc faire des heureux. L'enfance est naturellement généreuse et insoucieuse d'elle-même. Mais ce n'est jamais impunément qu'on met la main dans l'or. C'est une lutte qui s'engage, lutte terrible, car le vaincu sera l'esclave du vainqueur. Esclave de l'or, l'homme fera le mal ; le bien, s'il est son maître. S'il triomphe, à la bonne heure ! c'est la vertu avec le génie. S'il succombe, le froid du métal passe vite à son âme. En touchant le seuil splendide de la maison paternelle, le jeune homme s'est senti de l'orgueil. Cette maison était naguère à ses yeux le sanctuaire d'une félicité

ineffable ; maintenant il a hâte d'en sortir ; il a de l'or, et l'or paie l'amour, paie la puissance, paie le bruit ; tout cela, bonheur-des ames vides. Le voilà riche, admiré, courisé, envié de tous. De tous ? oh ! non pas, car ce n'est plus, hélas ! qu'un poète mort avant l'âge.

Celui-là, vainqueur de tous les obstacles, est resté poète dans le siècle, mais à la condition de veiller jour et nuit, comme la prêtresse antique, sur le feu sacré de ses croyances. Puis il est allé aux rivages lointains chercher une voix qui parle de l'avenir dans la cendre des générations du passé. Il a gravi les sentiers du mont Oreb, les rochers sonores des cataractes de la vieille Égypte, la cime hautaine de Delphes, la prophétique cité ! De ces hardis sommets des religions antiques il a regardé dans le cœur de l'homme pour y trouver le secret des futures destinées du genre humain. Mais ce secret est celui de Dieu, et la part de l'humanité est assez belle de l'espérance. Un hymne donc à l'espérance ! Il chante, mais les hommes déjà n'entendent plus. Le poète, en revenant à la terre natale, la retrouve en proie aux révolutions. Pendant qu'il cherchait au loin l'avenir, l'avenir se hâtait sourdement, et les événements marchaient plus vite que ses idées. Ne lui dites pas que ce n'est plus au moment où le navire peut s'ensevelir dans l'Océan que le matelot abandonne la manœuvre pour écouter le chant de l'oiseau qui passe : il le sait. Ne lui dites pas qu'un vent âpre va dessécher bien vite sur ses lèvres cette rosée de poésie qu'il vient épancher sur les ames ; il le sait encore. Un noble devoir lui reste à remplir. Il se plongera intrépidement dans la sombre et majestueuse poésie de l'action, la dernière qui nous reste quand l'autre s'en est retournée. Quand la patrie veut des bras qui combattent et non plus des voix qui chantent, ce sont ses bras qu'il lui apporte. Voilà désormais sa mission. C'est toujours une ame grande, une ame sainte ; mais le poète, où est-il ? Le poète est mort avant l'âge.

Si, par l'un de ces beaux jours qui, vers la fin de l'hiver, décèlent déjà l'approche du printemps, vous êtes allé vous promener au soleil, vous aurez vu sans doute un jeune

homme languissant et flétri se trainer douloureusement, d'arbre en arbre, vers ce rayon sous lequel vous vous êtes réfugié. Il va lentement, et lentement promène autour de lui des regards indifférents à toute chose, hormis à ce beau soleil, son ami d'automne qui revient. Les yeux éteints du malade se raniment par degrés, et un vague sourire se dessine sur ses lèvres pâles, à mesure que lui arrivent les tièdes émanations du printemps. Ce jeune homme fut un poète. Mais l'âme s'est affaissée sous le poids du corps, et c'est le corps maintenant qui défaille après l'âme. Savez-vous ce qu'aujourd'hui la poésie est pour lui? La première feuille qui verdit sous le soleil de mars, la dernière qui jaunit sous la brise de décembre. Le jour où ses sensations confuses seront redevenues des pensées, ce jour-là le feu se sera un instant ranimé pour s'éteindre. L'esprit aura fait effort pour soulever la matière, et la matière se brisera pour lui donner passage. L'homme achèvera de mourir; mais le poète, il y a longtemps déjà qu'il est mort... hélas! mort avant l'âge.

Que ne se hâte-t-il aussi de quitter la terre, celui dont la raison s'est égarée, pauvre orphelin délaissé de la vie intellectuelle? Dès l'enfance, il aimait à se précipiter dans ces mystérieuses profondeurs de l'intelligence, abîmes sur le penchant desquels chancelait le pied, tournait la tête de Pascal. Un attrait invincible l'attirait à ces hauts et effrayants problèmes, ame, Dieu, néant, éternité. Il avait, pour les comprendre, la parole inspirée des saints livres, mais lui-même il voulait les lire sur le front de Dieu, sur la face des mondes. Il montait, montait, montait toujours, et le vertige l'a saisi sur ces hauteurs encore vierges de la pensée. Il y a ce vertige de tout le monde qui vous prend sur les tours élancées des cathédrales, qui vous attend au bord des précipices, que vous retrouverez sur les falaises de l'Océan; mais il en est un autre plus étrange qui s'empare de l'âme aussi bien que du corps. Celui-là vous plonge dans une sorte de sommeil ivre qui vous transforme tout entier. On éprouve sous son empire non plus seulement la crainte de se laisser tomber, mais je ne sais quelle tentation fatale de se précipiter. Une irrésistible fascination s'exhale des grands aspects

de la nature, vallées sans fond, mer sans bornes. Oh! la délicieuse ballade que celle où Goëthe raconte l'histoire du pêcheur attiré, entraîné par la nymphe des eaux! Eh bien! cette séduction inexplicée encore du monde physique, on a vu des âmes l'éprouver en face du monde des idées. Malheur à elles, car leur raison s'endormira dans l'épouvante! Que de nobles intelligences victimes de cette sublime préoccupation! que d'Empédocles dévorés par la flamme inexorable du volcan!... Ce sont autant de poètes moissonnés avant le temps.

Il en est un autre qu'il faut plaindre, celui qui, après avoir conquis un beau nom par un beau livre, met sa renommée au service d'une avarice ambitieuse, et se trouve un matin n'avoir traversé la gloire que pour arriver plus vite à la fortune. Il était né grand poète, il mourra spéculateur habile. Ingénieux mécanicien de la parole, lorsqu'il a tiré une œuvre de la poussière de son atelier, il lui met au front un beau titre, et la couronne de fleurs, comme le marchand de l'antiquité faisait les esclaves qu'il menait vendre. Habile à se façonner selon les caprices du moment, il sait où peut s'arrêter la popularité de tel goût, et commencer la vogue de tel autre. Ce qu'il faut à l'oisiveté du riche, l'été, sous les ombrages de sa villa, et à sa turbulente activité dans les longs soirs de l'hiver, nul ne sait cela mieux que lui. Donnez-lui seulement en or le poids de son génie, et il vous le livre tout entier. Depuis ce livre éloquent, œuvre sacrée de ses veilles au jour de la pauvreté, le poète est mort... mort avant l'âge; mort comme celui qui a jeté sa vie en proie à l'ambition, mort comme celui qui a livré son cœur au ver de la volupté, comme celui qu'une grande douleur a brisé, comme celui dont la raison a défailli, comme celui qui a fait de ses prédilections les plus chères un long sacrifice au devoir.

Ils vivent cependant chacun de ce souffle que Dieu leur laisse; mais, au terme de cette existence empruntée, vient une heure, heure solennelle où chacun d'eux, redevenu poète tout-à-coup, ramène ses regards en arrière sur les longs jours qu'il a vécus. L'ambitieux se ressouvient avec amer-

tume de cette jeunesse où tout fut candeur et dévouement, le voluptueux voit lui apparaître pour la dernière fois les douces et fraîches rêveries de son jeune âge qu'il a traînées toutes souillées, tout échevelées, d'orgie en orgie, et l'un et l'autre se sentent ressaisis violemment par ce démon de la poésie, poésie vengeresse maintenant, dont la parole brûle les lèvres qu'elle touche, et qui, dans un langage d'une sombre magnificence, leur demande compte de ses dons.

Mais ces dons, elle vous les rapporte à ce moment suprême, ô vous dont la noble jeunesse les trouva moins beaux que la vertu, moins doux que le sacrifice ! En une heure d'inspiration sublime se résument pour vous les plus intimes jouissances de cette vie d'éclat et de renommée dont vous avez généreusement détourné les yeux ; et cette heure couronne magnifiquement votre obscure, mais sainte destinée, comme ces feux allumés sur les hauts lieux, qui n'en éclairent que la cime, et laissent à l'humble clarté de la lune les flancs de la montagne.

Il renaitra aussi un moment à la poésie l'infortuné dont l'intelligence est demeurée captive au fond des abîmes du doute. Il retrouvera sa raison avant de mourir, pour éprouver ce qui arrive au voyageur, lorsque le soir, avant de s'endormir, il se soulève un moment sur sa couche avec le vague souvenir de sa longue et périlleuse journée. Oh ! puisse alors la mémoire du poète ne revoir dans le passé que le jour du départ, si beau, si frais, si parfumé d'espérance, si différent, hélas ! de tous ceux qui l'ont suivi !

Maintenant paix à vos cendres, familles déshéritées de la Muse, pauvres génies orphelins ensevelis dans la tombe ! Aux autres le bruit et la renommée, à vous le silence et l'oubli ! Aux autres le culte des générations, à vous l'indifférence des âges ! Aux autres les glorieuses funérailles, à vous les gouttes d'eau lustrale que le passant jette par pitié sur le drap noir étendu à la porte d'une maison inconnue ! Aux autres les apothéoses de la foule, à vous le vague regret que le promeneur, en automne, donne à tout ce qui meurt avant le temps !

FIN.



TABLE.

PRÉFACE.....	4
--------------	---

LA VIE INTIME.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION.....	5
PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION.....	9

I. L'heure de l'inspiration... 45	XVIII. A un enfant..... 88
II. L'arche invisible..... 49	XIX. La destinée du poète.. 91
III. Le poète chrétien..... 22	XX. Une larme..... 95
IV. Trois femmes..... 29	XXI. La neige..... 98
V. Douleur..... 36	XXII. Les défaillances de l'a- me..... 400
VI. L'ame du Purgatoire... 38	XXIII. La jeune fille..... 406
VII. L'ame du Purgatoire.... 43	XXIV. Le réveil de la muse.. 410
VIII. Adieu à l'enfance..... 47	XXV. La pensée et la rêverie. 412
IX. Les regrets de la jeune femme..... 50	XXVI. Adieu..... 419
X. La lampe du poète..... 53	XXVII. L'avenir du christia- nisme..... 422
XI. Aux ruines de ***..... 53	XXVIII. A Lucretia Davidson... 429
XII. Le cimetière de Mont- martre..... 58	XXIX. L'œuvre de l'homme.. 433
XIII. L'étude..... 62	XXX. Souvenir..... 438
XIV. Les poètes contemporains. 68	XXXI. Dijon..... 440
XV. Dix ans d'absence..... 72	XXXII. Le pays natal.*..... 445
XVI. Le château de Jumilhac.. 74	XXXIII. Le siècle..... 449
XVII. L'éternité du christianis- me..... 79	XXXIV. La famille..... 453

POÉSIES DIVERSES.

I. Sur un volume imprimé et nou publié..... 459	III. Aimer-souffrir..... 464
II. La mort d'un chat..... 461	IV. Les romans d'une femme.. 468

LOIN DU FOYER.

I. La convalescence d'un enfant..... 477	4. Notre-Dame de Paris 487
II. La moisson des roses... 480	5. Sur un livre renvoyé 488
III. Sonnets..... 483	6. Le chemin de fer... 489
1. L'ange..... 483	7. Les autographes... 490
2. Sur une imitation de Jésus-Christ..... 485	8. Les autographes... 491
3. Sigalon..... 486	9. La place vide..... 492
	10. La critique d'une femme..... 493
	11. L'amitié..... 494

IV. Le livre perdu.....	195	4. Le chalet de Saint-Gatien.....	258
V. Pourquoi les premiers beaux jours font pleurer.....	200	2. Port - Royal des Champs.....	260
VI. Sonnets.....	203	3. Réponse.....	264
1. Le jeu.....	203	4. A une jeune fille peintre.....	262
2. Le printemps ne venait pas.....	205	5. A l'auteur de <i>Marie</i> et des <i>Bretons</i> ...	263
3. Un soir d'automne.....	206	6. Réponse.....	264
4. Les petits enfants.....	207	7. A une jeune fille poète.....	265
5. La voix de la muse.....	208	8. Marie Taglioni.....	266
6. La fleur des poètes.....	209	9. A Théodore Gudin.....	267
7. Retour.....	210	10. A Silvio Pellico.....	269
8. Le jour des morts.....	211	11. A M. de Lamartine.....	269
9. Rencontre.....	212	12. A Casimir Delavigne.....	270
10. Sur un écran.....	213	XIX. La mer.....	271
11. L'idéal du poète.....	214	XX. A une juive.....	273
12. La veille d'un mariage.....	215	XXI. Sonnets.....	276
VII. Souvenir de mai.....	216	1. Constantine.....	276
VIII. Le bonheur.....	218	2. La cloche des chevaliers de Rhodes.....	278
IX. L'aumône.....	220	3. Le vieil invalide.....	279
X. Sonnets.....	222	4. Les cendres de Napoléon.....	280
1. La leçon maternelle.....	222	5. La tour de Montlhéry.....	281
2. L'escalier de Fontainebleau.....	224	XXII. Le tombeau d'une femme de la campagne.....	283
3. L'escalier de Fontainebleau.....	225	XXIII. A X. Marmier.....	286
4. A madame la grande duchesse de Mecklembourg - Schwerin.....	226	1. En Suède.....	286
5. Jeanne d'Arc à Versailles.....	227	2. En Laponie.....	288
XI. Un coup de tonnerre.....	228	3. En Norvège.....	289
XII. A M. Antoine de Latour.....	233	4. En Bretagne.....	290
XIII. Réponse à M. Antoni Deschamps.....	235	5. Encore en Bretagne.....	291
XIV. Derniers soupirs.....	239	6. Palinodie.....	292
1. Résignation.....	239	7. L'écritoire de l'Arioste.....	293
2. L'automne.....	241	8. Désespoir.....	294
3. Combats.....	242	9. Celui qui attend.....	295
4. Dégout.....	243	XXIV. Le chant d'un oiseau.....	296
5. L'hiver.....	244	XXV. Sonnets.....	298
6. A un astronome.....	245	1. Sur la falaise.....	298
7. Souvenir.....	246	2. Adieu aux montagnes.....	300
8. Dernier effort.....	247	3. Au bord de l'Océan.....	304
9. Regret.....	248	4. Lucia di Lammermoor.....	302
10. La chanson d'adieu.....	249	5. Cléopâtre.....	303
XV. Élégie.....	250	6. Cléopâtre au poète.....	304
XVI. Une fleur.....	252	XXVI. Le souvenir du couvent.....	305
XVII. Un soir.....	254	XXVII. Sonnet-épilogue.....	308
XVIII. Sonnets.....	258	LES POÈTES MORTS AVANT L'AGE.....	309

FIN DE LA TABLE.

36670054

242

30

11.

087
13.

